N
7255
P62
K73

SCOTT

UNIVERSITÉ
YORK
UNIVERSITY
LENTANDA VIA
LIBRARIES

3 9007 0370 6291 6

Date Due

JUN 30 2009 SC RING

York Form — Cooper Graphics

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

---

# CRACOVIE

## MÊME COLLECTION

**Avignon et le Comtat-Venaissin**, par André HALLAYS, 127 gravures.

**Bâle, Berne** et **Genève**, par Antoine SAINTE-MARIE PERRIN, 115 gravures.

**Blois, Chambord et les Châteaux du Blésois**, par Fernand BOURNON, 101 grav.

**Bologne**, par Pierre DE BOUCHAUD, 124 gravures.

**Bordeaux**, par Ch. SAUNIER, 105 gravures.

**Bruges et Ypres**, par Henri HYMANS, 116 gravures.

**Bruxelles**, par Henri HYMANS, 139 grav.

**Caen et Bayeux**, par H. PRENTOUT, 104 grav.

**Carthage, Timgad, Tébessa**, et les villes antiques de l'Afrique du Nord, par René CAGNAT, de l'Institut, 113 grav.

**Cologne**, par Louis RÉAU, 127 gravures.

**Constantinople**, par H. BARTH, 103 grav.

**Cordoue et Grenade**, par Ch.-E. SCHMIDT, 97 gravures.

**Dijon et Beaune**, par A. KLEINCLAUSZ, 119 gravures.

**Florence**, par Émile GEBHART, de l'Académie française, 176 gravures.

**Fontainebleau**, par Louis DIMIER, 109 gravures.

**Gand et Tournai**, par Henri HYMANS, 120 gravures.

**Gênes**, par Jean DE FOVILLE, 130 gravures.

**Grenoble et Vienne**, par Marcel REYMOND, 118 gravures.

**Le Caire**, par Gaston MIGEON, 133 gravures.

**Milan**, par PIERRE-GAUTHIEZ, 109 gravures.

**Moscou**, par Louis LEGER, de l'Institut, 93 gravures.

**Munich**, par Jean CHANTAVOINE, 134 grav.

**Nancy**, par André HALLAYS, 118 gravures.

**Nîmes, Arles, Orange**, par Roger PEYRE, 85 gravures.

**Nuremberg**, par P.-J. RÉE, 106 gravures.

**Oxford et Cambridge**, par Joseph AYNARD, 92 gravures.

**Padoue et Vérone**, par Roger PEYRE, 128 gravures.

**Palerme et Syracuse**, par Charles DIEHL, 129 gravures.

**Paris**, par Georges RIAT, 151 gravures.

**Poitiers et Angoulême**, par H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE, 113 gravures.

**Pompéi** (Histoire — Vie privée), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 123 gravures.

**Pompéi** (Vie publique), par Henry THÉDENAT, de l'Institut, 77 gravures.

**Prague**, par Louis LEGER, de l'Institut, 111 gravures.

**Ravenne**, par Charles DIEHL, 134 gravures.

**Rome** (L'Antiquité), par Émile BERTAUX, 136 gravures.

**Rome** (Des catacombes à Jules II), par Émile BERTAUX, 117 gravures.

**Rome** (De Jules II à nos jours), par Émile BERTAUX, 100 gravures.

**Rouen**, par Camille ENLART, 108 gravures.

**Séville**, par Ch.-Eug. SCHMIDT, 111 grav.

**Strasbourg**, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut, 117 gravures.

**Tours et les Châteaux de Touraine**, par Paul VITRY, 107 gravures.

**Tunis et Kairouan**, par Henri SALADIN, 110 gravures.

**Venise**, par Pierre GUSMAN, 130 gravures.

**Versailles**, par André PÉRATÉ, 149 gravures.

*Les Villes d'Art célèbres*

# CRACOVIE

PAR

MARIE ANNE DE BOVET

Ouvrage orné de 118 Gravures

PARIS
LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1910
Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

N
7255
P62
K73

A Monsieur Paul OURSEL

*En témoignage très affectueux.*

M. A. de B.

Vue générale de Cracovie.

# CRACOVIE

## CHAPITRE PREMIER

### L'HISTOIRE DE CRACOVIE

Si leur ancienne capitale est infiniment chère au patriotisme des Polonais survivant, indestructible, à la perte de leur nationalité, elle n'est pas moins attrayante pour les étrangers, tant par sa beauté propre que par ce caractère émouvant des cités endormies dans la majesté mélancolique de nobles souvenirs.

Comme attachante en sera l'étude, l'aspect en est séduisant. C'est un cadre royal que lui fait la vaste plaine mollement ondulée, aux amples horizons qui, du côté du levant, vont s'abaissant vers la steppe et qu'au couchant limite la chaîne violette des Carpathes. On ne saurait dire en quelle saison elle paraît le plus à son avantage : riante, verdoyante et blonde par les radieux étés de ces climats extrêmes, ou bien quand la revêt d'un manteau d'argent la neige cristallisée scintillant sous le soleil d'hiver qui jette des coulées d'or dans le bleu fin du ciel. Les cultures, les prairies y sont coupées de bois, vestiges de l'immense forêt scythe. La large Vistule y roule, nonchalante, ses eaux pâles. Une lumière fraîche, limpide, aux exquises transparences — lumière du Nord à la

fois et lumière d'Orient — enveloppe ce paysage aux tons délicats d'aquarelle. Et s'inscrivant dans une courbe du fleuve, l'antique cité érige avec une grâce fière les tours sveltes, les étincelantes coupoles en bronze vert de ses trente-huit églises, répondant aux flèches de marbre blanc du couvent des Camaldules qui surgissent par-dessus les noirs sapins couronnant la colline de Bielany.

Considérez bien ce massif rocheux qui, à l'angle de la ville, surplombe, abrupt, la boucle de la Vistule, et que casquent des remparts, des bastions, des édifices de mine altière. Regardez-le non pas seulement avec des yeux épris de pittoresque, mais dans un esprit curieux d'histoire. C'est le Wawel. Et c'est ici le cœur de la Pologne. Vers l'an 600, certain chef du nom de Krakus ayant réuni et fixé sous son autorité des tribus slaves, Lèthes et Polènes, qui furent le noyau de la nation, édifia sur l'emplacement de l'actuel *zamek* une primitive forteresse. Cracovie était née.

Ce serait téméraire de demander sur ce guerrier des informations de précision même relative. Pas plus d'ailleurs sur les premiers de cette dynastie des Piasts qui, non sans force cahots, régna ici cinq siècles durant, de 842 à 1370. Pour saisir un fil historique encore bien ténu, il faut arriver à Miecyslaw, premier duc chrétien, vers la fin du Xe siècle[1]. Ce prince résidait à Gniezno (grand-duché de Posen), où le nouveau converti édifia une basilique consacrée à la Vierge, siège de l'évêché primatial de Pologne. De cette aube du christianisme slave date la dévotion particulière du pays à la Mère de Dieu. Les rois de Pologne se disaient *sodales Mariani*. Tous ces Piasts ont construit des églises et fondé des monastères en *honor et reverentia Beatissimæ Genitricis*. Et sept siècles plus tard, à la suite d'un succès de ses armes habituellement malheureuses, Jean-Casimir Wasa lui fera vouer solennellement le royaume par le nonce apostolique.

Les annales de ce temps mentionnent Krakw (aujourd'hui Kraków), ville de commerce, à trois jours de Prague, temporairement aux mains de la Bohême. Victorieux des Tchèques et des Allemands qui se disputaient la Pologne et longtemps encore se l'arracheront, Boleslaw Chrobry (l'Intrépide), fils et successeur de Miecyslaw, la reprit. C'était aux alen-

1. Pour tous les noms comportant cette désinence nous conservons l'orthographe polonaise. Stanislas, Boleslas, etc., — comme en français on écrit à tort — se prononcent en effet, approximativement : « Stanisouaf », « Bolesouaf ». Les Allemands sont plus logiques en écrivant : Stanislaus, Boleslaus. Rien de malaisé et de délicat comme la représentation phonétique dans notre langue des mots slaves.

tours de l'an mille. Saint Adalbert, l'apôtre de la Prusse, y apporta la bonne parole. Nous verrons, en plein centre de la ville, la chapelle élevée au lieu même où il évangélisait. C'est ici peut-être qu'il composa le cantique Bogarodicza, qui est le plus ancien monument de la langue polonaise. Lorsque, peu après, il eut subi le martyre, l'empereur Othon III, qui l'aimait, institua un pèlerinage à Gniezno, où il est inhumé.

La chapelle Saint-Adalbert.

Et parce que Boleslaw l'avait protégé, l'empereur, acceptant l'hommage du Piast, lui accorda le titre de roi et lui fit présent d'une couronne d'or, ainsi que de la lance de saint Maurice, conservée dans le trésor de la cathédrale. A cette époque, le pape Sylvestre II (notre Auvergnat Gerbert, lequel fut archevêque de Reims) dota Cracovie d'un évêché dont le siège était à la Skalka — aujourd'hui l'église Saint-Michel, appartenant à l'ordre des Pauliniens — qui, située au pied du Wawel, fut, à l'abri de la bastille royale, le baptistère des nombreux païens subsistant encore en Pologne. Ce couvent était situé dans une île formée par un bras de

la Vistule, comblé depuis. La *Kanonicza* actuelle (rue des Chanoines) et tout ce côté des Plantations étaient des terres marécageuses et boisées que traversait une chaussée étroite mettant en communication avec la ville ce *zamek* honoré d'une visite impériale.

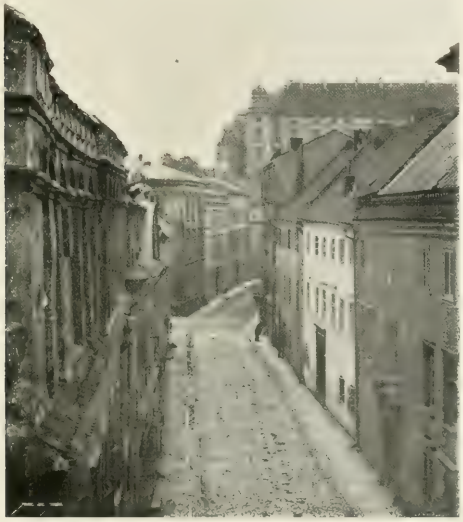
Le successeur de Boleslaw Chrobry, Miecyslaw II, étant mort fou, le royaume fut désolé pendant vingt ans par l'anarchie qui, dans cette histoire tourmentée et obscure, a marqué maintes successions à la couronne. L'héritier légitime avait été, tout enfant, expédié en France et interné à l'abbaye de Cluny, où il avait reçu le diaconat. Rappelé par ses sujets et relevé de ses vœux pour épouser une fille du grand-duc de Moscovie Jaroslaw, en souvenir de la robe qu'il avait portée, Casimir Ier, dit le Moine, appela à Cracovie des bénédictins de Liège et les établit au Wawel même, d'où bientôt ils rayonnèrent sur tout le royaume, ouvrant des écoles, calligraphiant des manuscrits, formant des bibliothèques.

En contraste avec ce règne pacifique de seize années, très batailleur fut Boleslaw II le Hardi. Il n'en continua pas moins aux moines cisterciens la faveur que leur avait accordée son père. Notamment reçurent-ils de lui en présent son château de Tynieç[1], transformé en une abbaye dont, sur un roc dominant la Vistule à un mille de Cracovie, se voient les ruines imposantes — constructions postérieures, cela s'entend, à celles du XIe siècle. Plus de cent villages appartenaient à cette puissante communauté. Lors de la querelle des investitures, terminée par l'humiliation de l'empereur à Canossa, Boleslaw soutint hautement le pape. Comment en un plomb vil l'or pur se changea-t-il? Ce roi se prit de querelle avec l'évêque Stanislaw. La mésintelligence s'envenima à tel point qu'il ne craignit pas de le poignarder à l'autel. Ce sacrilège valut au trop irascible prince l'excommunication majeure, à la suite de quoi, déposé par son peuple, il échoua dans un couvent de Carinthie où, dit la chronique, il mourut non en odeur de sainteté, mais en qualité de frère cuisinier. De siècle en siècle chaque sacre royal comporta une cérémonie d'expiation à la Skalka, et chaque 8 mai encore une affluence considérable y vient en pèlerinage.

De considérable importance dans l'histoire de Cracovie est le règne de Wladyslaw Herman qui, en 1081, succéda à son frère. Successivement gendre de Wratislaw II, roi de Bohême, et de l'empereur Henri III, dans ses relations avec des monarchies d'une civilisation plus avancée il

1 Prononcez : « Tynietz » — et ainsi de tous les ç avec cédille. Le suffixe ski se prononce ski, les diphtongues tj ch et rj comme notre j.

puisa, à l'égal de son pére, le goût de la culture. Tandis que ses deux épouses — cela est digne de remarque que l'une et l'autre portaient le nom de Judith — enrichissaient couvents et églises d'évangéliaires enluminés, dont l'un, dit le *Codex aureus pultoviensis* est conservé au musée Czartoryski, lui s'intéressait à l'architecture. Il entreprit la réédification en maçonnerie du château, construit en bois, et commença la basilique



La Kanonicza.

romane du Wawel, sur le modèle de celle de Saint-Emerand à Ratisbonne.

Sous le règne seulement de Boleslaw III son fils — affligé du fâcheux surnom Krzywousty (« à la bouche tordue »), lequel avait visité la France en raison d'un vœu de pèlerinage à Saint-Gilles, sa naissance étant due à l'intercession de ce bienheureux — la cathédrale fut consacrée au Sauveur. D'autres églises furent érigées, des couvents dotés. Ces deux princes frappèrent des monnaies, gravèrent des sceaux qui sont d'intéressants monuments de l'époque. Un fils de Boleslaw, Henryk, duc de Sandomir, alla à la croisade.

Ce fut pour Cracovie une ère de prospérité, bien que troublée par les querelles intestines que provoqua la lutte entre le roi Boleslaw et son frère bâtard Zbigniew, avec qui d'abord il avait partagé la couronne et qu'il finit par exiler. Mais à quelle époque ne fut pas troublée la malechanceuse Pologne ? . Après sa mort, ce fut bien pire. De 1138 à 1177, ses trois fils Wladyslaw II, Boleslaw IV Kedzierzawy « aux cheveux bouclés », et Miecyslaw III se détrônèrent successivement, au milieu de grands désordres. La cour avait été transférée à Plock en Mazovie (Pologne russe actuelle) et Cracovie se ressentit de cette disgrâce. Le nom de Juste (Sprawiedliwy) donné à Casimir II, qui régna de 1177 à 1194, dénote une ère de paix relative et de certaine fermeté dans le gouvernement. Mais après lui, derechef s'entre-déchirèrent ses deux neveux

L'église Saint-André.

Leszko le Blanc et Wladyslaw III « aux Jambes Grêles ». Quand enfin fut proclamé le jeune Boleslaw IV — honoré par l'histoire du surnom de Wstydlewy, le Chaste — une terrible invasion tartare s'abattit sur le pays comme une trombe de fer et de feu. En 1241, au milieu de torrents de sang, Cracovie fut réduite en un monceau de décombres, seules demeurant inviolées la forteresse du Wawel et l'église fortifiée Saint-André. Tout était à refaire.

Le beffroi de l'ancien Hôtel de Ville et le palais Potocki.

Le nouveau roi le fit. Quinze ans après ce désastre, le 5 juin 1257, assisté de sa mère, qui répondait au nom peu euphonique de Grzymislawa et de sa femme Cunégonde — une princesse tchèque — il signait une charte d'établissement de la nouvelle ville. Ce document, rédigé en latin, est l'acte d'état civil de la cité des Jagellons.

On remarquera la désinence germanique de deux des noms de prévôts mentionnés sur ce vénérable parchemin : Jetko Stilwojt, Jakob de Neiss et Ditmar Wolk. C'est qu'en effet, pour repeupler une ville en ruines et déserte, il avait fallu recourir à la colonisation étrangère. Pauvre en agglomérations urbaines et d'ailleurs également dévasté, décimé, le pays n'aurait pu lui fournir artisans ni bourgeois. C'est à l'éloge de son

esprit politique que Boleslaw ait compris cette nécessité. D'ores et déjà prête à essaimer, la prolifique Allemagne était là pour y pourvoir. Invasion pacifique qui provoqua une modification radicale de l'antique droit slave sur les bases de celui, plus moderne, qualifié « coutume de

L'église Sainte-Marie.

Magdebourg ». Notamment l'usage du numéraire était il substitué au paiement en nature des tailles, dîmes, censes et redevances, ce qui entraînait l'abolition de la corvée et par ainsi élargissait la liberté personnelle.

Le plan de la ville, tracé par un habile géomètre, lui donna dès lors sa très caractéristique configuration actuelle. Et trois siècles durant rien

ne fut épargné par une opulente bourgeoisie, par des rois magnifiques, pour la développer, pour l'embellir, la faisant comme nous la voyons aujourd'hui. Au centre, le Rynek Glowny, la Grand'Place, telle que peu de cités se peuvent enorgueillir d'en posséder une pareille (v. page 42). Sur les quatre côtés de cet immense quadrilatère, de beaux palais qui, en dépit des boutiques dont les déshonore la misère du temps, lui donnent très noble aspect. Dès qu'il fut jalonné, les prévôts avaient réservé sur une de ses faces l'emplacement pour la réédification en maçonnerie de l'église en bois consacrée en 1226 à la Vierge par l'évêque Iwo Odrowosz. Au milieu du Rynek s'allongent les Sukiennice — la Halle aux Draps — qui, avec le haut beffroi de l'ancien Hôtel de Ville du XIVe siècle, malheureusement démoli en 1820, lui confère certain caractère flamand. Sans respect pour l'ordonnance régulière, la minuscule et très vénérable chapelle Saint-Adalbert - Wojceich en polonais[1] — s'érige à la place même où avait prêché l'apôtre. Un monument non moins cher aux Cracoviens est la dalle — que le 15 octobre on enguirlande de verdure — marquant celle où, fomentant l'insurrection de 1794, Taddeusz Kosziuszko jura de défendre la patrie jusqu'à son dernier soupir. Soit dit en passant — et sans reproche — il n'en fit rien, étant mort à Vevey treize ans après la défaite de Marijowice et son *Finis Poloniæ*, d'ailleurs démenti, comme le sont la plupart des mots historiques, lesquels sont des mots d'auteur.

Une porte de l'ancien Hôtel de Ville à la Bibliothèque Jagellon.

Si, au lieu d'être un parallélogramme, le Rynek affectait la forme circulaire, il figurerait exactement le moyeu de la roue un peu aplatie du côté du château, qui constitue le dispositif de Cracovie. Les rayons

1. Prononcez : « Woïtchech ».

en sont d'assez larges voies, noblement bâties, aboutissant toutes à l'ancienne enceinte fortifiée, jetée bas au début du XIXe siècle, et remplacée par cette magnifique promenade circulaire, les Plantations, qui font à la ville une ceinture verdoyante et fleurie. Primitivement elles étaient au nombre de six, pour conduire aux portes Saint-Florian (la seule

Les Sukiennice avant la restauration.

qui subsiste), Saint-Étienne, Saint-Nicolas ou des Bouchers, des Cordonniers, de la Vistule et Slawkowskà, dont elles ont conservé les noms : Floryanskà, Sczczepanskà[1], Szewskà, Vislnà. La rue Saint-Nicolas fut changée en Szpitalnà, dont facile est la traduction. Plus tard furent percées les rues Saint-Jean, Sainte-Anne (anciennement Zydowska : rue des Juifs), Sienna, Bracka. La Grodzka actuelle (rue du Château) était le chemin menant au Wawel, isolé entre ses remparts propres

1. Il ne faut pas se laisser troubler par ces cinq consonnes consécutives. Prononcez tout bonnement : sch fortement accentué.

— la cour à côté de la ville, au flanc de laquelle elle s'agrafe, la dominant de sa hauteur. Au delà des Plantations — la jante de la roue — ce sont les faubourgs, dont plusieurs naguère étaient des communes indépendantes, qui finirent par être, les unes après les autres, incorporées à Cracovie. Particularité digne de remarque, située sur un grand fleuve, cette ville ne le voit pas, le cours excentrique de la Vistule contournant le Wawel et ne baignant que lui, avec les berges désertes du faubourg

Kosziuszko haraguant le peuple sur le Rynek, d'après le tableau de Michel Stachowicz (Musée national).

Kaziemierz. Ainsi ne possède-t-elle ni quais, ni ponts, si ce n'est, outre la passerelle du chemin de fer, celui qui conduit à la ville de Podgòrze, sur la rive droite, laquelle est à Cracovie ce que Beaucaire est à Tarascon.

Sera-t-il permis de demander ici pourquoi nous appelons Vistule et les Allemands Weichsel un cours d'eau essentiellement slave qui a nom Wislà? Pour le même motif qui de la Vltava tchèque a fait la Moldau.

Ce n'était pas une bourgeoisie ordinaire qui avait repeuplé la ville anéantie. Pour y être admis au droit de cité, il fallait professer la foi romaine et faire preuve de noblesse. Qui se transportait dans une autre ville renonçait à sa qualité de citoyen de Cracovie. Le clergé ainsi que la

chevalerie et les officiers de la couronne ne la possédaient point et, par contre, étaient exempts d'impôts. Dans leur sang bleu ces citadins puisaient l'arrogance, la turbulence, le goût des conspirations. Les rois bientôt s'en aperçurent.

Après un règne de soixante-deux ans, plus administratif que belliqueux, ne laissant point d'héritier, Boleslaw le Chaste eut pour successeur Leszko II le Noir, un autre neveu de son oncle Wladyslaw III. Ce prince favorisa la ville, lui conféra la franchise commerciale, qui lui ouvrit une ère de richesse, et l'entoura de remparts. Mais il vécut peu et ce fut de nouveau une anarchie dans laquelle Cracovie joua un rôle peu patriotique. Un rameau des Piasts était établi en Silésie, cette province ayant été donnée un siècle plus tôt par Boleslaw IV en dédommagement aux fils de son frère Wladyslaw II, qu'il avait détrôné. A ces princes polonais germanisés allait la sympathie de cette bourgeoisie germanique non encore polonisée. Dans la lutte entre cinq compétiteurs s'arrachant ce pauvre sceptre qui toujours fut vacillant et précaire, Wladyslaw Lokietek (le Nain), frère du roi défunt, se trouva le premier pour s'en saisir. Mais bientôt la ville ouvrit traîtreusement ses portes au duc Henryk de Breslau, Wladyslaw réussissant à prendre la fuite, déguisé en moine. Le Silésien étant mort peu après, le duc de Posen, intronisé par le pape Boniface VIII, régna cinq ans sous le nom de Przémislaw II. Assassiné, ce fut un étranger encore qui lui succéda, Waclaw [1], roi de Bohème, où il est dit le Vieux, assez singulièrement puisqu'il mourut dans sa trente-cinquième année. Son passage sur le trône de Pologne est marqué dans l'histoire de Cracovie par la substitution de son saint patron (c'était un de ses ancêtres) à saint Stanislaw comme patron de la cité et de la cathédrale, consacrée à celui-ci lors de sa canonisation en 1253. La rivalité entre ces deux bienheureux fut très évangéliquement résolue : l'un et l'autre conjointement et définitivement adoptés par l'église et par la ville, sur les armes de laquelle ils figurent de compagnie, à dextre et à senestre du château à trois tours, soutenant entre eux l'aigle blanc national. Après dix ans de lutte acharnée, avec l'appui de sa fidèle chevalerie, Lokietek reprit le pouvoir (1304). La mésintelligence cependant entre le roi et sa capitale n'était pas éteinte, car six ans plus tard, une rébellion éclate sous la conduite du prévôt Olbracht et un autre prince silésien, Bolko d'Oppeln, est appelé au trône. La répression fut sanglante, ayant pour conséquence des restrictions apportées aux libertés commu-

1. C'est de ce nom, se prononçant à peu près Wenclat que nous avons fait Wenceslas.

nales ainsi que la substitution du latin à l'allemand pour la rédaction des actes publics. Là sans doute est l'origine de la prédilection des Polonais pour la langue de Cicéron, que leur noblesse, on le sait, parlait couramment dans les siècles qui suivirent. C'est en latin que les envoyés de la Diète haranguèrent le duc d'Anjou en lui apportant, de si loin, la cou-

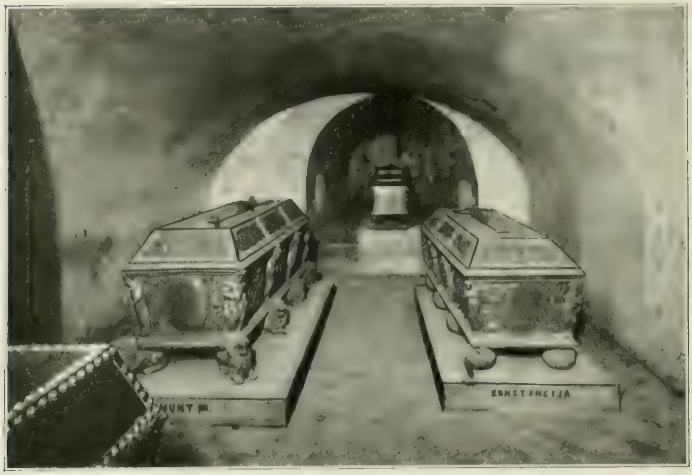
La tour Saint-Florian.

ronne, la reine Marguerite de Navarre, à leur grand étonnement, leur répondant de même au nom de son frère.

Si cela ne semblait une plaisanterie de qualifier de Grand un souverain à qui sa faible stature avait valu le surnom qui lui est resté dans l'histoire, Wladyslaw IV l'eût mérité presque autant que son fils. Les trente années de son règne furent consacrées à la reconstitution, à la consolidation de l'État polonais, illustrées aussi par des victoires sur les chevaliers Teutoniques, l'ennemi redoutable qu'il fallut un siècle pour abattre. Son prédécesseur Waclaw avait donné l'office de staroste de

Cracovie à un citoyen de Florence, dit Reinhardus dans les documents du temps, lequel était, de son état, fondeur de monnaies. C'est lui, sans doute, qui frappa la première monnaie d'or nationale, des ducats à l'effigie de Lokietek, avec saint Stanislaw au revers. Dans l'ornementation de l'orfèvrerie polonaise des XIV et XVe siècles, le lis florentin se marie à la fleur de lis importée par la maison d'Anjou, qui se trouve sur le sceptre royal.

La part de Wladyslaw le Nain dans l'embellissement de la capitale




La sépulture des rois dans la crypte de la cathédrale.

fut la reconstruction en style gothique de la cathédrale actuelle (où il fut le premier des rois qui y sont ensevelis) et le commencement de celle du château.

C'est avec Casimir III Wielki (le Grand) que jette son plus vif éclat l'antique dynastie des Piasts, dont il fut le dernier dans les mâles. Ses victoires sur les Tchèques et les Moscovites dépassent le cadre de cette étude, où il ne saurait être question que de ses rapports avec Cracovie. Lors de son avènement, à l'âge de vingt-cinq ans, la situation se trouvait encore fort tendue entre la couronne et la capitale. Une légende qui a sa grâce romanesque veut que la ville juive, située dans une presqu'île formée par un bras de la Vistule, comblé depuis — c'est aujourd'hui un

boulevard planté d'arbres encore trop jeunes — et qui porte le nom de ce roi, ait été créée et privilégiée par lui pour plaire à certaine Esther aimée de ce nouvel Assuérus. La vérité, plus digne d'un souverain à larges vues, est qu'en juxtaposant à Cracovie une commune dont, pour l'enrichir, il pouvait s'en fier au génie de la race, Casimir avait dans l'esprit cette maxime non encore formulée peut-être : « Diviser, c'est régner ». Il n'aurait pu susciter au commerce allemand de pire concurrence. Les faveurs, de nature toute politique, accordées ainsi à l'élément hébraïque, déjà considérable dans le pays, n'ont pas peu contribué à son

Le mausolée de Wladyslaw le Nain à la cathédrale.

développement dont, plus tard, devaient se faire cruellement sentir les conséquences. On a dit de ce royaume, si ardemment catholique pourtant, qu'il était le paradis des Juifs. D'Allemagne ils y affluèrent. Nulle part, en effet, ils n'ont joui non pas seulement de la liberté religieuse qui, hors en Espagne, ne leur fut jamais refusée, mais d'un statut personnel aussi bon, d'un droit aussi absolu de gouverner leur communauté selon leurs lois et coutumes propres. C'est de cette tolérance qu'est économiquement morte la Pologne. Tout avisé qu'il fût, Casimir le Grand n'avait pas prévu d'aussi loin. Et ce qui démontre bien que sa partialité pour la fraction israélite de son peuple a été non faiblesse d'amoureux, mais mesure de gouvernement, pareillement conféra-t-il une charte et une existence autonome à l'agglomération suburbaine ayant pour centre

l'église Saint-Florian, nommée alors Florencia, et depuis Kleparz, que l'ancien plan cavalier reproduit plus loin traduit en latin par Cleopardia C'est aujourd'hui le quartier de la gare.

Une nation vit, dit-on, tant que vit son langage. La Prusse le sait bien, qui prétend empêcher les petits enfants du duché de Posen de prier Dieu en polonais. Promenez-vous par les rues, trafiquantes exclusivement et fort sales, de Kaziemierz, qui aujourd'hui cependant n'est plus matériellement isolé de Cracovie et en fait partie administrativement. Comme dans tous les quartiers juifs — qui jamais n'ont été des ghettos — de toutes les villes de Pologne, vous verrez les enseignes en caractères hébraïques, vous entendrez les accents criards du youddish, ce barbare jargon fait de bas allemand et d'hébreu vulgaire. Les trottoirs sont encombrés par la flânerie sémite, des hommes surtout, le nez important, la barbe rare, le regard noir, aigu, sous des paupières bordées de rouge, vêtus de la longue lévite généralement élimée et verdie par l'usage, les cordons de coton blanc et bleu rituels dépassant le gilet non moins crasseux et râpé que la culotte — chez cette race qui fournit d'excellents tailleurs, on semble ne s'habiller jamais qu'au décrochez-moi-ça — le crâne rasé, hors les tire-bouchons pendant sur les oreilles, et serré dans une calotte que recouvre un énorme tuyau de poêle en poil de lapin hérissé, ignorant du coup de fer. Moins nombreuses, et d'ordinaire se tenant sur le seuil de leur boutique, les femmes, qui, ayant au lendemain des noces coupé leur chevelure, l'ont remplacée par une perruque de soie noire ou marron — les pauvres la portent en lustrine. Prématurément vieillies, vite déformées par la maternité, par la mauvaise graisse résultant d'une vie sédentaire et autant que possible oisive, à l'orientale, vite elles se muent en horribles sorcières. Des enfants grouillant à profusion : les filles, robustes, souvent jolies, de féminité

L'ancien Hôtel de Ville de Kaziemierz.

trop précoce, effrontées à la fois et sournoises, les garçons, chétifs, blafards, graves, engoncés dès le plus bas âge en de vieux vêtements de leur père, leur donnant l'allure de diminutifs de rabbins. Le jour du sabbat, les riches arborent la lévite en satin, très luisant, ou au besoin en satinette, et les plus misérables mêmes le bonnet de velours noir bordé de martre. Décrire les atours de gala de leurs épouses serait une tâche pénible et d'ailleurs sans espoir...

L'église Sainte-Catherine dans le faubourg Kaziemierz.

Les protégés du roi Casimir le Grand ont leur costume, leurs coutumes et leur langue, ils ont leurs hôpitaux à eux, leurs écoles, leurs cimetières, leurs journaux, leur littérature, leurs théâtres. Ce n'est pas seulement une race : c'est bien une nation.

Dans cette ville juive toutefois, son fondateur voulut un sanctuaire chrétien et il y a édifié la belle église Sainte-Catherine. Il compléta la cathédrale où figure son élégant monogramme (v. page 19). Il continua le nouveau château. On a dit de lui qu'ayant pris la Pologne en bois, il l'a laissée en maçonnerie. Aussi serait-ce long et fastidieux d'énumérer les travaux qu'il fit exécuter, y compris des routes et des canaux, des établissements

d'instruction et de bienfaisance. A cet égard, il fut un des plus grands souverains du moyen âge. Le goût du savoir était répandu en Pologne. Déjà Boleslaw le Hardi avait fondé et attaché aux églises des écoles florissantes. Casimir Wielki fit mieux en dotant sa capitale d'une Université. Les facultés de philosophie, de théologie et de jurisprudence furent fondées. Mais le temps lui manqua pour achever son œuvre. Après lui elle périclita, relevée plus tard par la reine Hedwige.

Au cours de ce long règne, la cité prospéra. La magnificence de la cour, le renom de courtoisie et de vaillance de la noblesse polonaise *ad comitatem, civilitatem, benignitatem et hospitalitatem prompta*, attiraient une nombreuse chevalerie nationale et étrangère. Ces fastueuses ambassades du moyen âge rendaient au Wawel, des visites princières. Joutes et tournois, banquets, spectacles, mascarades faisaient de cette résidence royale une des plus brillantes d'Europe. Peu à peu la réconciliation s'était opérée entre la couronne et la capitale. Ce souverain prodigue voyait son intérêt à ce que s'enrichisse sa bonne ville, à laquelle, en 1352, il emprunta 60.000 groschen de Prague. Aussi, en compensation du tort qu'il lui avait fait par l'incorporation du faubourg de Stradom dans la ville de Kaziemierz, lui en donna-t-il plusieurs autres. Il lui octroya d'importants privilèges économiques. Dans son légitime mécontentement de cette bourgeoisie rebelle, Wladyslaw Lokietek avait favorisé le commerce de la ville de Sandeç. Le fils défit l'œuvre du père en imposant aux marchands de la rivale d'exporter en Prusse par la seule voie de Cracovie. L'organisation communale de cette importante cité s'étant, en somme, à peu près définitivement fixée sous Casimir Wielki, il n'est pas hors de propos peut-être d'en tracer ici les grandes lignes.

La coutume de Magdebourg avait été successivement modifiée selon celle de Lubeck, aussi par des usages nationaux ou des circonstances locales. La couronne nommait le woïvode et s'était attribué le choix, qu'elle lui déléguait, des membres du conseil — dit le Sénat, comme ceux de la Hanse — pris parmi les échevins. Huit d'entre eux, siégeant à tour de rôle quatre semaines, remplissaient l'office de bourgmestre — le mot polonais *burmistrz* devant son origine à la colonisation allemande. Ils avaient pour insignes un sceptre d'argent, avec une chaîne d'or, et s'entouraient d'une garde d'archers. Les élections municipales étaient l'occasion de fêtes somptueuses dans lesquelles figuraient la famille royale et la cour : messe solennelle à Sainte-Marie, cavalcade, banquet en musique, la table chargée d'une précieuse vaisselle d'argent.

Très longtemps s'est conservée la tradition de l'étendard écarlate flottant sur le beffroi et des guetteurs qui, à son sommet, avertissaient des incendies ou autres dangers menaçant la ville.

Baillis et échevins rendaient la justice civile et criminelle. Elle ne s'exerçait que sur la bourgeoisie et le peuple cracoviens, ainsi que sur les

Porte en bois à la cathédrale.

manants qui avaient commis en ville le crime ou le délit, s'étendant aux nobles dans le seul cas où un citoyen de Cracovie se trouvait lésé, et avec cette restriction que la sentence devait être soumise à la cour royale, siégeant au Wawel. Cette cour, présidée par le roi en personne, constituait la juridiction d'appel. En troisième instance jugeait la « commission des six villes », composée de deux échevins pour chacune de celles-ci : Cracovie, Kaziemierz, Sandeç, Bochnia, Wielizka et Olkusz. Les exécutions capitales avaient lieu au pied du beffroi, les patients pas-

sant la nuit en chapelle à Sainte-Marie. A l'une des portes de cette église se voit encore le carcan qui servait pour les condamnés au pilori. Au XVIII^e siècle seulement le gibet et l'échafaud furent dressés en dehors des portes. Les sentences de prison ou d'exil n'étaient jamais perpétuelles, le maximum étant « de cent ans et un jour ». Il ne fallait décourager personne...

Le Sénat possédait des pouvoirs très étendus : administration des finances, police, surveillance de la moralité publique, tutelle des orphelins, enregistrement des testaments, des hypothèques, des contrats de vente et d'achat et autres actes civils. La ville tirait de gros revenus des propriétés qu'elle affermait : boutiques, marchés, celliers et brasseries, bains, moulins, jardins, étangs, carrières de pierre, fours à chaux et à briques, les prairies qu'occupent actuellement le champ de courses et le parc Jordan. On croira aisément que, dans la capitale de la Pologne, des sommes considérables étaient fournies par les « dragées » sur les vins, bières et hydromels. Elle possédait le monopole des voitures de transport pour toutes marchandises non seulement importées, mais en transit. Elle percevait d'importants droits de péage, dont étaient exempts la noblesse, le clergé et les paysans apportant leurs produits de consommation. Elle exploitait des fabriques de drap, une fonderie d'or et d'argent, une suiferie et cirerie. L'admission au droit de cité comportait le paiement d'une forte taxe. Les livres municipaux, conservés dans les archives, et dont le plus ancien remonte à l'an 1301, témoignent d'une administration très sage et très vigilante. En outre des officiers de police, de ceux de la défense des portes — closes au couvre-feu — il y en avait pour le service de la voirie, pour le contrôle des denrées mises en vente, des bâtiments au point de vue de la solidité et de l'entretien. Dès le XIV^e siècle, un réservoir dit *rurmus* avait été établi, auprès de l'église des Réformés, avec toute une canalisation en bois. Aujourd'hui encore en Pologne il en est ainsi de nombreuses conduites d'eau. Un officier préposé au service d'incendie tenait la main à ce que les habitants entretinssent des cuves toujours remplies et des outils spéciaux pour arracher les toitures enflammées. Chaque citoyen valide avait l'obligation de coopérer aux secours contre le feu. Au temps déjà de Casimir le Grand les rues étaient pavées ; la trace s'en retrouve à trois mètres au-dessous du niveau actuel. Institution remarquable et dont nous avons lieu de regretter ne la posséder point, un tarif des prix était établi par le woïvode d'accord avec le conseil. Ainsi était-ce tant pour un harnais à la turque ou à l'italienne, tant pour une robe de femme en satin, tant pour un habit

de brocart avec ou sans passementeries et manches étroites ou larges.

L'organisation des corps de métier était celle de tous autres au moyen âge, avec les « caravanes », généralement en Allemagne, pour parfaire l'éducation technique des apprentis reçus compagnons, lesquels devaient être catholiques et nés de légitime mariage. Les doyens, élus pour un an parmi les maîtres, administraient les biens et réglaient les affaires de ces syndicats tout professionnels, établis sur des bases de solidarité, de hiérarchie, de discipline, d'esprit religieux. Chacune des corporations

Ancienne poterie d'étain (aux Archives municipales).

entretenait dans une des églises de la ville une chapelle ou au moins un autel. Leurs bannières, brodées à l'effigie de leur saint patron, figuraient dans les processions, précédées des *seniores*, armés de la masse, et entourées de compagnons, l'épée nue. La tradition s'en est perpétuée jusqu'à nos jours, notamment à la Fête-Dieu. Elles possédaient leurs armoiries, leurs sceaux, leurs insignes, leur vaisselle d'étain, dont une belle collection est conservée aux archives. Loyaux à la ville et à la couronne, ces artisans portaient les armes dans la milice bourgeoise. Ils avaient leur place aux cérémonies de la cour. Vingt parmi les doyens étaient choisis pour constituer avec vingt élus des marchands les *quadraginta viri* représentant au Sénat le petit commerce et les métiers. Très favorisés par ce roi démocrate, Casimir le Grand, ils furent dans la suite

annihilés par le patriciat, se revalant en dédain pour le menu monde sa situation subordonnée et précaire à la Diète, où il n'était admis qu'à titre de suppliant, avec voix seulement consultative. Il avait, à la vérité, recours direct auprès du souverain pour défendre ses intérêts, ce à quoi ne nuisaient point les pots-de-vin libéralement distribués dans l'entourage royal. La ville était fort troublée par ces conflits entre la petite et la grande bourgeoisie, allant jusqu'au refus par celle-là du paiement des taxes. Il fallut plus de deux siècles pour que Sigismond Ier finît par régulariser les rapports de ces deux éléments de la *communitas*.

Un précieux document sur les lois, coutumes et mœurs du vieux Cracovie se trouve à la bibliothèque Jagellon : le *Codex picturatus*, recueil des statuts et privilèges de la ville, rédigé par le notaire municipal Balthazar Behem, et richement enluminé de miniatures représentant, en outre de sujets allégoriques et religieux, — notamment le Christ en croix sur lequel on posait un doigt en prêtant le serment civique, — des vues, des intérieurs, des costumes, d'une précision très réaliste.

Cracovie était l'entrepôt de toute la Petite-Pologne, qui exportait du bois d'if pour la fabrication des arcs et de chêne pour les constructions navales, allant aux ports de la Baltique, du sel de ces mines de Wielicza qui semblent inépuisables, du plomb, des cuirs, du chanvre, de la résine, de la toile, du drap, des fourrures, de la cire — aujourd'hui encore, bien que n'étant plus favorisée par les nécessités de l'éclairage, l'apiculture y est demeurée assez active. Par les défilés du Tatrà, via Sandeç, elle recevait de Hongrie du vin, du blé, du fer, du cuivre. Par la mer Noire, les vaisseaux vénitiens et génois lui apportaient d'Italie l'huile, la soie, les épices, remontant à travers la Valachie. En outre de son trafic propre, la capitale puisait de gros profits dans ce droit de transit qui était le plus riche fleuron de sa couronne murale. Pour contourner le passage pénible et périlleux des Balkans et des Carpathes, le commerce d'Orient prenait par ces plaines ouvertes, vers Breslau, marché de la Silésie et du Brandebourg, vers Prague, — où l'empereur et roi de Bohême, Charles IV, gendre du roi de Pologne, avait accordé aux marchands cracoviens un statut privilégié, — vers Dantzig et les villes hanséatiques, et par celles-ci l'Angleterre, vers Stettin, voie des Flandres. Du côté de l'est, c'était la route des villes de la Russie Blanche, du Caucase, de la Perse. Le commerce en ce temps présentait assez de périls pour que les marchands dussent joindre une épée à leur aune. Ainsi Nicolas Morstin, conduisant une caravane, eut-il, en 1386, à sou-

tenir de véritables combats contre les Arméniens qui avaient colonisé Lwów — que nous appelons Lemberg — où leur race s'est conservée au point de nécessiter dans cette ville, siège actuel du gouvernement de Galicie, un archevêché de leur rite. Moins heureux ceux qui, en 1444, attaqués

Une miniature du *Codex picturatus* de Balthazar Behem.

sur la foire de Breslau par Bolko, duc d'Oppeln, furent dépouillés de leurs marchandises pour une somme de 200.000 ducats.

Ces membres du patriciat de Cracovie étaient des personnages. Casimir le Grand leur avait octroyé le droit d'acquérir de la terre, reconnaissant par ainsi la noblesse dont ils se targuaient. *Civis cracoviensis nobili par*, disaient-ils. Nobles mais non point chevaliers — la distinction était de conséquence. Comme à Venise d'ailleurs, certains gentils-

hommes s'adonnaient aux affaires. Un contrat en témoigne, passé en 1457 par des marchands nurembergeois pour la fourniture de 6.000 marks de drap et 2.000 de velours et de brocart avec Grégoire de Branice, André de Tenczyn, Jean de Melsytyn et Jean de Tarnów — dans leur forme polonaise Branicki et Tarnowski, Tenczynski et Melsztynski. De cette désinence, naguère nobiliaire, abusent aujourd'hui tous ceux qui la possèdent pour se dire gentilshommes. C'est possible après tout. J'ai eu à mon service un cocher porteur d'un des plus anciens noms galiciens et me suis fournie chez un épicier ne s'appelant rien moins que Stanislaw Leczinski. Considérant qu'à la fin de la monarchie les *szlachtic*[1], nobles par tradition et sans parchemins[2], étaient au nombre de trois cent mille peut-être, plus ou moins impécunieux, conduisant la charrue avec leur sabre en sautoir, rien d'étonnant à ce que soient déchues aujourd'hui certaines branches de leur abondante postérité.

Les notables cracoviens déployaient un faste considérable. En 1364, l'empereur Charles IV — auteur de la Bulle d'Or, loi fondamentale du Saint-Empire — qui était veuf de Blanche de Valois, nièce de notre Philippe le Bel, et, involontaire Barbe-Bleue, avait enterré deux autres femmes encore, vint épouser la petite-fille de Casimir le Grand. Des fêtes données en l'occasion, la plus splendide le fut par un marchand, Nicolas Wirsing, réunissant à sa table les princes, au nombre de dix, avec leurs suites, ainsi que tous les magnats présents à la cour. Au vrai, peu après il était mis en faillite. Ceci est très slave. Et ce Silésien était bien un des *Germani polonicati* dont parlent les chroniques, car il avait polonisé son nom en Wierzynek. Un siècle plus tard, l'assimilation des deux races était complète et c'était le Slave qui avait absorbé l'Allemand.

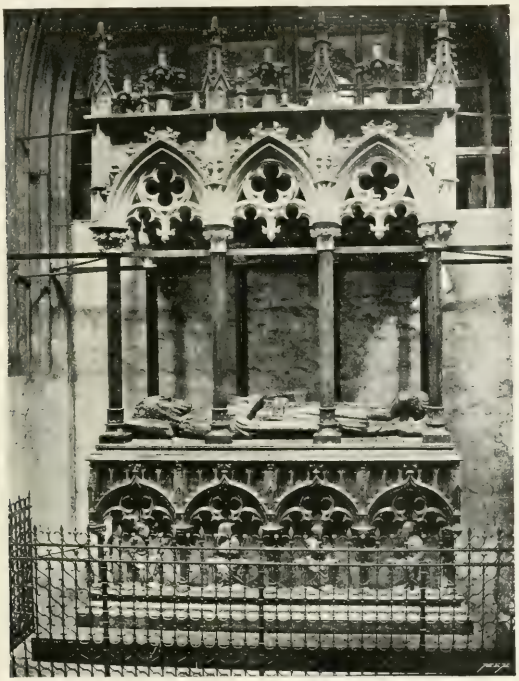
A force cependant de trafiquer au lieu de guerroyer, ce patriciat alla s'embourgeoisant, et les conflits en devinrent plus aigus entre lui et la noblesse d'épée. C'est ainsi qu'en 1461, à la suite d'un différend né entre l'armurier municipal Klemens et le magnat Tenczynski, au sujet d'une cuirasse livrée en retard, celui-là ameuta la plèbe contre son client dont la maison fut prise d'assaut et qui, poursuivi jusque dans l'église des Franciscains, y fut massacré, son cadavre mutilé jeté pantelant dans la rue. La ville paya ce crime de six têtes de notables citoyens. Ce n'était

1. Prononcez : schlarsitz.

2. Mickiewicz dit à ce sujet : « Allez dans la forêt demander aux chênes qui leur a donné le droit de s'élever au-dessus des autres arbres. »

pas pour mettre de l'huile dans les rouages. Seul l'appauvrissement général parvint, avec le temps, à établir l'accord.

Car, en dépit de leurs aptitudes et de leur énergie aux affaires, dès le XV^e siècle les marchands cracoviens virent leurs intérêts menacés par



Mausolée de Casimir le Grand à la cathédrale.

le commerce allemand — déjà! — que soutenaient les chevaliers Teutoniques. Des causes économiques toujours ont été le dessous des guerres. Tellement que, pour tenir tête à la couronne, ils formèrent ce que nous appelons des trusts. *Nil novum sub sole*, auraient dit ces latinistes. Dantzig néanmoins leur enleva le trafic avec le Nord. Puis la prise de Constantinople par les Turcs leur ferma le marché oriental. Nuremberg ensuite devint l'étape principale de la route de Venise à Anvers et par

ainsi s'empara de celui de l'Occident. La découverte de l'Amérique, bouleversant l'économie mondiale, vint leur porter le coup suprême. Ce fut la décadence, amenant l'agonie et enfin la mort du commerce cracovien.

Mais nous voilà bien loin de Casimir Wielki...

Marié à Adélaïde de Hesse, ce roi, qui avait fait tant et d'aussi grandes choses, ne laissa point d'héritier de son corps. Sa sœur Élisabeth avait épousé un prince de la maison d'Anjou, Charobert, roi élu de Hongrie. C'est leur fils Louis, unissant en lui le sang des Piasts et celui des Capétiens, qui recueillit la couronne de Pologne. Régnant déjà, avec éclat, sur les Magyars, il abandonna la régence à sa mère. Le nom de cette princesse doit moins d'illustration à son œuvre politique qu'à « l'eau de la reine de Hongrie », qu'elle inventa. Protectrice des arts, elle appela à Cracovie des maîtres italiens et tchèques. Dans les deux dernières années seulement de son règne, Louis gouverna en personne son second royaume. Soucieux d'en assurer la succession à l'une de ses filles, il ne négligea rien pour se concilier la faveur du patriciat cracovien, dont il consolida les prérogatives commerciales. En 1382, il mourait. La Hongrie tombait en partage à Marie, la Pologne à Hedwige.

De son illustre aïeule, Blanche de Castille, cette reine de seize ans avait la piété et la sagesse. Fiancée à Guillaume d'Autriche, elle sacrifia une alliance chère à son cœur, mais sans avantages politiques, à celle qui se présentait pour le plus grand profit de la patrie et de la foi. Mille ans après Clovis et quand depuis cinq siècles déjà la Russie était chrétienne, il y avait encore en Europe un prince païen : le grand-duc de Lithuanie. En l'épousant, elle le donnait au Christ avec tout un peuple. Ainsi, d'un sourire, la royale vierge réalisait l'œuvre où s'était ébréché le formidable glaive de l'Ordre Teutonique. En même temps elle enrichissait la couronne d'un vaste territoire slave, aux épaisses forêts remplies de mystère. Le 15 février 1386, Wladyslaw Jagiel recevait le baptême à la cathédrale du Wawel, où, trois jours après, étaient célébrées les noces, puis le couronnement. Lorsque, treize ans plus tard, la reine Hedwige, idole de son peuple, mourut en couches, elle laissait le royaume aux mains d'un grand souverain et une brillante dynastie était fondée.

En outre de cet acte de haute politique, elle s'était manifestée dans le sens religieux et intellectuel — en ce temps, c'était tout un. La restauration de l'éphémère Université fondée par son grand-oncle fut en réalité son ouvrage, accompli après elle par Wladyslaw en conformité avec ses désirs. Jusqu'alors tributaire de la culture étrangère, la jeunesse polonaise allait étudier principalement à Prague, Padoue, Bologne. L'Université

Jagellon fut organisée sur le modèle de celles d'Italie, libéralement dotée et installée dans le bel édifice gothique que nous admirons rue Sainte-Anne. Dès ses débuts, elle jeta un vif éclat. Ses maîtres brillèrent aux conciles de Bâle et de Constance. Toute l'Europe connut les noms de Filelf, Paul Vladimiri, Jakob Paradies, Zaborowski, Nicolas de Blonia, Sedziwoj Czechel, Grégoire de Sanok, philologue réputé, du cardinal Zbiniew Olesnicki, du théologien Jan d'Oswieciem, du médecin Miechowita, du chanoine Jan Dlugosz — dont existe encore la maison — auteur de l'*Historia Polonica usque ad annum* 1480, qui fut celle de sa mort. Avant celle-là, les premières annales nationales avaient été écrites par l'évêque Vincent Kadlubek, au XIII^e siècle, époque dont il existe un traité *De Perspectiva*, par un savant polonais résidant à Rome, et une chronique des papes et des empereurs par Martinus Polonus. L'antique Université de Cracovie donna aussi des professeurs réputés de sciences naturelles et mathématiques ainsi que d'astronomie, facultés dans lesquelles elle s'est toujours distinguée particulièrement : Martin Król, Jean de Glogów, Adalbert de Bradzewo. Est-il nécessaire de mentionner Nicolas Kopernik ?

Effigie de Wladyslaw Jagellon sur son mausolée à la cathédrale.

Pour s'être attardé dans le paganisme, Wladyslaw Jagellon sut rattraper le temps perdu. Il entendait deux messes par jour. D'autre part, à la vérité, offrait-il des cierges au diable. On ne saurait se concilier trop de puissances. Digne cependant du présent qu'à l'occasion de sa conversion

lui avait fait le pape Martin V : un clou de la vraie croix contenu dans un reliquaire d'argent en forme d'ostensoir, il embellit les sanctuaires de sa capitale. A la suite de sa grande victoire de Tannenberg en 1410 sur les chevaliers Teutoniques, il enrichit de leurs dépouilles les trésors d'églises, ce qui réjouissait son âme de néophyte, alors que celle du soldat s'enorgueillissait des plus beaux de ces trophées : les étendards suspendus aux voûtes de la cathédrale. Très dévot à la Vierge, en bon Slave, il consacra à la fête, nouvellement instituée par Urbain VI, de la Visitation, l'église magnifiquement restaurée et dotée du faubourg Piasek, qu'il donna aux Carmes déchaussés. A la cathédrale, il fonda un collège de seize chantres pour dire perpétuellement, quatre par quatre, entre les offices, psaumes, litanies et cantiques en l'honneur de la Mère de Dieu.

Bien que le grand-duché de Lithuanie, réuni par lui au royaume, dût pendant quelque cinquante ans encore conserver son autonomie, la Diète de Harodlo, en 1413, consacra l'union en décidant que le cavalier lithuanien serait écartelé avec l'aigle blanc de Pologne, donnant ainsi les armoiries nationales définitives.

Le règne de Wladyslaw VI, fils et successeur du premier Jagellon, fut pour Cracovie de peu de conséquence[1]. Élu roi de Hongrie, il se voua à combattre les Turcs et fut tué à la désastreuse bataille de Varna. Dès cette époque la Pologne commença à être, selon la parole du poète : « le bouclier et l'armure contre lesquels venaient se briser les hordes sauvages des Tatars, et les lances polonaises furent comme une forêt de fer derrière laquelle se développait la culture de l'Europe ». Son grand romancier national Sienkiewicz nous a trop bien documentés sur cette lutte deux fois séculaire pour qu'il soit utile d'en parler plus amplement.

Avec Casimir IV, dit le Jagellon (1447-92), se dégagent les temps modernes. Ses armes éprouvèrent des fortunes diverses. Mais la prise de Marienbourg, la formidable citadelle des Teutoniques — au vrai livrée par trahison — en brisant la puissance de l'ennemi héréditaire, prépara la paix de Thorn qui cédait à la Pologne la Prusse ducale. Quoique troublé par les querelles intestines qui jamais ne chômèrent dans ce pays turbulent et désordonné, ce long règne fut en somme prospère. C'est surtout au point de vue du progrès intellectuel qu'il mérite d'être signalé. La reine Élisabeth, une Habsbourg, était une protectrice éclairée des lettres et des arts. Elle favorisa la culture allemande, particulièrement

1. On l'appelle aussi Wladyslaw III ; certaines chronologies ne numérotent les rois de ce nom qu'à partir de Lokietek.

l'influence esthétique de Nuremberg. Nous retrouverons son nom ainsi que celui de son époux dans plusieurs édifices religieux de la ville. C'est en 1465 que fut imprimé à Cracovie le premier livre, par Gunther Zayner, et bientôt l'imprimerie de Sweipolt Fiol publia des ouvrages en langue nationale. Banni de Rome, l'historien et poète Filippo Buona-

Mausolée de Wladyslaw Jagellon à la cathédrale.

corsi, dit Callimaque, fut attaché à la cour comme secrétaire du roi et précepteur des jeunes princes, dont, lorsqu'ils régnèrent, cet étranger devint le conseiller, son aptitude aux affaires lui ayant valu le second surnom d'Experiens. En 1489, l'humaniste insigne Konrad Celtes fonda la *Sodalitas Vistulana*. Le docte Rudolf Agricola avait fait de sa maison une sorte d'Académie que fréquentaient lettrés et savants non seulement d'Allemagne, mais de Suisse et d'Angleterre. L'usage du latin

se généralisa dans le royaume, tellement qu'un siècle plus tard Le Laboureur de Bléranval, qui avait accompagné une reine française à la cour de son époux, Wladyslaw IV Wasa, pouvait écrire : « Les langues estrangères s'estudient en Pologne avec beaucoup de curiosité, particulièrement la Latine et l'Italienne, qui sont nécessaires pour les grandes charges, pour les négociations, pour les voyages : car les Polonais se plaisent fort à visiter toutes les nations, avec lesquelles ces deux langues leur peuvent

Sigismond le Vieux.

donner toutes sortes de conférences. » Et il dit avoir rencontré des maîtres de poste, des soldats, des valets mêmes, qui parlaient passablement le latin.

C'est avec Sigismond le Vieux ou le Grand (1506-1548) que s'ouvrit l'ère d'influence italienne, due à son mariage avec Bona Sforza. Les archives municipales de ce temps renferment de nombreux documents en italien. La *capella* de la cour était composée de musiciens d'outre les Alpes. Des artistes florentins, vénitiens, lombards, apportèrent à Cracovie, attardée dans le gothique, les beautés de la Renaissance.

Avant ce prince, ses deux frères, Jean-Albert et Alexandre, personnages effacés, n'avaient régné chacun que cinq ans. Leur cadet, le cardinal Frédéric Jagellon, a marqué dans l'histoire de Cracovie par la réédi-

fication du palais de l'Université, qu'avait détruit le feu. Belle lignée, celle de Casimir IV et de cette Élisabeth d'Autriche, qui fut mère de quatre rois, un autre de ses fils, Wladyslaw, ayant été appelé par élection au trône de Bohême, — enfin d'un saint, le grand-duc de Lithuanie, Casimir, qui, après avoir été un soldat valeureux, mérita d'être canonisé sous le règne de son frère Sigismond.

Bien qu'ayant eu à soutenir des guerres continuelles avec les Moldaves, les Tatars de Crimée, les Russes, qu'il refoula jusqu'à Moscou,

Vue cavalière de Cracovie au XVII^e siècle.

Sigismond I^er fut un mécène magnifique. Très ardent à combattre la Réforme qui progressait dans ses États, notamment à Dantzig — en polonais Gdansk, l'embouchure de la Vistule appartenant alors, comme sa source, à la Pologne — il témoigna aussi de son zèle pour la foi catholique en embellissant la cathédrale du Wawel. Car, quoiqu'ayant annexé au royaume le duché de Mazovie (palatinat de Varsovie), depuis trois siècles apanage d'une branche des Piasts, éteinte en 1529, il n'abandonna point l'antique capitale, dont il reconstruisit le château incendié. La population de Cracovie à cette époque atteignait 80.000 âmes, plusieurs milliers de plus qu'aujourd'hui.

Au rebours, son fils et successeur Sigismond Auguste favorisa les sociniens ou unitaires. Cherchez la femme... C'était par dépit que le Saint-Siège eût refusé de rompre son mariage avec Catherine d'Autriche.

Par contre, lors de son avènement, il avait eu maille à partir avec la Diète pour être demeuré fidèle à l'union secrète qui le liait à Barbe Zapolska. L'indulgence de ce prince envers l'hérésie n'alla point jusqu'à lui faire suivre, pour les mêmes causes, l'exemple de son bon frère et contemporain Henry VIII. Dans ce pays où catholicisme est synonyme de patriotisme, il lui en eût coûté sa couronne. Et Sigismond II continua l'œuvre magnifique de son père à la cathédrale. Curieux d'art, il se créa une précieuse collection. Vingt-quatre arazzi d'après des cartons de Raphaël, achetés par lui cent mille ducats d'or, ornaient ses appartements au Wawel. La Russie les a jugés de bonne prise, et depuis l'insurrection de 1794 ils se trouvent au palais de Gatchina.

Portrait du roi Étienne Bâtory aux Missionnaires de Stradom.

Après ce dernier mâle des Jagellons, la Pologne subit cette transformation, dont elle devait mourir, en une singulière république — c'était son officielle dénomination — gouvernée par un roi électif. République qui n'avait rien d'une démocratie. Envoyé en mission à Vienne, après les plénipotentiaires autrichiens aux titres pompeux, Jan Zamoyski signe fièrement : « *nobilis polonius omnibus par* ». La *Rzeczypospolitej polska* était une oligarchie rongée par les vanités, les jalousies, minée par les intrigues, dévorée par les cabales, et qu'énervait son principe même : le pouvoir suprême appartenant à cette Diète tumultueuse qui réunissait en armes dans la plaine de Varsovie toute une noblesse querelleuse et brouillonne, avec plus de courage que de cervelle, le plus mince gentilhomme possédant ce droit de *liberum veto* par lequel le caprice d'un seul pouvait bloquer la machine gouvernementale.

Le début du régime aboutit, non sans quasi une année de débats, au choix de notre duc d'Anjou. Ce pays de patriotisme si ardent se donnera désormais des souverains étrangers. « Les Polonais », écrit Des Noyers, secrétaire de la reine Marie de Gonzague, « sont les fous de Dieu qui prend soin de les conserver »... Règne de quelques mois auquel Henri de Valois mit fin, on le sait, par une fuite éperdue aussitôt que lui échut une couronne plus solide. Ses sujets — qui coururent ventre à terre à sa poursuite sans pouvoir l'atteindre — lui en ont beaucoup voulu de ce congé à l'anglaise. Leur amour-propre national n'admettait point que, selon le dicton de naguère, le royaume de France fût le premier après celui de Dieu.

Portrait de la reine Anne Jagellon à la cathédrale.

Nouvel interrègne pendant lequel le trône polonais est brigué par rien moins que l'empereur Maximilien, neveu de Charles-Quint. On lui préfère un Hongrois, prince de Transylvanie, qui avait à son actif d'avoir épousé Anne Jagellon, sœur de Sigismond Auguste. Étienne Bâtory se montra digne de cet honneur en triomphant d'Ivan le Terrible, à qui il arracha la Courlande et une partie de la Livonie. Son règne est marqué par le recul de la Réforme — à laquelle par esprit de fronde, s'était ralliée une partie de la haute noblesse, pour bientôt l'abandonner — et l'introduction en Pologne des Jésuites, qui n'ont cessé depuis d'y exercer leur influence. Le Père Skarga, de cet ordre, réputé pour son savoir et son éloquence, prêcha dans l'église Saint-Pierre et fonda à Cracovie une société d'assistance des pauvres honteux — l'archiconfrérie de la Miséricorde — avec adjonction d'un Mont-de-Piété. Ce règne fut peu favorable à la cité, tant par suite de nouvelles lois économiques que des empiétements de la noblesse sur ses droits séculaires. Le roi encouragea la peinture en commandant des tableaux de batailles. Son portrait, non sans valeur, par Martin Koebner, de Breslau, peintre de la cour impériale à l'église des Missionnaires de Stradom, ne donne guère, dans cette sobre et sèche figure, aux raideurs gothiques en son costume

étrangement suranné, et de physionomie chafouine, l'impression d'un glorieux capitaine et d'âme assez violente pour être mort prématurément d'un accès de colère. Sévère aussi, l'effigie qui nous est restée de la reine Anne, sous ses longs voiles de veuve. Le goût artistique de cette princesse, qui brodait des nappes d'autel, parvenues jusqu'à nous, ainsi que son missel, s'est fait connaître par les cénotaphes qu'elle érigea dans la cathédrale au roi son époux, ainsi que le sien propre, exécuté de son vivant (page 39).

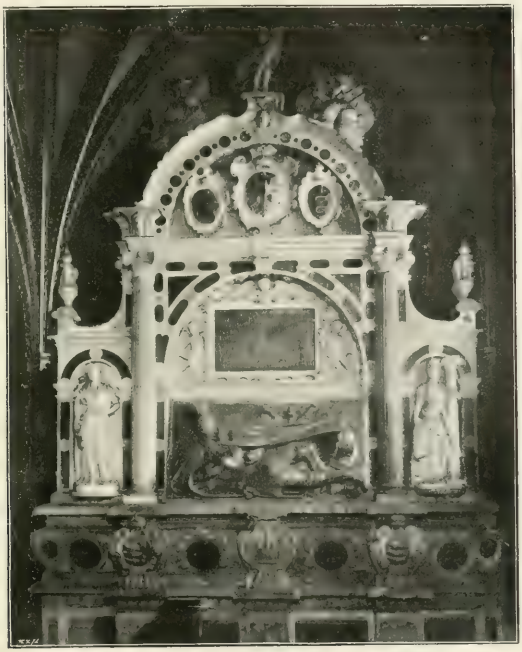
En 1587, un autre neveu des Jagellons est appelé sur le trône. Plus reconnaissant à ses électeurs que le prince français, lorsque la mort de son père Jean III l'eut fait roi de Suède, Sigismond Wasa demeura parmi eux. On ne saurait contenter tout le monde : aussi ses États héréditaires finirent-ils par proclamer en son lieu et place son oncle, leur régent.

Sigismond III ayant transféré la cour à Varsovie, l'histoire des rois cesse désormais d'être intimement liée à celle de la ville qui nous occupe. Les couronnements néanmoins continueront à être célébrés au Wawel; mais cela ne suffira point pour enrayer la décadence. Les guerres y furent pour beaucoup qui, pendant tout le XVII^e siècle, ravagèrent et épuisèrent ce pays dénué de frontières naturelles, ouvert à toutes les invasions sans autre boulevard que les sabres de sa noblesse. Comme il n'est pire que les frères ennemis, ce fut une lutte acharnée d'un demi-siècle entre les Suédois, devenus luthériens, et la Pologne gouvernée par un prince de leur race, resté catholique très fervent, qui quotidiennement récitait l'office de la Vierge. Pendant quinze ans, Charles-Gustave, puis Gustave-Adolphe battirent à plate couture leur cousin, dont non moins désastreuses furent les campagnes contre les Ottomans. Il ne remporta des avantages que sur les Russes. Lors du partage, ceux-ci avaient vraiment à venger bien des défaites.

Assez heureuses furent les armes de Wladyslaw IV (ou VII), son fils et successeur élu, qui manqua de peu être porté au trône des tzars. Il vainquit les Tatars et réprima la première révolte des Cosaques sous Chmielnicki. Mais avec le troisième roi Wasa, c'est le désastre général. Suédois, Prussiens, Transylvaniens, Turcs et Tatars se ruant à la curée, la cour dispersée, les souverains en fuite. Non qu'eût faibli la vaillance polonaise. Les Lubomirski, les Potocki, le rude et magnifique héros Czarniecki firent des prodiges de valeur. Et dix mille de ces invincibles Suédois ne furent-ils pas arrêtés sous les murs du monastère fortifié de Czenstochowa — le Lourdes slave — que défendaient 210 laïques et

120 religieux, commandés par le P. Kordecki ?[1] Au vrai la dévotion nationale à la Vierge y vit-elle un miracle. Ainsi pensa le très pieux et non moins voluptueux Jean-Casimir, ce prince de qui Voltaire aurait pu dire, comme du duc de Joyeuse :

« Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire. »



Le monument d'Étienne Bâtory à la cathédrale.

Après avoir servi aux armées, un dépit d'amour l'avait jeté dans la

1. On s'explique que ces sanctuaires fussent pour exciter les convoitises des soudards protestants, quand on en connait la richesse qui vient d'être révélée par le vol commis (octobre 1909) à Czenstochowa (en Pologne russe, auprès de Sosnowice, dont les mines de charbon nous ont rendu le nom familier). Un voile entièrement brodé de perles, offrande de Wladislaw IV Wasa, y a été dérobé, ainsi qu'une couronne en diamants, don du pape Clément X, et des ciboires précieux, le tout évalué six millions de roubles.

Compagnie de Jésus. Ayant reçu le chapeau de cardinal, puis élu à la mort de son frère Wladyslaw et relevé de ses vœux, il prit pour femme sa belle-sœur, cette Marie de Gonzague qui, trois années auparavant, partie de Paris en grand équipage au mois de novembre pour aller épouser un souverain podagre, arrivait le 7 mars suivant à Varsovie. Dans l'effroyable tempête qui à ce moment ravagea le royaume, cette reine française, notons-le au passage, montra plus d'énergie que son époux. Lorsque les malheurs répétés de Jean-Casimir, ainsi que les difficultés du gouvernement, lui eurent donné le dégoût du pouvoir, devenu veuf et ayant abdiqué, il rentra dans le giron de l'Église, par la porte de la riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés, ce qui ne l'empêcha d'ailleurs de vivre publiquement avec une maîtresse, puis de conclure un mariage secret — le secret de Polichinelle — avec la maréchale de l'Hôpital. Dans cette église, le bas-relief de son mausolée représente une bataille. Ce n'est certainement pas celle de Varsovie, la cruelle défaite infligée par le roi de Suède et l'électeur de Brandebourg aux bannières polonaises, qui soutinrent la lutte pendant trois jours. Et l'unique victoire de son règne ne saurait glorifier sa sépulture, ayant été remportée par Sobieski[1].

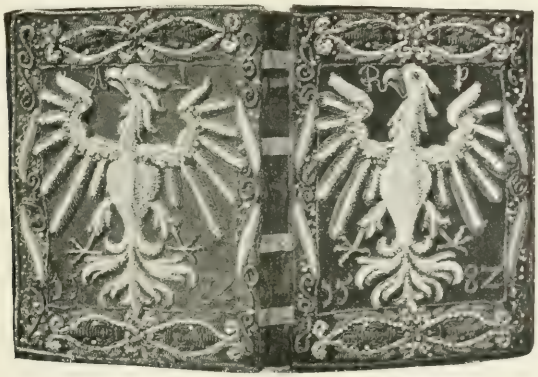
La Pologne était à feu, à sang et à sac. De tout ce que la guerre de Trente Ans a entassé de ruines et de cadavres, qui saura mesurer sa part ? Tenant dans sa main une motte de terre, Sobieski disait : « Si je la serrais, il en sortirait du sang. » Si pourtant, fière, noble, chevaleresque, d'intelligence vive, de facilité non pareille, cette nation s'est perdue par la plus détestable politique intérieure, son héroïsme toujours fut à la hauteur de son infortune. « Gloire à toi, grand et saint passé ! » a dit le romancier national, « à toi, sang des holocaustes, honneur et gloire à travers les temps ! »...

Sous le règne suivant, le pays respire un peu ; mais ce n'est qu'au prix d'un traité humiliant avec la Porte.

L'extravagance de ce régime était invraisemblable. La République possédait un grand capitaine, qui l'avait sauvée du complet désastre. Au lieu de se mettre d'accord sur le choix de ce roi national et glorieux, la Diète balançait, au milieu d'inextricables intrigues, entre le prince de Condé, le duc de Lorraine, le duc de Neubourg. C'était un tumulte de cris, d'injures, de coups de feu, les sabres dégaînés, les sénateurs menacés

1. Les cendres de Jean-Casimir ne reposent pas dans le mausolée de Saint-Germain-des-Prés, ayant été transportées au Wawel sous le règne de Jean Sobieski.

se réfugiant sous leur carrosse. Des pamphlets circulaient, des caricatures. On vociférait : « Tue ! tue ! A bas ! *Excludatur !.. Niema zgody !* (pas de consentement). Puis, las de marchandages, d'intrigues, 50.000 voix entonaient le *Veni Creator* pour demander l'inspiration divine. Le castellan Léopold Fredro avait fini par proposer de mettre dans un ciboire et de tirer au sort les noms des candidats. On fit mieux. En dérision, le palatin de Kalisz ayant crié : « Michel Koribut Wisniowiecki », sans que personne sût pourquoi, ce jeune homme fut élu par acclamation. Son unique titre était une lointaine descendance des Piasts.



Couverture du livre d'heures de la reine Anne Jagellon.

Il n'était même pas venu voter et c'est dans une petite chambre d'un faubourg de Varsovie, meublée d'un lit et d'une couple de chaises, ayant pour tout bien quarante écus en poche, qu'on alla quérir, pour le conduire rendre grâces à la cathédrale, celui que Sobieski appelait « ce singe, cet imbécile, ce gueux ». Cinq années plus tard seulement celui qui fut Jean III atteignait au sommet de ses ambitions. Cela était bien dû à cette victoire de Chocim remportée avec 40.000 hommes contre des forces quatre fois supérieures. Ayant mis pied à terre, il avait marché en tête des colonnes sur les retranchement ennemis. 10.000 Turcs et Tatars tués, autant noyés dans le Dniester, un butin immense, le pays délivré d'un horrible cauchemar...

Le roi sut faire honneur à la couronne si bien gagnée. Des historiens vétilleux prétendent bien que la délivrance de Vienne fut l'œuvre du duc

de Lorraine autant sinon plus que la sienne. Nous n'aurions garde de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce.

Cela eût été logique aussi que, selon l'ardent désir de Sobieski, lequel n'y épargna point ses efforts, ce soldat vaillant et heureux fondât une dynastie. Ces brise raison préférèrent aller la chercher parmi les ennemis héréditaires des Slaves. Et quels rois que ces deux électeurs de Saxe!...

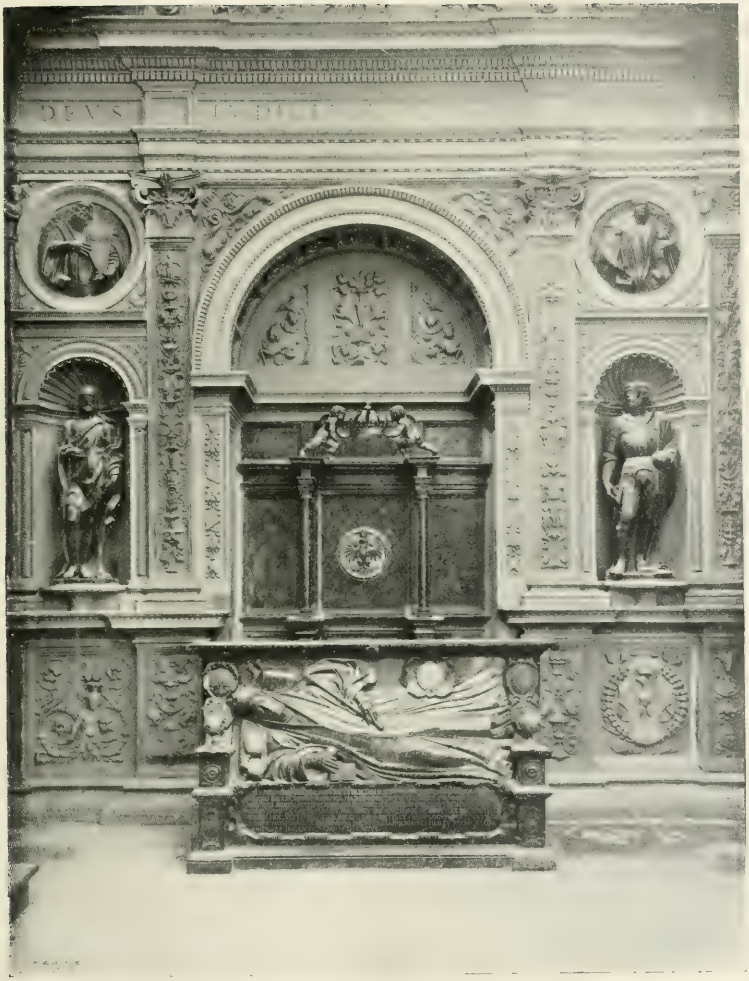
« Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre. »

Pour comble, le père attira dans le pays une nouvelle trombe suédoise, ayant eu le malheur de déplaire à Charles XII, qui l'obligea de céder la place au palatin de Posnanie, grand échanson de la couronne. Quelques années plus tard, Auguste II reprenait le cours de son long règne sans gloire, Stanislas Leczynski ayant retiré de son passage sur un trône l'honneur de faire sa fille reine de France et la souveraineté d'opérette qu'on sait.

De tant de déchirements, de désastres, Cracovie avait eu cruellement à souffrir. La peste l'avait dépeuplée, le pillage l'avait ravagée. Après s'être fait couronner au Wawel, Auguste III la dédaignait autant que Varsovie, préférant résider à Dresde. En 1764, cette lamentable mise à l'encan de la couronne aboutit à l'élection du beau comte Poniatowski, qui avait pour distinction douteuse d'avoir été aimé de la grande Catherine. Ce fut ce roi national qui vit la fin de la nation. Après le premier partage, Stanislas-Auguste résida quelque temps dans l'antique capitale, réduite à une dizaine de mille âmes. Il aurait voulu la favoriser, mais survint le second démembrement, auquel, non moins que les convoitises des trois puissances eurent part, envenimées de querelles religieuses, les luttes fratricides faisant rage plus que jamais, la confédération patriote de Bar contre celle, à tendances russes, de Targowice. Un instant Cracovie fut moralement galvanisée par Kosziusko qui, au pied du Wawel, organisa la sanglante insurrection de 1794. Puis ce fut l'écrasement, l'abdication du dernier souverain, le démembrement définitif qui rayait la Pologne de la carte d'Europe.

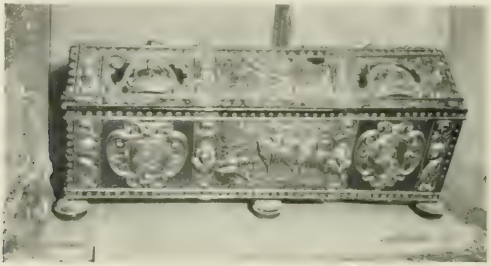
A l'Autriche était échue la cité ruinée des Jagellons[1]. Le congrès de

1. C'est en vertu de droits assez imprécis, lointainement hérités du roi de Hongrie André II, que l'empire s'attribuait le pays appelé aujourd'hui Galicie, naguère Russie-Rouge ou Lodomérie, du nom de Wlodimir le Grand, duc de Kiew, lequel l'avait conquise au xe siècle. Le souverain hongrois s'en était emparé trois cents ans plus tard et l'avait donné à son fils Coloman, lequel ne put jamais y établir sa domination. Casimir-le Grand enfin l'avait définitivement réuni à ses États.




Le mausolée de la reine Anne Jagellon à la cathédrale.

Vienne en fit une république placée sous le contrôle des trois puissances co-partageantes. Trois petites villes et 244 villages lui étaient annexés; la franchise douanière favorisait le relèvement de son commerce. Le premier usage qu'elle fit de son semblant d'indépendance fut de ramener les restes de Kosziusko pour les ensevelir dans la nécropole des rois. Et afin qu'un monument plus visible glorifiât le héros, selon une antique coutume slave, une pyramide en terre fut élevée à sa mémoire au sommet de la colline de Sikornik, dominant la ville, englobée aujourd'hui dans l'enceinte d'un fort détaché. Chaque habitant tint à honneur d'y mettre la main, jusqu'aux plus grandes dames et aux plus jeunes enfants, dont



Le cercueil en étain ciselé du roi Wladyslaw IV.

l'auteur de ces pages connaît des survivants qui ont poussé la brouette. Une dalle de granit portant son nom est encastrée dans le tumulus.

Lentement la ville renaissait de ses cendres. Elle n'était cependant pas au bout de ses tribulations. En 1846, l'armée autrichienne en prenait possession et d'un trait de plume elle se trouvait annexée, avec son territoire, à la monarchie. Vingt années durant, elle languit sous une oppression très lourde. Son autonomie enfin, ses libertés lui furent rendues et sous ce régime libéral s'est développée sa prospérité autant que le permettent l'appauvrissement de ses citoyens et le défaut d'industrie, causé par la pénurie de capital. Plaie vive au surplus de toute la Galicie, qui, sous un gouvernement paternel, lui laissant l'usage officiel de sa langue et uni à elle par la communauté de religion, se trouve dans un état de grande infériorité économique auprès du « royaume » et du « duché », ployés sous le joug de fer de la Russie orthodoxe et de la Prusse protestante.

Mais si Cracovie est une ville sans richesse, sans activité, son négoce

tout local presque exclusivement aux mains de l'élément juif qui représente le tiers de sa population, c'est une ville aimable, ville de culture, ne vivant guère que de son Université, et que rendent attrayante la grandeur de son histoire, la beauté de ses monuments, la bonne grâce enfin de ses habitants, indolents et superficiels à l'égal du cours de leur Vistule aux eaux désertes, sur la rive solitaire de laquelle repose, engourdie, l'antique cité des Piasts et des Jagellons.

Clés de voûte à la cathédrale
(saint Stanislaw, saint Waclaw, sainte Marguerite).

Le Rynek.

# CHAPITRE II

## LE RYNEK

Les anciens remparts. — Sainte-Marie. — Sainte-Barbara. — Saint-Adalbert. — Le vieux beffroi. — Les Sukiennice.

Dès la sortie de la gare, le passé de Cracovie se révèle par un remarquable fragment de son ancienne enceinte. Le dispositif de défense datant du XV^e siècle — il avait remplacé les fortifications plus primitives de Leszko le Noir — comportait quarante-six bastions réunis par des courtines que protégeait un fossé profond, couvert encore par un rempart de terre. Des six portes, seule demeure la Brama Floryanska avec sa belle tour carrée et son arche ogivale au dessus de laquelle sont sculptées les armes de la ville. La toiture en est moderne, ainsi que l'aigle polonaise. Les deux autres tours, dites des Passementiers et des Charpentiers, — celle-ci semi-circulaire, richement et curieusement ornée, — s'y joignent par des murailles dont ceux qui révoquent en doute la solidité des maconneries de briques feront bien d'examiner l'appareil noirci, mais non ébranlé par les ans. Isolée de l'ensemble auquel naguère elle tenait par des murs dont subsistent les amorces, est la barbacane dite le Rondel, de ce gothique sarrasin qui fait la beauté d'Aiguesmortes et de la cité de Carcassonne. Le style en retardait quelque peu, car elle date

de 1498, le roi Jean-Albert en ayant payé l'architecte cent marcs d'or. Cet ouvrage toutefois, très fort pour le temps, était modernisé en

Les vieux remparts : tours des Charpentiers, Saint-Florian et des Passementiers.

vue du progrès de l'art militaire, car il possède deux rangs d'embrasures pour l'artillerie, avec, au-dessus, celle pour la mousqueterie, formant une galerie en surplomb qui repose sur des consoles entre lesquelles sont ménagées les ouvertures destinées à jeter sur les assaillants des

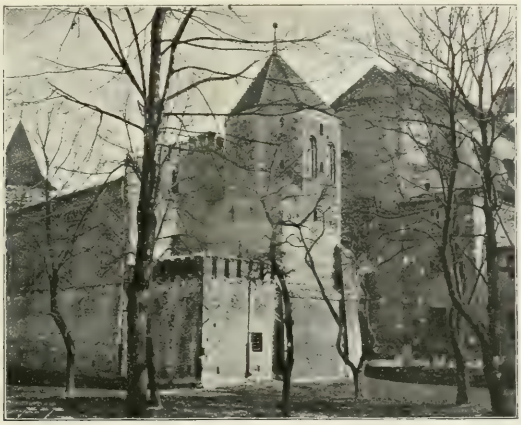
pierres, de la poix, de l'huile bouillante et autres projectiles moyen-âgeux. La porte, dont l'ogive s'inscrit dans un plein cintre, est veuve de sa herse. Le pont-levis a disparu aussi, le fossé ayant été comblé. Autrement, l'ensemble est en parfait état, bien qu'il y ait lieu de regretter l'exhaussement du sol qui engage trop profondément sa majestueuse silhouette, allégée par sept élégantes poivrières. On imagine ce que devait être la puissante beauté de ces remparts et on déplorerait que, de

Le Rondel.

1809 à 1820, les ait jetées bas une municipalité trop utilitaire, si au peu qu'il en reste, la grâce des Plantations ne faisait un cadre charmant.

Qu'il entre en ville par la rue Slawkowska, aux imposants palais de pierre, ou bien par Floryanska, plus étroite, en passant sous la porte sombre, où, devant une petite chapelle, la piété polonaise entretient tout le jour des cierges allumés, c'est au Rynek Glowny qu'aboutit le voyageur. S'il arrive un jour de marché, l'aspect en est infiniment pittoresque, avec sa multitude bariolée. Les paysans polonais sont assez attardés, grâces leur en soient rendues, pour avoir conservé leurs costumes, et ceux du district de Cracovie sont parmi les plus pittoresques. Ordinairement grands, minces, vigoureux, d'assez beau type, quoique

plutôt carré et les pommettes saillantes, blonds, les yeux clairs, ils portent avec aisance et distinction les amples culottes bleues dans les bottes, la longue redingote en feutre blanc bordée d'écarlate, le gilet rouge à boutons de cuivre, la haute ceinture en cuir épais clouté de métal, le bonnet de laine tricotée ou de peau d'agneau noir. Les femmes, sont bottées comme eux, ce qui donne à leur démarche une hardiesse robuste, non sans grâce sous la très courte jupe d'indienne à fleurs que ballonnent plusieurs jupons de mousseline fortement empesés, un fichu de couleur



Les vieux remparts, vus des Plantations.

vive noué sous le menton et ne recouvrant qu'à demi les cheveux très fins, tout luisants de beurre rance, le buste opulent moulé dans la veste cracovienne en velours bleu, cramoisi ou violet, à basque tailladée, et toute passequillée de jais blanc ou rose, qui se porte sans manches par-dessus celles de la chemise de chanvre, brodée en coton rouge et bleu; au cou des scapulaires, des médailles bénites, plusieurs rangs de corail. L'animation est grande, car la vente d'une botte d'oignons provoque quasi autant de palabres que celle d'une paire de bœufs. « *Targ krakowski* » est une expression courante en Pologne pour exprimer le marchandage. En quête d'une affaire, des juifs rôdent, tout aux aguets et aux écoutes. Des soldats, nombreux ici, car c'est le quartier-général du 1er Corps-Commando. Malaisément se font place à travers la foule les tramways

électriques. Familiers comme ceux de Venise, les pigeons bleus roucoulent au bord des toits ou picorent sur le pavé cruellement pointu que traversent des passages dallés. De nobles édifices encadrent l'immense carré de lumière. Celui qui, le premier, en ce pieux pays, nous sollicite, c'est l'église de « Mademoiselle Marie » (*Panna Marya*), ou la Maryacki, le sanctuaire de la ville comme la cathédrale était celui de la cour (page 8).

La tour couronnée de Sainte-Marie.

On sait la modestie des artistes de ces temps ingénus. Ainsi est demeuré inconnu le « maître maçon » qui a conçu ces proportions libres et harmonieuses, la hardiesse de jet de ces trois nefs unissant dans leurs lignes, d'un ogival très sobre et très pur, la grâce avec la majesté. Malgré que la brique soit une matière architecturale assez ingrate, l'aspect extérieur en est imposant, dans la tonalité rouge sombre qui le réchauffe, en bel accord de valeurs avec les toitures de bronze vert où le temps a mis sa patine dorée. Malheureusement le déshonore un avant-porche pentagone de ce style dit *barocco*, de quoi nous avons fait un adjectif très détourné de son sens[1]. La sévérité en est sauvée par l'élégance des deux hautes tours dont la seule qui soit achevée présente, avec sa flèche flanquée de clochetons, un caractère fort original, déjà vu pourtant à l'église du Tyn à Prague. C'est en 1666 qu'elle fut ornée d'une couronne d'or à la gloire de la *Matka Boska* la Mère de Dieu. L'horloge entourée de douze figures a disparu. Mais la tradition s'est conservée du *hejnal*, phrase archaïque de mélancolie profonde que, chaque heure sonnant, de jour et de nuit, une trompette aux sonorités voilées et pénétrantes fait entendre du plus haut

1. Pareillement en est-il de ce mot italien du vocabulaire technique de l'architecture, signifiant « style de grotte », devenu en français l'adjectif « grotesque ».

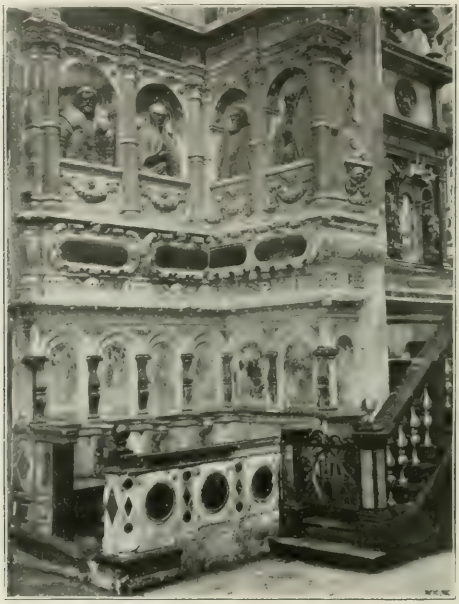
de la tour, successivement tournée vers les quatre points cardinaux. Fondation du moyen âge dont l'objet est de demander des prières pour les trépassés. Aux heures mondaines du Rynek, quand le Tout-Cracovie va, vient, flâne, flirte et bavarde sur les larges trottoirs, que les pâtisseries regorgent — ces grands enfants que sont les Slaves, friands comme des femmes de

Plaque funéraire de Séverin Boner à Sainte-Marie.

Plaque funéraire de Sophie Boner à Sainte-Marie.

gâteaux et de sucreries — les officiers autrichiens, sanglés dans leur étroite tunique, battant du sabre les éperons et lançant force œillades aux aimables Polonaises en atours à la dernière mode de Vienne ou de Varsovie — c'est un étrange anachronisme, ce rappel de l'austère piété d'antan. Et c'est funèbre, non sans quelque chose de fantastique, dans le silence glacé des nuits d'hiver, alors que la lune jette un voile de gaze bleue sur le manteau d'argent dont la neige enveloppe la cité endormie.

Les illustrations de ce livre rendent oiseuse la sécheresse de descriptions archéologiques. Pour Sainte-Marie, il suffira de noter que sa reconstruction en l'état actuel date des deux dernières décades du XIVe siècle. Ses voûtes, à une hauteur de 185 pieds, le cédant à la seule cathédrale de Strasbourg, avaient été édifiées par maître Wernher, de



La chapelle Monteluppi à Sainte-Marie.

Prague. Celle de l'abside, qui s'était écroulée, fut rebâtie en 1442. Au cours aussi des XVe et XVIe siècles, la piété et la magnificence du patriciat éleva les chapelles qui bordent les nefs latérales, fastueuses sépultures perpétuant le nom de Turzòs, Szembek, Pernès, Fogelweder, Salomon, Lesniowolski, Boner et autres. Ce qu'étaient ces citoyens de Cracovie, on se l'imaginera en considérant la belle plaque tumulaire en bronze de Pierre Salomon, où il est représenté en longue robe bourgeoise par-dessus sa cuirasse, s'appuyant de la main droite sur son épée au fourreau, sa longue chevelure bouclée coiffée d'un chapeau pacifique — et ce

costume hybride marque bien le caractère de ces marchands nobles. Toute martiale même l'effigie de Séverin Boner, trésorier de Sigismond Ier, remarquable ouvrage de la Renaissance auquel répond celle

La nef majeure de Sainte-Marie.

de son épouse Sophie, due sans doute au même ciseau anonyme.

Bien que, dans son ensemble, Sainte-Marie soit parfaitement homogène, la variété des détails qui s'y rencontrent, dont pas un n'est vulgaire, amuse l'œil en intéressant l'esprit. Ainsi la chapelle des Monteluppi — famille vénitienne établie à Cracovie au temps de Sigismond Auguste — toute en marbre de couleur, semble un coin de la basilique Saint-

Marc transporté sous ce ciel du Nord. Très vénérable et profondément religieux, l'intérieur de cette église est d'une grande richesse. Par un beau soleil de midi, l'aspect en est saisissant. Du porche profond et sombre, l'œil embrasse les trois nefs aux autels somptueux, leur décoration polychrome refaite d'après les dessins de Matejko lors de la restauration

Nef latérale droite de Sainte-Marie.

exécutée avec beaucoup de goût et de respect par M. Taddeusz Stryenski. Dans un recul lointain, sous le rutilement des hautes verrières du XV^e et du XVI^e siècle, resplendit le chœur immense et grandiose. Vers sa voûte bleue étoilée d'or, s'élancent des anges dont chacun symbolise une phrase des litanies de la Vierge. Et c'est un éblouissement que le maître-autel orné du colossal retable de bois sculpté, colorié et doré, chef-d'œuvre unique peut être en son genre, lequel aurait dû suffire à faire la gloire de son auteur, si peu connu pourtant hors de sa ville natale et de celle qui l'adopta

Car elles sont deux à se le disputer. Qu'il eût nom Wit Stwosz ou Weit Stoss, qu'il ait vu le jour à Cracovie, comme le veulent les Polonais, ou qu'il faille le ranger parmi les maîtres allemands, son buste figurant à ce titre dans la Ruhmshalle de Munich, du moins est-on certain que, sous Casimir Jagellon et ses deux successeurs, il vécut dans leur capitale, où il s'était marié. Non moins certainement était-il origi-

Le grand Christ en pierre de Wit Stwosz à Sainte-Marie.

naire de Nuremberg, où vers sa cinquantième année, il alla se fixer pour travailler aux églises Saint-Sébald et Saint-Laurent et où aussi donna-t-il des projets de ponts et d'endiguements, car, comme Michel-Ange, comme Léonard, il était également ingénieur. Alors qu'à Cracovie certains documents le qualifient « Magister Alemanus Norinbergae », à Nuremberg on l'appelait « le Polonais ». Cruelle énigme... Ce qu'on sait le mieux, c'est que, de caractère inquiet, emporté, turbulent, hargneux, il eut maille à partir avec ses concitoyens des deux villes. Les actes de la cité franconienne relatent que, « pour avoir falsifié un billet, il fut marqué sur les

deux joues le jour de la sainte Barbe 1503 ». Frappé d'infamie, devenu

Le grand rétable de Wit Stwosz à Sainte-Marie (ouvert).

aveugle, il survécut trente ans à son déshonneur et y mourut nonagénaire.

Notons en passant que l'église Sant'Annunziata de Florence, naguère

paroisse des Tedeschi, possède un Saint-Roch en bois de tilleul qui lui

Le grand rétable de Sainte-Marie (fermé).

est attribué, et l'église Ognissanti un crucifix s'apparentant étroitement à ceux qu'on connaît de lui à Nuremberg.

Cracovie est rempli de ses ouvrages. Ce retable dont la forme est gothique encore, mais rajeunie par le sentiment de la renaissance qui pénétrait en Allemagne et en Pologne, s'inspire de la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine. Il y travailla douze années.

Dans le panneau central, c'est un groupe de grandeur plus que nature, d'une ordonnance dramatique, mais mal équilibré, d'un réalisme puissant, hormis la figure, très idéalisée, de la Vierge expirante que soutient un apôtre. Par la vie et l'individualité des types, par l'intensité

Bas-relief en bois de Stanislaw Stwosz à Sainte-Marie.

expressive des physionomies, par l'émotion toute humaine qui s'en dégage, cette belle page n'a vraiment d'archaïque que le cadre. Plus mystique — et cela est d'un juste symbolisme — au-dessus de la mort du corps, l'envolée de l'âme : entourés des rayons de leurs gloires, le Divin Fils emportant sa Mère vers l'éternel séjour. Les deux autres panneaux du triptyque représentent des sujets de la Passion. Fermés, les volets racontent la vie de la Vierge et, bien que la force soit plutôt la caractéristique du maître, il a su, pour le faire, trouver des accents de grâce. Le tout est surmonté de trois baldaquins sous lesquels figure le couronnement de la Reine des Cieux entre deux archanges et deux saints évêques. Sur la prédelle est sculpté l'arbre de Jessé. La facture en est magistrale, particulièrement le modelé des mains.

L'âme dramatique de cet artiste s'affirme avec une rare puissance dans le Christ de pierre qui décore un des autels de la nef de droite. Profondément pathétique, cette figure torturée qui s'allonge sur les bras grossiers d'une immense croix, et c'est bien une souffrance humaine, celle qu'exprime le facies ravagé, tordu par l'agonie, comme l'émaciation douloureuse du corps, dont l'exécution dénote une science anatomique

Bas-relief en pierre de Wit Stwosz, façade du n° 8, place Maryacki.

fort rare à l'époque. Ce Christ n'est pas sans analogie avec celui de Montañes à la cathédrale de Séville.

En quittant Cracovie, Wit Stwosz y laissait, outre son frère, l'orfèvre Mathias, qui y exécuta des travaux importants, son fils aîné, beau-frère du peintre Nicolas Haberchack. Stanislaw Stwosz continua son école. Non sans mérite, quoique d'inspiration plus courte, de tempérament plus froid et exagérant le défaut paternel, certain tassement des figures, il a orné l'autel de son patron à Sainte-Marie d'un beau bas-relief en bois représentant la mise au tombeau de l'évêque martyr.

Les fenêtres de l'abside sont décorées de très intéressantes sculptures gothiques : la tête du Christ entourée d'anges, la Madone, saint Christophe, l'Enfer, la Victoire de l'Église sur la Synagogue. Ces ouvrages sont dans la même manière que les remarquables portraits du triforium de la cathédrale de Prague, par Peter Parler. Aussi croit-on pouvoir les attribuer à un frère ou neveu de cet artiste, Heinrich, à qui les archives communales mentionnent d'importants paiements effectués en 1304 pour des travaux à Sainte-Marie.

Balcon renaissance sur une façade latérale de Sainte-Marie.

Que d'œuvres d'art encore renferme cette église d'une si attachante beauté : les stalles de chœur, non moins remarquables par le travail du bois que par leur disposition architectonique, des grilles de fer forgé et cuivre ciselé. Mais nous en avons tant d'autres à visiter...

L'espace qui, sous le nom de place Maryacki, dégage si heureusement le sanctuaire de la Vierge, était jadis un cimetière. C'est à quoi la façade du n° 8 doit d'être ornée d'un bas-relief qui y a été replacé après la désaffectation du champ de repos. La paternité de ce *Christ au Jardin des Oliviers* s'indique par une ordonnance des draperies toute personnelle à Wit Stwosz : plis tortueux, cherchés, amples ramassements en conque, en éventail, dont il joue avec une virtuosité singulière, donnant à cette matière rude qu'est la pierre les souplesses du marbre, dont nous verrons ailleurs quel parti savait tirer la facture du maître. A cette époque, dont l'esthétique ne comporte pas la représentation plastique du nu, c'était par les draperies que l'artiste exprimait le mouvement. Celui-ci en abuse. Leur tumulte est insuffisamment motivé. L'outrance décorative d'ailleurs est son défaut

Il semblerait que d'avoir été construite sur des tombes, cette place doive sa solitude et sa gravité. A deux pas du Rynek, si vivant, on s'y croirait dans un cloître. La nudité des hautes murailles de Sainte-Marie

se sauve par la juxtaposition de détails jetés au hasard de la fantaisie, notamment le joli balcon renaissance qui servait à certaines proclamations, un haut-relief de bronze commémorant une des victoires de Sobieski. Puis ce sont des statues de saints et de la Madone, enfin,

L'abside de Sainte-Marie.

séparée de la voie publique par une chaîne que soutiennent des bornes, toute une série d'autels, de chapelles basses, de monuments funéraires. Il est usuel en Pologne que le pourtour extérieur des églises soit lieu consacré. Lorsque l'affluence est trop grande, on y entend l'office, se guidant tant bien que mal sur la sonnette de l'enfant de chœur et sur le peu des chants liturgiques qui arrive par le portail ouvert. En pleine grande ville même, le mouvement n'empêche point les campagnards venus au marché de s'agenouiller sur le pavé pour y dire leurs pate-

nôtres, au risque qu'une voiture leur passe sur le corps. L'automobile, à la vérité, y est encore inconnue.

Nous avons peine à concevoir la traditionnelle piété polonaise. Regnard, qui visita la cour du roi Jean III, raconte que son valet ayant donné du gras à un chien un samedi, son hôtesse le voulait maltraiter. Ce joyeux écrivain avait le mot pour rire; et pourtant est-ce à peine

La chapelle extérieure de l'église Sainte-Barbara.

exagéré. Il n'est pas rare de voir des paysans se prosterner dans une église face contre les dalles et les bras en croix, demeurant dans cette posture tout le temps de la messe.

Sur cette place Maryacki, aux sombres et austères demeures, on imiterait volontiers ceux qui y font béatement leur prière. Derrière l'abside de Sainte-Marie s'élève l'église Sainte Barbara, dont l'histoire est touchante. Les maçons employés à la construction de la grande paroisse l'auraient édifiée, pour la plus grande gloire de Dieu, aux jours fériés et à leurs heures de loisir. Intérieurement et extérieurement modernisé, hors son pignon haut et étroit, ce sanctuaire à double nef serait dénué d'intérêt archéologique

n'était le porche en gothique fleuri inscrit entre deux de ses contreforts et renfermant une chapelle, joyau d'ornementation fantaisiste, devant laquelle, vu son exiguïté, force est bien aux fidèles de faire du dehors leurs dévotions. Au temps de Sigismond Ier, la polonisation de la ville étant tout à fait accomplie, et les prédications se faisant à la grande paroisse municipale en langue slave, cette église avait été donnée aux Allemands.

Revenant sur le Rynek, nous nous trouvons devant un édifice infiniment vénérable. Bien que complètement restaurée au XVIIe siècle par Valentin Fontana, la chapelle Saint-Adalbert est demeurée telle qu'elle

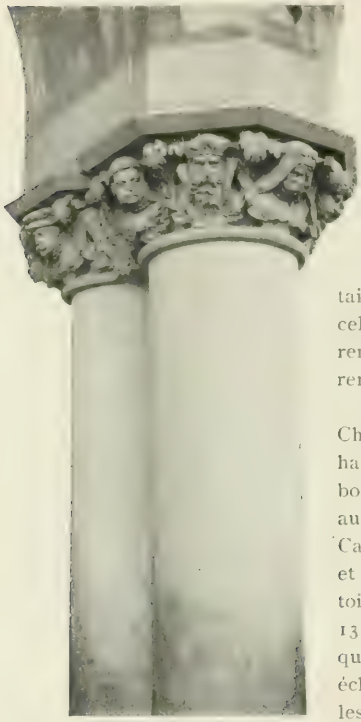
Les Sukiennice, vue du côté de la rue Bracka.

avait été construite à la fin du XIIe siècle, au milieu des bois qui couvraient alors le site de Cracovie (p. 3). Le nom de chapelle, au vrai, est impropre. En dépit de ses petites dimensions, c'est bien une église, avec nef, abside et deux absidioles, purement romane, cela s'entend. Par malheur, ses murailles de grès ont été maladroitement enduites d'un crépi lui enlevant son caractère massif et son aspect d'antiquité.

Pour l'honneur du Sénat cracovien, nous voulons espérer que des raisons majeures avaient imposé la démolition du vieil hôtel de ville érigé au début du règne d'Hedwige en remplacement de la primitive construction de bois[1]. Encore doit-on le louer d'avoir au moins respecté le noble beffroi, demeuré intact jusqu'à hauteur de la galerie, sa partie supérieure, incendiée, reconstruite au XVIIe siècle, dans la manière fla-

1. Cet édifice se voit sur l'illustration page 11, d'après un tableau.

mande, par Pierre Beber, architecte du roi (p. 7). Mais honnie soit à jamais la municipalité béotienne qui en a déshonoré la base par l'adjonction de cet abominable édicule où chaque matin, au son lamentable du triste clairon et du maigre tambour autrichiens, vient prendre la garde un piquet d'infanterie fort mal habillée de gris ou de bleu à collet vert, groseille ou chamois. Une belle porte de l'ancien *Ratusz* a été transportée à la bibliothèque Jagellon (p. 9). Le nouveau est d'ailleurs fort bien installé dans le palais Wielopolski, lequel érige sur la place de Tous-les-Saints sa hautaine silhouette, non sans analogie avec celle du palais de Venise à Rome, et renferme de belles voûtes ainsi qu'une remarquable cage d'escalier.



Un chapiteau de la colonnade des Sukiennice.

Dès la fondation par Boleslaw le Chaste de la ville actuelle, une vaste halle, comportant quatre rangées de boutiques en bois, avait été construite au milieu du Rynek Glowny. Sous Casimir le Grand fut élevée en leur lieu et place une galerie gothique à haute toiture aiguë, longue de 120 mètres sur 13 de large : la halle aux draps, à chaque face de laquelle s'accolaient des échoppes. De cet ensemble, constituant les Sukiennice, dû à Maître Martin de Lindintolde, il reste peu de chose, le feu l'ayant détruit en 1555, et l'exhaussement du terrain en ayant enfoui les parties basses, transformées en caves. L'architecte et sculpteur Gian-Maria Padovano — dont nous aurons souvent à mentionner le nom — assisté de Maître Pancrace, réédifia sur ses fondations l'édifice que nous admirons aujourd'hui. Nettement renaissance par l'ordonnance de ses pilastres, les lignes de sa corniche, les détails de son ornementation, un motif la particularise : cette frise à volutes en S qui se retrouve dans

l'attique de nombreux monuments de l'architecture civile à Cracovie. Dans la halle couverte d'une voûte en berceau et décorée d'armoiries des villes polonaises, ce sont des éventaires ayant conservé un caractère moyenâgeux, tenus par des juives qui raccrochent l'acheteur au passage avec la servile opiniâtreté commerciale de la race. Trafiquant d'articles à usage populaire : fichus et tabliers de soie ou de cotonnade versicolores, vestes cracoviennes, galoches ruthènes en cuir de vache, bonnets

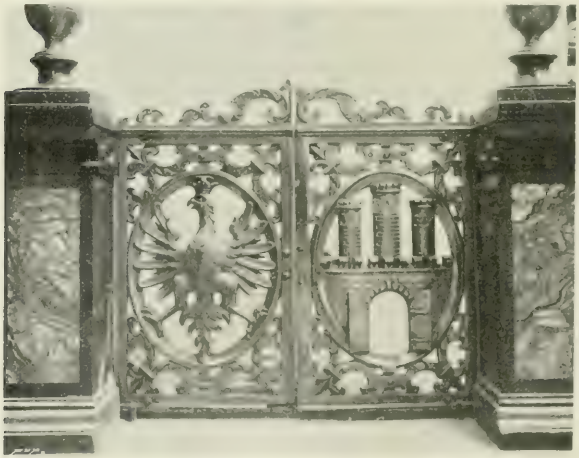
Sous le promenoir des Sukiennice.

de laine, gilets de peau de mouton, — le *serdak* national — verroterie et coraux, rubans communs, fleurs artificielles grossières, vannerie, jouets bon marché, coffres de voyage plaqués de zinc enluminé, ou encore sucreries coloriées, gâteaux anisés au miel, beignets aux pruneaux, crêpes d'avoine — les jours de marché leur amènent une abondante clientèle paysanne et l'on pense si y fait rage le *targ krakowksi*, se concluant par une vigoureuse claque dans la main.

Lors de la restauration des Sukiennice en 1876-1879, M. Thomas Prylinski y a ajouté les deux promenoirs latéraux à arcades ogivales sous lesquels sont établis des magasins. Les illustrations pages 10 et 59 montrent l'édifice avant et après cette adjonction, faite assez adroitement pour ne pas nuire à l'homogénéité de l'ensemble. Le grand peintre craco-

vien Matejko avait apporté à cette œuvre le concours de sa profonde érudition artistique. On lui doit notamment le dessin des chapiteaux de la colonnade.

La halle est coupée transversalement par un passage dont chacune des deux entrées à trois arcades forme avant-corps. Sous celui de ces vestibules qui s'oriente vers la chapelle Saint-Adalbert, remarquez, accrochée par une chaîne à l'un des piliers, cette lame toute rongée d'une rouille qui n'est pas seulement celle des âges, mais aussi celle du sang. Oyez en effet son histoire. La construction des tours de Sainte-Marie était confiée à deux frères. Voyant que la sienne montait moins vite, dans un accès de fureur jalouse, l'un d'eux poignarda l'autre. C'est l'arme scélérate qui fut ainsi exposée à l'exécration des générations. Vous souriez?... Vous avez tort. S'il n'avait jamais occis que des poulets, que ferait ici ce vieux couteau? La tradition localise et identifie plus sûrement que l'histoire, dont c'est le rôle d'éclairer et de commenter la tradition.



Grille du chœur de Sainte-Marie.

# CHAPITRE III

## LE WAWEL

Le château — La cathédrale.

Pour aller maintenant rendre visite aux rois, nous prenons la rue du Château (Grodzka). Au passage deux églises nous arrêtent, accolées l'une à l'autre. Saint-Pierre est un monument de décadence, fort magnifique en son genre, avec sa façade plaquée de marbre, ornée de statues, et les douze apôtres dus au ciseau de Hieronymus Canavesi, agitant sur la grille leurs draperies tourmentées dans la manière du Bernin. Sa seule apparence indique qu'elle appartenait aux Jésuites, pour qui Sigismond Wasa la fit construire par Bernardone de Milan, assisté de Jôzef Buscius et de Johann Gislenus. Un autre exemplaire de ce style fâcheux se trouve à Cracovie : Saint-François de Sales, dont l'architecte fut un membre de la Compagnie de Jésus, qui l'a ornée avec profusion d'obélisques, de guirlandes, festons et astragales. Pour oublier ces œuvres d'art dont le besoin ne se fait pas sentir, considérons l'église Saint-André (p. 6).

Par suite de ces bouleversements du sol, que sans cesse exhaussent les décombres des âges, modifiant profondément la physionomie des cités anciennes, de niveau à présent avec la pacifique chaussée, ce sanctuaire, naguère fortifié, a perdu son aspect d'ouvrage avancé du *zamek*. Sous sa sombre livrée de pierre de taille, l'extérieur en est demeuré dans sa sévérité romane tel que l'avaient conçu les bénédictins à l'aurore du XII^e siècle. Seul le couronnement des deux tours octogones est de cinq cents ans postérieur. Dans la suite, donnée à l'ordre des Clarisses par Wladyslaw Lokietek, Saint-André avait d'abord été la paroisse de la cour, et c'est à l'usage des princes et de leur suite qu'on avait construit une galerie pouvant accommoder 150 personnes, et s'élargissant en une

salle entre les deux tours. Il est regrettable que l'intérieur de ce si vénérable édifice ait été rendu méconnaissable par des transformations successives. Toutefois contient-il d'intéressants morceaux gothiques du XIV^e siècle et des figures de crèche, don de la reine Elisabeth de Hongrie,

La cathédrale, du côté des remparts.

qui sont les plus anciennes connues. Le berceau en bois de l'enfant Jésus est un ouvrage postérieur (p. 131). On y remarque aussi un très beau tabernacle en argent ciselé.

C'est la seconde épouse de Wladyslaw Herman, veuve d'un roi de Hongrie, qui avait patroné l'érection de Saint-André. Au pied de la rampe qui monte au Wawel, nous trouvons le souvenir de la première, Judith de Bohême, dans la petite église Saint-Egidius, primitivement en bois.

reconstruite en briques au XV^e siècle et que décorent d'intéressantes peintures de l'époque.

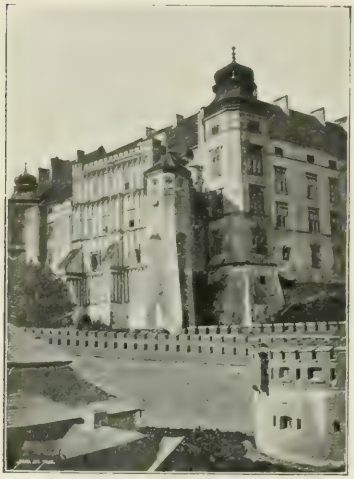
Nous sentons le lecteur las déjà de tant d'églises, et c'est vers une

L'église Saint-Pierre.

encore que nous nous dirigeons. Le Wawel de Cracovie, à la vérité, comme le Hradschin de Prague, renfermant un palais ainsi qu'une cathédrale, nous pouvons commencer notre visite par la demeure royale.

Dans la « nouvelle » enceinte fortifiée — tout est relatif — de Wladyslaw Jagellon, en partie conservée, le *zamek* a subi bien des vicissitudes. De l'édifice gothique commencé par Wladyslaw le Nain, et auquel

on avait travaillé un siècle et demi, le grand incendie de 1499 n'a laissé que la tour d'angle dite *Kurza Stopa* — la Patte-de-Coq — et le gros œuvre de la tour Lubranka, ainsi que certaines parties du rez-de-chaussée. La salle des banquets de Wladyslaw Lokietek existe encore, mal éclairée par deux étroites fenêtres, sa voûte à croisillons reposant sur un gros pilier central de forme hexagonale. De ce côté on montre aussi une chambre où la tradition veut que soit mort Casimir Wielki, ainsi que les appartements de la reine Hedwige et de son époux, de qui les armoiries ornent la clé de voûte, et c'est tout ce qui a survécu de leur décoration.



Le château, côté de la Patte-de-Coq.

Le prénom seul nous est connu de l'architecte, dit Franciscus Italicus, à qui Sigismond le Grand confia la réédification du palais actuel, commencé en 1502, lorsqu'il n'était encore que prince royal, son frère Alexandre régnant. S'inspirant des plus beaux modèles de cet art exquis de la Renaissance qui, de son pays, rayonnait sur l'Europe, cet Italien en construisit la partie occidentale, ainsi que le portique d'entrée, rappelant assez le palais ducal d'Urbin. Francesco della Lora, venu de Florence avec six compagnons, continua sa tâche. On lui doit les plans de la grande cour d'honneur à deux étages d'arcades surmontés d'une colonnade remarquable par l'élégance et la légèreté de ses proportions. Le roi consacrait à ces travaux 30.000 ducats par an et y employait des prisonniers tatars. En peu d'années fut bâtie l'aile nord. Della Lora étant mort en 1516, c'est Bartolomeo Berecci qui lui succéda, un maître dont l'œuvre à Cracovie est considérable, et qui y périt, assassiné par un de ses compatriotes. Nicolò de Castiglione lui fut adjoint et en 1536 le palais était terminé. Mais cet ouvrage était celui de Pénélope. Le feu derechef éclata, détruisant deux des ailes. Beaucoup plus rapidement que notre Opéra-Comique, elles furent réédifiées. Sigismond Auguste parachéva cette demeure vraiment royale, dont les descriptions

du temps donnent grand regret de son abandon et de sa décadence.

« Rien ne se peut esgaler », écrit Le Laboureur, « à la beauté des lambris des chambres du second étage, qui est le logement des roys et des reines. C'est véritablement la plus belle chose que j'aie veuë pour la délicatesse de la sculpture et pour les ornements d'or moulu et de couleurs très fines. Dans la chambre principale sont les trophées du roy Sigismond, avec mille patergues et enjolivements au ciseau qui sont admirables, et d'où pendent en l'air plusieurs aigles d'argent, qui sont les armes de la Pologne, que la moindre haleine de vent fait voltiger doucement, leur donnant une espèce de vie et de mouvement si naturel, que l'imagination en est aussitôt persuadée que les yeux. »

Henri III cependant lui préféra le Louvre. Mais qu'on ne croie point à l'exagération admirative de qui, revenant de loin, se plaît à en conter. Les anciens inventaires conservés dans les archives portent témoignage de la magnificence de ces appartements et des œuvres d'art qu'ils contenaient. Le premier roi Wasa les enrichit encore. Il était grand amateur et collectionneur, se piquant même de faire de la peinture, de l'orfèvrerie, de la musique. Par malheur, il s'occupait également d'alchimie. Au cours d'une de ses expériences, un creuset renversé mit le feu à l'aile nord. De 1596 à 1609, elle fut rebâtie par Bernardone et Jenrik, lesquels érigèrent aussi la tour qui se trouve auprès de la Patte-de-Coq

Mais Cracovie bientôt était délaissée par ses rois et, peu à peu, dépouillé, négligé, mal entretenu, le château devint une façon de squelette. Pour comble de disgrâce, une partie des bâtiments fut utilisée comme caserne. Dans ces salles que Regnard avait vues « superbement dorées », on installa l'hôpital de la garnison. C'était la ruine, c'était la fin. La Diète provinciale l'a sauvé à temps. En 1905, elle l'a racheté à l'administration militaire pour en faire hommage à l'empereur. Bien que parmi ses nombreux titres figure celui de roi de Galicie et grand-duc de Cracovie, les séjours de Sa Majesté Apostolique dans sa capitale sont rares et brefs. Aussi, ne se réservant qu'une partie des appartements, a-t-il rendu la politesse en consacrant le reste au Muzeum Narodowe (Musée National), qui se trouve à l'étroit dans les salles supérieures des Sukiennice. Les travaux de restauration ont commencé aussitôt sous la direction de M. Zygmunt Hendel, et c'est dans un cadre digne d'elles que seront rassemblées les collections artistiques et historiques racontant le grand passé de Cracovie.

Engagée entre les remparts et des bâtiments accessoires, la cathé-

drale se présente singulièrement, semblant plutôt être la chapelle du château. Ses dimensions mêmes en sont fort atténuées par cet écrasement. Rien de moins homogène que son extérieur, et sans les deux tours, de style essentiellement disparate, il serait peu imposant. Sa fondation, nous l'avons dit, remonte à Wladyslaw Herman. C'était une basilique à

La cathédrale, vue du couchant.

trois nefs, chœur et deux absides. Des sceaux du XII^e siècle nous en ont conservé le profil. De cette construction romane il ne subsiste, outre quelques menus fragments, que la partie inférieure de la tour du sud et la belle crypte Saint-Léonard, à triple nef, dont certains des piliers, d'une ligne robuste, sont décorés d'un dessin en damier qui se trouve à Notre-Dame-du-Port de Clermont-Ferrand. Sous l'ombre vénérable de ses voûtes massives, sont alignés les cercueils des rois, reposant dans la paix du Seigneur, tandis qu'au-dessus, leurs effigies orgueilleuses s'allongent sur de fastueux cénotaphes vides. Cercueils dignes du rang de ceux dont

ils renferment les cendres, quelques-uns en étain repoussé d'un fort beau travail, ceux notamment de Wladyslaw IV (p. 40), de Sigismond-Auguste, d'Anne Jagellon, de Sigismond III Wasa et, de ses deux épouses Constance et Anne d'Autriche. Toutes les dépouilles royales ne sont point ici. Leszko le Noir a sa sépulture aux Dominicains, Boleslaw le Chaste aux Franciscains. Celles de Wladyslaw Hermann, Boleslaw IV, Casimir le Juste sont inconnues. Neuf souverains furent détrônés et finirent leurs jours en exil. D'autres encore manquent à l'appel funèbre :

La crypte Saint-Léonard.

Louis, mort dans ses États de Hongrie, Wladyslaw III demeuré sur le champ de bataille de Varna. Ils sont six dans la cathédrale, et dans la crypte neuf, avec huit reines et cinq princes et princesses. La nécropole royale a donné place à ce valeureux prince Józef Poniatowski, qu'une lithographie trop souvent vue montre se noyant dans l'Elster, après la bataille de Leipzig. Et auprès de ces morts augustes dort son éternel sommeil le simple petit gentilhomme lithuanien qui, avec une armée de paysans, fit un héroïque effort pour reconstituer la patrie démembrée [1].

1. Une morte qui doit bien s'étonner d'être ensevelie en compagnie aussi illustre, est cette Marie-Casimire d'Arquien, fille d'un gentilhomme besogneux, capitaine des gardes de Monsieur, qui, amenée en Pologne dans son bas âge, nul ne sait pourquoi, avec les bagages de la reine Marie de Gonzague, finit par y régner. D'abord elle avait

Wladyslaw le Nain commença la cathédrale gothique à trois nefs et transept, partie en grès, partie en briques, qui remaniée, modifiée, augmentée, est celle que nous visitons aujourd'hui. Elle présente une ressemblance accusée avec celle de Breslau, s'expliquant peut-être par ce fait

Le chœur de la cathédrale.

que l'évêque par qui en fut posée la première pierre se trouva dans la suite transféré au siège épiscopal de Silésie. Le chœur, bâti de 1342

épousé un Zamoyski. Noces de Gamache auxquelles furent bues trois cents barriques de vin de Hongrie. Ce seigneur étant mort par suite de ses habitudes d'intempérance, avant même qu'il fût enterré, sa veuve convolait secrètement avec « Monsieur » le grand-hetman Sobieski. Sans doute ne se pensait-elle point vouée à des destinées aussi hautes, car elle le qualifiait tendrement de *nic dobrego* « propre à rien ». Peu après cependant, manqua-t-il de passer au service de la France avec le bâton de maréchal et le cordon bleu.

Voici le plus merveilleux de l'histoire. Morte au château de Blois, elle avait été, le

à 1346, a été en 1712 restauré et exhaussé. Particularité digne de remarque, l'axe de la grande nef est oblique, à cause vraisemblablement de la nécessité où se sera trouvé l'architecte — son nom est demeuré dans l'oubli — de s'accommoder d'un terrain rétréci entre le rempart et les parties conservées de l'ancienne église. Il est à noter aussi que la tour de l'horloge, en dépit de l'apparence plus moderne que lui donnent sa

Entrée de la cathédrale.

partie supérieure et son couronnement en style baroque, est antérieure à la cathédrale, car elle faisait partie de l'enceinte et sa base a été incor-

4 avril 1716, inhumée dans l'église Saint-Sauveur de cette ville. Or, certain soir de mai, le frère portier du couvent des capucins de Varsovie — où depuis vingt ans reposaient provisoirement les restes de Jean III — appelé par la cloche, trouva devant la porte un coffre de bois noir. On l'ouvrit et, dans un cercueil capitonné de satin, on vit le cadavre d'une vieille femme, diadème au front, et dans la bouche une médaille portant le nom de la reine de Pologne. Comment était venu ce funèbre colis?... Quinze ans plus tard, les deux époux, qui s'étaient adorés en se querellant sans cesse, étaient transportés dans la crypte du Wawel. La reine que ses sujets — auprès de qui elle était fort impopulaire — appelaient la Marysienka, repose entre Cécile-Renée d'Autriche, première femme de Wladyslaw IV Wasa, et leur fille Marie-Anne.

porée dans la net de gauche. Ce détail donne une idée des difficultés de construction qui se présentaient.

Dans la suite, les rois, les grands, les prélats érigèrent au long des nefs latérales leurs chapelles particulières, lesquelles, disposées sans symétrie, en agrandissant l'édifice et l'enrichissant ont détruit son équilibre extérieur, en même temps qu'à l'intérieur la variété des styles nuit à sa cohésion. L'élancement mystique des lignes verticales, caractérisant le très pur et très simple gothique à lancettes des nefs, y est en contraste frappant avec la noble et subtile harmonie des lignes horizontales qui domine dans les additions postérieures, pour la plupart inspirées de la Renaissance. Par la beauté toutefois de ces architectures juxtaposées, ainsi que des chefs-d'œuvre de sculpture qu'elle recèle, la cathédrale est un monument du plus haut intérêt. Sa réfection complète a été terminée récemment, pour la plus grande satisfaction des visiteurs, qui pendant des années s'y étaient heurtés à des échafaudages, avec la tristesse des autels nus au milieu de la poussière des plâtras.

Mausolée de Casimir Jagellon à la cathédrale.

L'entrée est mesquine, entre deux chapelles gothiques du XV^e siècle formant avant-corps et rétrécissant la base du maigre fronton dentelé, très aigu que décorent en superposition une belle rose duodécagone, l'aigle polonaise et une statue de Saint-Stanislaw flanquée de deux hautes fenêtres géminées. L'escalier de médiocres proportions conduit à une porte surmontée des armoiries de l'évêque Bodzanta, qu'accolent un Saint-Michel et une Sainte-Marguerite provenant du porche primitif et dont les ferrures encadrent un semis du K couronné qui était le monogramme de Kazymier Wielki (p. 19).

Leur importance dans l'histoire artistique de Cracovie nous oblige à

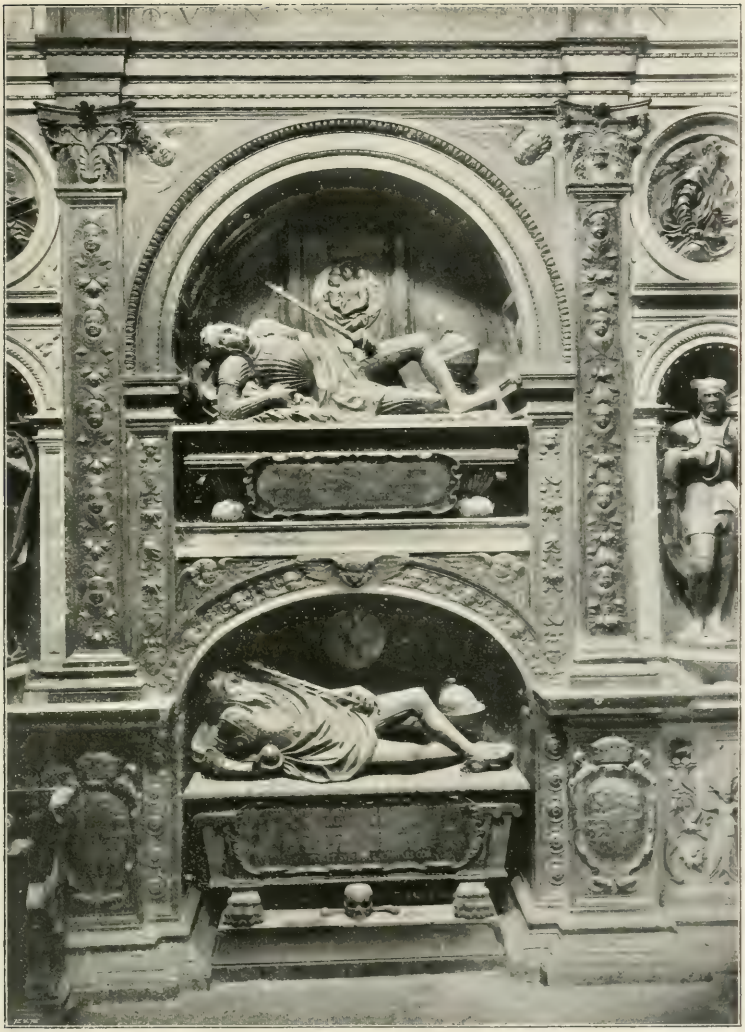
Entrée de la chapelle Saint-Sigismond à la cathédrale.

Un pilier de la grande nef à la cathédrale.

examiner avec quelque détail les chapelles et les monuments qu'elles renferment.

Les seules qui aient survécu à l'époque gothique flanquent l'entrée. A gauche celle de la Sainte-Trinité, dite de la reine Sophie, seconde femme de Wladyslaw Jagellon, laquelle y est ensevelie. Elle a conservé sa belle fenêtre quadrilobée et son appareil extérieur en pierre de taille. L'intérieur avait été fort modernisé au XVII^e siècle pour y mettre la sépulture de l'évêque Tylicki et tellement massacré vers ce 1830 si déplorablement inesthétique, que, lors de la restauration générale, on l'a rétablie à peu près dans son état primitif. A droite, c'est celle de la Sainte-Croix, datant de la fin du XV^e siècle et décorée par des artistes ruthènes de fresques byzantines. Le mausolée en porphyre de Casimir IV Jagellon, son fondateur, est l'œuvre de Wit Stwosz, en collaboration, pour le baldaquin, avec le Bavarois Jorge Huber, qui l'a signé sur un des chapiteaux. L'exécution en démontre que la technique du maître s'accommodait moins bien du marbre, qu'il a travaillé à la manière du bois. C'est pourtant dans sa masse, un peu lourde, un morceau de remarquable maîtrise, fouillé par un ciseau à la fois puissant et délicat qui savait allier la largeur des lignes avec la finesse du détail. Ainsi s'est-il amusé à ciseler le sceptre à l'égal d'une pièce d'orfèvrerie, en même temps que les draperies sont traitées avec ampleur et liberté, tant dans la figure du roi que dans celles des personnages représentant, sur les bas-reliefs, les États qui se lamentent.

Mentionnons en passant un autre ouvrage de ce maître « étonnamment prompt, diligent et de bon vouloir » disent les annales de l'époque, « dont le travail et le savoir remplissent de leur gloire l'entière chrétienté ». (C'est donc nous qui avons tort aujourd'hui de le si peu connaître. En 1905 pourtant, le Louvre a acquis une *Ève* en bois colorié qui est cataloguée sous son nom). Sa cathédrale lui doit plusieurs des statues de Pères de l'Église qui, dans des niches ou sur



Mausolées de Sigismond le Vieux et de Sigismond Auguste.

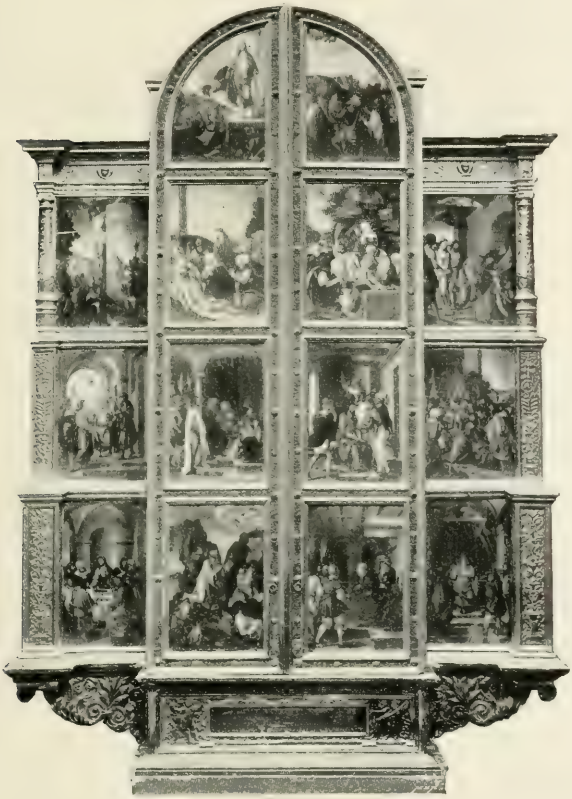
des consoles, ornent les piliers, dépourvus de chapiteaux, de la grande nef.

Suivant à présent, vers la droite, le pourtour des chapelles, nous

Le triptyque en argent de l'autel Saint-Sigismond (ouvert).

trouvons celle de Notre-Dame et des Trois-Rois, qu'avait érigée au XIV^e siècle l'évêque Zawisza et que, deux cents ans plus tard, réédifia un élève des architectes italiens, Jan Michalowicz. Au début du siècle dernier, la famille Potocki la modernisa et on y voit la statue en marbre de Carrare de l'un d'eux par Thorwaldsen, qui séjourna quelque temps à Cracovie et exécuta aussi pour la cathédrale un Christ bénissant.

La troisième est la *Capella doctorum*, de la famille Szafranieç, où se trouve un monument funéraire par Canova.



Le triptyque en argent (fermé).

Puis vient, sous la tour du Nord (renfermant une cloche au son remarquable, dont la circonférence de huit mètres égale presque celle de notre Savoyarde), celle des SS. Pierre et Paul, transformée par Jean Casimir en chapelle des Wasa, bon morceau de style barocco, avec un revêtement de marbre noir.

Et nous voici parvenus au joyau de la cathédrale, la Kaplica Zygmuntowska, pur chef-d'œuvre de cet art exquis de la Renaissance.

C'est Bartolommeo Berecci qui en est l'auteur, assisté de Gian Cini de Sienne (à qui l'on croit pouvoir attribuer la partie décorative) et d'Antonio de Fiesole, un élève du Sansovino. Les comptes existant aux archives mentionnent encore, comme y ayant travaillé, Guglielmo Fiorentino, Filippo de Fiesole, Nicolò Castiglione. Extérieurement, la chapelle royale (qui est consacrée à l'Assomption de la Vierge) se présente sous l'aspect d'un bâtiment carré, qu'éclaire par en haut un tambour octogone percé d'ouvertures rondes et décoré aux angles de pilastres entre lesquels se voient l'aigle polonaise et le chiffre de Sigismond Ier. L'architrave porte la date 1520. Il sert de base à une coupole dont la toiture de cuivre doré en écailles est surmontée d'une lanterne au-dessus de laquelle un globe supporte une croix traversée d'une couronne. L'intérieur est d'une rare beauté. La coupole à cassetons, entrelacée de guirlandes de roses, est d'un goût et d'un travail remarquables. A noter, dans la décoration, un chevalier polonais terrassant un Turc et un Indien coiffé de plumes symbolisant la récente découverte de l'Amérique. Le cénotaphe de Sigismond le Vieux est l'œuvre de ce Gian-Maria Padovano dit il Musca, qui, écrit Vasari : « *lasciava in marmo ed in bronzo opere pregevolissime* ». Avant de s'établir à la cour polonaise, il avait travaillé à la basilique Sant' Antonio de sa ville natale. Le monument de Sigismond Auguste, si bien en harmonie avec celui de son père, est dû au Florentin Santi Gucci, fils du maître qui avait restauré Santa Maria Dei Fiori.

On ne saurait quitter la Kaplica Zygmuntowska sans parler du triptyque d'autel en argent ciselé avec rehauts d'or, représentant des scènes de la vie de Jésus-Christ, exécuté par le Nurembergeois Melchior Bayr, d'après les dessins d'Albert Dürer, dont le frère Hans a peint les volets, y figurant les quatorze mystères de la Passion. Ce bel ouvrage est une offrande votive du premier Sigismond à l'occasion de sa grande victoire sur les Tatars. Il a aussi donné à cet autel ses deux précieux candélabres d'argent, sortis peut être de l'atelier d'un autre frère d'Albert Dürer, André, qui pendant plusieurs années tint école d'orfèvrerie à Cracovie. On serait justifié à lui attribuer également le bel aigle d'argent s'éployant au dossier de ce trône de marbre qui fait à la reine Anne Jagellon le plus noble des mausolées (p. 39).

La sixième chapelle, dédiée à la Mère de Dieu, avait été édifiée en 1351 par l'évêque Bodzanta. Un de ses successeurs, mort en 1525,

Konarski, la fit reconstruire, et son monument est une belle œuvre de Santi Gucci. La nouvelle reconstruction au XVIII^e siècle l'a fort défigurée.

Moins intéressante celle de Saint-Jean-Baptiste, que le trésorier de la couronne, André Koscielecki (mort à cette date), dont tous se sou-

Le monument de l'évêque Tomicki à la cathédrale.

viennent de l'avènement de François I^er), substitua à une construction du XIV^e siècle. Mais la huitième, dite de Saint-André ou du Corpus Christi, monument de la piété et de l'amour maternel de la reine Élisabeth, veuve de Casimir Jagellon, renferme le remarquable cénotaphe de son fils le roi Jean II Albert. Exécuté partie en grès, partie en marbre rouge, il présente un caractère de transition entre la manière gothique expirante dans l'exécution archaïque du « gisant », et, dans la décoration à pilastres, le style qu'à l'aurore du XVI^e siècle l'Italie répandait à travers l'Europe. Peut-être l'exécution en est-elle due à ce Franciscus Ita-

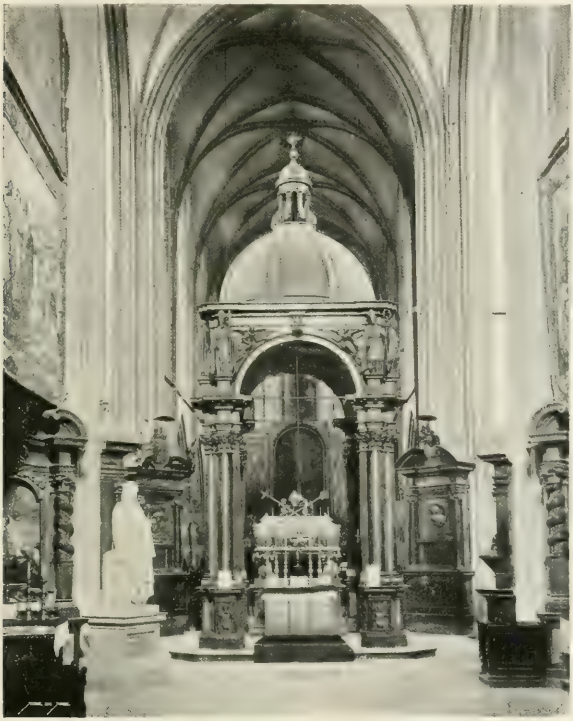
licus que, de Hongrie, le prince Sigismond avait amené à son service. C'en est fini désormais du lourd sarcophage à baldaquin avec l'effigie étendue à plat dans sa raideur hiératique. Le règne commence de la forme païenne, donnant aux figures l'attitude du sommeil, et l'encadrant de moulures, entablements, corniches, médaillons, mascarons, pilastres, ornementation de libre et subtile fantaisie, disciplinée par la clarté, la

Mausolée de l'évêque Zebryzdowski à la cathédrale.

logique et un sens très juste de la beauté. Ce sera aussi la variété et la polychromie résultant du mélange des marbres de diverses couleurs, de l'albâtre, du bronze, dont cette cathédrale nous offre de remarquables échantillons.

Passant rapidement devant la chapelle rococo des SS. Innocents, dans celle de Saint-Thomas de Cantorbéry voici précisément la sépulture renaissance de l'évêque Tomicki. Est-elle due au ciseau du Padovano ou de Berecci, qui édifia la chapelle au compte de ce prélat ? Le certain c'est qu'il en est peu de plus belles dans l'unité de sa sobre ordon-

nance que domine la figure couchée en une pose lassée pleine de naturel. Conçu dans le même sentiment, et de non moins remarquable facture, le monument de l'évêque Padniewki (mort en 1572), dont la statue en albâtre fut exécutée par un artiste national, Jan Michalowicz.



La chapelle Saint-Stanislaw à la cathédrale.

Consacrée à la Vierge et dite aussi des Missionnaires, la chapelle qui suit, dont le revêtement en marbre noir date du XVII^e siècle, avait été construite en 1351, mais profondément modifiée dans le goût nouveau par la reine Anne pour y placer le cénotaphe de son époux Étienne Batóry (p. 35). La statue en porphyre du roi victorieux, revêtu de son armure, est de fière attitude. Mais dans le très pompeux ensemble, aux détails

d'une exécution délicate, emporté par son imagination, Santi Gucci a montré un goût moins sûr. La décadence déjà est aux portes. La même chapelle contient le monument de Sobieski, procédant d'une inspiration analogue à celui de Maurice de Saxe à Strasbourg.

Dans la chapelle Sainte-Catherine, due à la reine Bona Sforza et

Le sarcophage reliquaire en argent de Saint Stanislaw à la cathédrale

rénovée successivement par le chanoine Grochowski au XVII^e siècle, puis en ces dernières années par l'actuel évêque de Cracovie, le cardinal Puzyna, on remarque le monument de l'évêque Gamrat, beau morceau de la plastique renaissance, par le Padovano. Pareillement dans la quatorzième (SS. Côme et Damien), celui de l'évêque André Zebrzydowski par Michalowicz. Entre les deux, attenant à la salle du Trésor, c'est la sacristie des vicaires, autrefois chapelle Sainte-Marguerite, qui a en partie conservé son caractère gothique.

La quinzième, consacrée à Saint Laurent, a été fondée par l'archidiacre

Jaroslaw Slotnicki au milieu du XIVe siècle, mais entièrement défigurée au XVIIe. Il en va de même de celle, très riche (Saint-Mathieu et Saint-Mathias), qu'avait construite l'évêque Bodzanta en 1333, depuis sépulture de la famille Lipski, laquelle a compté un évêque et un cardinal. Sainte-Marie des Neiges est désignée chapelle Maciejawski, du nom du prélat qui fut, au temps de Sigismond le Grand, un célèbre humaniste, et dont l'anonyme mausolée est d'un style très élevé et très pur.

Sous la tour de l'horloge, c'est ensuite la chapelle du cardinal Olesnicki

Mausolée de la reine Hedwige à la cathédrale.

(XVe siècle) rénovée par les princes Czartoryski, de qui elle porte actuellement le nom. Son autel, en bois sculpté, est attribué à Stanislaw Stwosz. Avec elle, nous aboutissons à celle qui a été mentionnée en premier, ayant terminé notre tour.

A la croisée du transept, il en est une vingtième. En expiation du crime de son frère, Wladyslaw Herman avait fait exhumer de la Skalka l'évêque martyr, pour l'ensevelir dans la cathédrale qu'il construisait. Après la canonisation, deux siècles plus tard, la dévotion nationale à saint Stanislaw lui éleva successivement plusieurs tombeaux. En 1629, fut terminé l'autel actuel sous son baldaquin barocco de noble ordonnance, le cercueil-reliquaire en argent ciselé qui le surmonte n'ayant pas coûté moins de 150.000 gulden polonais. Confisqué par les Prussiens lors du premier partage, la ville le racheta son pesant d'argent.

Nous n'en avons pas fini avec les œuvres sculpturales de la cathédrale. Les trois mausolées gothiques de Wladyslaw Lokietek, Wladyslaw Jagellon et Casimir Wielki ne sauraient être passés sous silence.

Le premier, exécuté aussitôt après sa mort, en grès, donne une bonne effigie de ce prince dont les traits et la moustache sont bien typiquement slaves (p. 15). Sa stature exiguë est allongée par une console sur laquelle les pieds reposent et que décorent des pampres, motif inattendu

Plaque funéraire en cuivre du cardinal Frédéric Jagellon à la cathédrale

en ces froides régions. Il est revêtu de son costume d'apparat, sceptre et globe en mains, au côté la longue épée du couronnement, la *szczerbiec* (qui se trouve au musée de l'Ermitage à Pétersbourg[1]). Les bas reliefs du sarcophage sont intéressants. Mais le baldaquin primitif a été remplacé par un ouvrage moderne.

1. Des autres insignes royaux, Cracovie ne possède que des fac-simile. Une légende veut que la couronne originale soit conservée, en attendant la reconstitution nationale, dans une famille galicienne, le secret de sa cachette héréditairement transmis d'aîné en aîné. Un Polonais que, plutôt sceptique, je questionnais à ce sujet, m'a répondu : « — Si cela était, depuis bel âge celle-là aussi aurait été remplacée par du toc ». Mon interlocuteur était Varsovien, et ceux du « royaume » parlent sans bienveillance de leurs compatriotes de la Pologne autrichienne.

Très élégant avec ses ogives fleuries, le monument de quelque quarante années postérieur, érigé à la mémoire du grand Casimir par des artistes italiens, croit-on, qu'aurait appelés de Hongrie la reine régente Élisabeth, sa sœur (p. 25). La statue en porphyre du roi à barbe calamistrée, à la physionomie noble, subtile et sage, est d'un art très supérieur à celui des figures naïves qui, sur les bas-reliefs de pierre, expriment la désolation nationale.

Dans la nef majeure enfin, c'est celui du premier Jagellon, évidemment de facture allemande, plus lourde, en marbre rouge de Salzbourg

Cassette en ivoire (trésor de la cathédrale).

(p. 29). Le baldaquin renaissance qui lui fut ajouté en détruit malheureusement l'harmonie.

La reine Hedwige est ensevelie sous le chœur et son crucifix accroché dans l'une des nefs latérales. Bien qu'elle n'eût pas laissé d'enfants, on s'étonne à bon droit que ni cet époux de qui elle avait fait un grand souverain, et qui longtemps lui survécut, ni l'adoration de son peuple n'eussent élevé un monument à sa noble et pure mémoire. Il lui a fallu attendre quatre siècles pour qu'en ces dernières années le comte Lanckoronski offrît à la cathédrale ce sarcophage en marbre jaune, d'une simplicité peut-être excessive, sur lequel, en Carrare immaculé, la liliale princesse, de notre sang d'Anjou, dort son éternel sommeil, les mains jointes pour prier. C'est l'œuvre de M. Anton Madejski. Cet artiste, qui habite Rome, est aussi l'auteur du monument élevé dans la grande nef au jeune roi

Wladyslaw III ou VI, tué à la bataille de Varna, un des nombreux épisodes de cette lutte de la croix contre le croissant dont est faite la gloire de la nation polonaise. La combinaison en est heureuse : *rosso antico* et *verde antico* avec la statue en bronze du royal chevalier dans sa jaque de maille.

N'omettons point deux monuments funéraires d'un art tout différent qui est le travail du bronze. L'un de ces hauts-reliefs représente Pierre Kmita, maréchal de la couronne et woïvode de Cracovie, « *vir animi magni et consilii* », qui fut le dernier d'une grande race. Belle figure, en armure complète, sauf le casque, posé à ses pieds, laissant nue la tête aux longs cheveux ondulés, de la dextre tenant sa lance, la sénestre sur la garde de sa lourde épée, et s'inscrivant dans un encadrement de sobre renaissance. L'autre, placé devant le maître-autel, nous montre, sur une plaque de cuivre, le cardinal Frédéric Jagellon (mort en 1510), évêque de Cracovie et frère de quatre rois, agenouillé devant la Vierge aux pieds de qui l'a conduit saint Stanislaw qu'accompagne son acolyte Piotrowin, humble héros d'une légende nationale. Tous deux sont attribués à l'atelier nurembergeois de ces Vischer qui furent toute une dynastie : Herman et Peter *seniores*, Herman et Peter *juniores*, puis Hans. Près d'un siècle durant ces maîtres fondeurs remplirent les églises allemandes de leurs monuments funéraires, depuis le sarcophage monumental (dont le plus remarquable est celui de saint Sébald, à Nuremberg), jusqu'aux plaques murales en cuivre gravé et repoussé à faible relief. L'amour-propre patriotique polonais veut que ces deux monuments de la cathédrale soient les œuvres de quelque artiste cracovien élève des Vischer. Ce serait improbable que des artistes d'une telle valeur n'eussent laissé aucune trace. Car si, dans l'histoire de l'art, on se trouve souvent en présence d'ouvrages anonymes, des noms, par contre, sont venus jusqu'à nous sans qu'on puisse authentifier leurs productions.

Reliquaire en argent de la tête de saint Stanislaw (trésor de la cathédrale).

Notons en passant que le berceau de la technique du métal pour l'Europe orientale avait été Dantzig, à cette époque centre artistique impor-

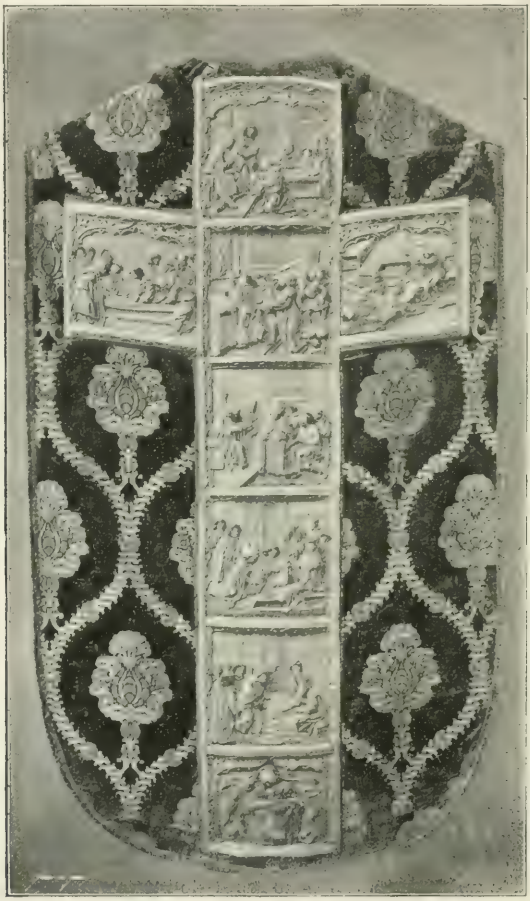
tant par suite de ses étroites relations commerciales avec Bruges. Le trafic longtemps a été le véhicule des arts — depuis les Ioniens et les Phéniciens mêmes. Ce n'est pas uniquement du blé et du drap que le port de la Baltique échangeait avec le port flamand: il en recevait l'esthétique supérieure, l'habileté de ses artisans, qui faisaient ensuite leur chemin à travers l'Allemagne et vers les pays slaves.

La visite de la cathédrale ne serait pas complète sans celle du trésor. Ses inventaires, conservés aux archives, et dont le plus ancien remonte à 1101, témoignent de richesses considérables dispersées ou disparues. Il en est qui ont passé dans des collections particulières ou des musées

La broderie de la reine Elisabeth (trésor de la cathédrale).

étrangers. Les guerres en sont la cause, et les pillages que jadis elles autorisaient. Tel quel, il présente un intérêt considérable. Évangéliaires et antiphonaires enluminés ; calices en or émaillé, à pied filigrané, d'une beauté rare ; une croix d'autel en or niellé, incrusté de pierres fines. C'est un don de la reine Hedwige, cette cassette en ivoire sculpté à monture d'argent, représentant des légendes des *minesavnger*. Le reliquaire de saint Sigismond, en or, n'est surpassé comme beauté que par celui, contenant la tête de saint Stanislaw, don de la reine Élisabeth de Habsbourg, qui fut ciselé en argent par Martin Marcinek, gothique dans sa forme, bien qu'exécuté au début du XVI^e siècle. Du patron de Cracovie on possède la mitre en soie blanche rayée de bleu, garnie de perles et de cabochons. Puis il y a la broderie du XVI^e siècle, dite de la reine Élisabeth de Hongrie. Un objet des plus curieux est le gobelet de sainte Hedwige — laquelle il ne faut pas confondre avec la pieuse épouse de Wladyslaw Jagellon (dont le nom polonais est Jadwiga). Celle-là fut également de souche auguste, sœur de notre reine Agnès de Méranie,

épouse d'un Piast de Silésie, cet Henri qui usurpa le titre de duc de



La chasuble de Kmita (trésor de la cathédrale).

Pologne. Veuve, elle prit l'habit de moniale de l'ordre de Cîteaux. En quoi a-t-elle mieux mérité la canonisation que la princesse à qui fut due la conversion de tout un peuple et de son vivant vénérée à l'égal d'une

sainte? La vie de ce monde est un tissu d'injustices... Cette coupe en verre trouble et grossier, sur lequel est gravé un aigle héraldique entre deux lions rampants, repose sur une monture d'argent représentant en relief les figures de saint Jean-Baptiste, de Samson luttant avec le lion, de sainte Véronique et du pélican se déchirant le flanc — de sainte Hedwige enfin, et cela, en même temps que la facture de ce morceau d'orfèvrerie et son style, montrent que c'est une adjonction postérieure, sans doute du XIV^e siècle. Il nous faut citer encore la cassette en argent damasquiné de travail sarrasin, avec inscription en caractères symboliques arabes, célébrant la valeur d'Henryk, duc de Sandomir, fils du roi Boleslaw III, lequel l'avait rapportée de Terre-Sainte, remplie de terre du Golgotha. On ne saurait oublier la magnifique chasuble donnée par le maréchal de la couronné Pierre Kmita, ni l'épée de Sigismond Auguste, œuvre du remarquable orfèvre, sculpteur, émailleur, graveur en médailles et en pierres fines Jacopo Caraglio, qui s'était établi à la cour des deux derniers rois Jagellons sur la recommandation de l'Arétin. Bien d'autres objets seraient à mentionner pour leur beauté intrinsèque ou leur valeur historique. Mais autant ils intéressent l'œil, autant rebute l'esprit leur sèche nomenclature. Avant de quitter le Wawel, jetons un regard sur la belle plaine qui se déroule à nos pieds. Arrêtons-le un instant au bord de la Vistule, sur le faubourg de Zwierzynieç — son nom indique qu'il s'y trouvait naguère une ménagerie royale — où il sera retenu par la masse imposante du couvent fortifié Saint-Norbert, de l'ordre des Prémontrés. Et descendons en ville, où il reste trop à voir pour que nous nous attardions ici.

Le couvent Saint-Norbert dans le faubourg de Zwierzynieç.

La nouvelle Université Jagellon.

# CHAPITRE IV

## LA DÉVOTION POLONAISE ET LES ÉGLISES DE CRACOVIE LA NOUVELLE UNIVERSITÉ — LA BIBLIOTHÈQUE JAGELLON

Les Plantations, qui mettent un sourire sur la sévérité d'aspect de la vieille cité somnolente, sont vraiment une charmante promenade. Et grâce à sa configuration circulaire, où qu'on aille, on a l'occasion de la traverser ou de la longer plusieurs fois par jour. Fleurie à souhait, parfaitement entretenue comme pour donner un démenti à la réputation d'incurie des pays slaves, à travers les épaisses ramures de ses beaux arbres, poussés très vite dans ce sol humide : ormeaux, bouleaux, tilleuls, peupliers de la Vistule, d'austères murailles se profilent : églises, couvents, antiques logis de pierre grise ou de briques noircies. Particulièrement dans la partie avoisinant la base du Wawel, on trouve des coins remplis de ce charme qui ne saurait se décrire et que, faute de le pouvoir

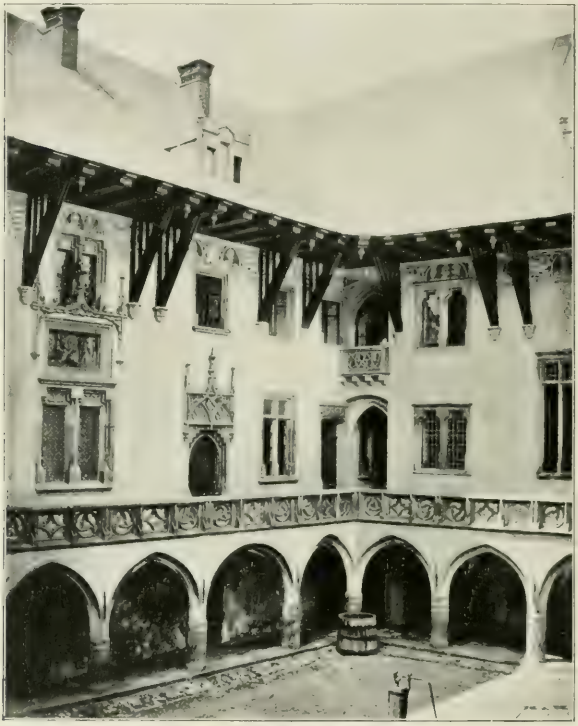
mieux préciser, on appelle du caractère. Au passage on note le palais épiscopal, de la seconde moitié du XVI^e siècle, construit, sur les plans du Padovano, par Gabriel Slonski. Puis, dans une vaste trouée, voici un édifice considérable, dont le gothique fleuri ne trompe pas sur son âge : M. Ksiezarski en fut l'auteur voici quelque trente ans. C'est l'Univer-

La bibliothèque Jagellon.

sité. L'intérieur est digne de l'élégante façade et il est à l'honneur d'une cité aussi appauvrie d'avoir fait de tels sacrifices pour loger l'intellectualité dont toujours elle se piqua.

Il la faut louer aussi de son respect pour les monuments d'un brillant passé. En 1850, un terrible incendie avait ravagé la ville, ayant pris naissance dans la rue des Moulins-d'en-Bas (Dolny Mlynòw), au faubourg Piasek, proche la manufacture des tabacs, et s'étant étendu dans la ville intérieure jusque de l'autre côté du Rynek. C'est avec un soin pieux que l'architecte Karol Kremer rechercha dans les décombres tous les débris

susceptibles d'être utilisés : portes, chambranles, corniches, marches d'escalier, écussons armoriés, trumeaux, consoles, plinthes, cimaises, architraves, colonnes, chapiteaux, grilles, ferrures et il les employa à la restauration complète de Collegium Majus, aujourd'hui la bibliothèque



Cour de la bibliothèque Jagellon.

Jagellon, qui avait été le berceau de l'Université fondée par Hedwige et Wladyslaw. Nous l'avons vu déjà, l'édifice actuel est celui qu'avait, dans les toutes dernières années du XVe siècle, fait bâtir le cardinal Frédéric au lieu et place de celui qui venait d'être réduit en cendres. Au moment où l'art de la Renaissance, introduit à Cracovie par le prince Sigismond, allait y régner en maître, son frère s'en était tenu au style primitif du monument

qu'il réédifiait. Grâces lui en soient rendues. La sombre, sévère et silencieuse rue Sainte-Anne fait un cadre très adéquat à la sobre façade dont les hauts frontons à pinacles présentent un caractère particulier au gothique cracovien. L'intérieur est un morceau exquis avec son cloître

Intérieur de la bibliothèque Jagellon.

ogival aux piliers cannelés à la base, son balcon à balustrade de pierre ajourée, ses fenêtres d'une variété délicieusement asymétrique et richement décorées dans le style fleuri, son toit en auvent soutenu par des consoles de bois sculpté, ses écussons dorés, ses inscriptions latines, tout un ensemble de libre et élégante fantaisie dans lequel rien ne détruit l'unité du style. Bien aménagées pour leur usage actuel, fort belles sont les salles, parmi lesquelles se distinguent la grande *aula* qui servait

aux fêtes, et la *stuba communis*, où avaient lieu les banquets universitaires ainsi que l'élection du recteur. Au rez-de-chaussée se trouve la chapelle du saint local Jan Kanty, dont c'était ici la demeure englobée dans l'édifice. Dans la cour a été érigé le monument de Kopernik, dû au sculpteur bien connu chez nous Cyprien Godebski.

La bibliothèque Jagellon contient 200.000 volumes, 1.529 cartes et plans, 4.137 manuscrits, une importante collection de dessins, d'intéressantes chartes, un beau médailler, un intéressant cabinet archéologique. On y montre un volume ayant appartenu à l'alchimiste Twardowski. Cet autre Faust ayant fait marché de son âme avec le diable, quand celui-ci vint la lui réclamer, il posa la main sur une des pages du livre que lisait le savant, laquelle, brûlée et froissée, porte bien en effet une empreinte semblant celle de cinq doigts. Les sceptiques sont libres de penser — et cela semble assez plausible — que ce parchemin fut tout bonnement arraché à quelque incendie. Combien ne furent pas aussi chanceux... que d'inestimables documents des âges évanouis ont péri victimes de l'ignorance et de la fureur des hommes... Au cours de ce sanglant XVI^e siècle, nombreuses furent les bibliothèques livrées aux flammes par les Suédois, celle entre autres des Bénédictins de Tynieç. Un riche missel en provenant, que s'était approprié un soldat de Gustave-Adolphe, écrit en lettres d'or sur fond pourpre et enluminé par un miniaturiste de Cologne, se trouve à Varsovie.

La statue de Kopernik
dans la cour de la bibliothèque Jagellon.

Non loin de l'ancienne Université est son église paroissiale. Sainte-Anne fut construite par un Italien sur le modèle de Sant' Andrea del Valle de Rome. Avec ses coupoles basses, sa façade décorée de pilastres et de niches, sa décoration intérieure dorée et stuquée par les frères Baldassare et Francesco Fontana, de Côme, ses peintures par le Suédois

Karl Dankwark, la richesse de ses chapelles, c'est bien le temple pompeux et mondain tel que le concevait la décadence. Kopernik y est enseveli. Son

L'église Sainte-Anne.

monument en bronze, datant de 1822, présente peu d'intérêt artistique.

D'autres sanctuaires nous sollicitent, plus dignes de retenir l'attention.

Au milieu du XIII^e siècle, Boleslaw le Chaste avait appelé à Cracovie des franciscains de Prague et il semble bien qu'à cet ordre soit due l'introduction du gothique en Pologne. Leur église a conservé de sa construc-

tion primitive la configuration en forme de croix latine; le fronton si caractéristique de la nef du nord et quelques détails. Le chœur octogone date du XV^e siècle et a été restauré à la suite de l'incendie de 1850; dans le transept, quelque peu postérieur, on trouve des restes de la décoration polychrome de l'époque. Autrement sa décoration picturale, dans la

L'église des Franciscains.

manière archaïque, est moderne, due au pinceau de Stanislaw Wyspianski.

Très importante, bien que maladroitement restaurée, celle des Dominicains. Comme la plupart de celles de Cracovie, elle est faite de deux sanctuaires juxtaposés. L'évêque Iwo Odrowosz, ayant connu à Rome saint Dominique, lui confia ses deux neveux Hyacinthe — en polonais Jacek[1] — et Czeslaw, qui plus tard revinrent dans leur ville

1. Prononcez : Yachek.

natale, les premiers en Pologne de l'ordre des Frères Prêcheurs. L'église de la Sainte-Trinité leur fut dévolue et ils la reconstruisirent selon le style du temps, ainsi qu'un cloître dans lequel furent incorporées des murailles de l'édifice primitif. D'autres parties romanes subsistent : la crypte, le dormitorium, le réfectoire, avec trois piliers octogones supportant la retombée des voûtes. Le beau portail gothique du XIV^e siècle a été détruit par l'incendie de 1850; mais il reste celui dont les sculptures sont peut-être de cet Heinrich Parler, mentionné à propos de la Maryacki.

Le cloître des Dominicains est un véritable campo-santo du patriciat

Le cloître des Dominicains.

de Cracovie. Parmi les monuments qu'il renferme, celui de Buonaccorsi dit Callimaque, précepteur des fils de Casimir Jagellon, doit être noté. La disposition caractéristique des draperies permettrait peut-être d'attribuer ce remarquable bas-relief de bronze à Stanislaw Stwosz, qui avait travaillé le métal avant de s'adonner à la sculpture sur bois. Peut-être aussi est-il sorti de l'atelier Vischer. Œuvre de transition, avec des raideurs gothiques encore dans la remarquable figure du docte personnage qu'entourent les attributs de sa vie studieuse, et, dans l'encadrement, la pure et sobre élégance de la Renaissance à son aurore. Tout à fait inspirées au contraire de la Kaplica Zygmuntowska, les chapelles Myskowski, Zbaraski, en marbre, et celle des princes Lubomirski dont la porte est un petit chef-d'œuvre. Celle qui fut érigée en 1543 à saint Hyacinthe par Johann de Breslau contient le mausolée de style théâtral et dépourvu d'unité de ce grand prédicateur qui évangélisa en Poméranie,

en Suède, en Prusse et fonda des monastères à Constantinople et à Kiew.

« Pour les églises, » écrivait Regnard au temps de Sobieski, « il faut rendre justice aux Polonais et dire qu'ils sont extrêmement jaloux qu'elles

L'église du Corpus Christi.

soient belles et bien desservies. » C'est cette piété qui nous impose de nous attacher aussi longuement aux monuments de l'art religieux dans lequel tient presque exclusivement l'histoire de l'art à Cracovie. Ainsi le seul faubourg de Kazymierz en renferme-t-il deux dont l'intérêt est considérable.

Ayant appelé en Pologne le grand ordre mendiant des ermites

augustins, Casimir Wielki édifia pour eux, dans la ville à laquelle il donnait son nom, une église dont la première pierre fut posée en 1342, trente ans plus tard consacrée à sainte Catherine, et dont au XV^e siècle seulement furent achevées les nefs ainsi que construit le porche (p. 17). La clé de voûte de la sacristie — naguère chapelle Saint-Thomas — dont

Le maître-autel en bois de l'église du Corpus Christi.

la voûte retombe sur un pilier central, porte le nom : Kazymir. Plus modeste, comme il sied, « le maître maçon » s'est contenté d'inscrire dans un écusson son monogramme, qui ne suffit pas à en dévoiler l'anonyme. A la suite d'un tremblement de terre survenu en 1443, les voûtes ont été reconstruites. Celle de la nef majeure est en bois. Les consoles qui en supportent les arêtes sont ornées de têtes fort curieuses, évidemment des portraits. Le cloître est décoré de fresques anciennes, représentant des scènes de la vie de saint Thomas et de saint Augustin. Cette église enfin, par son bel ensemble extérieur, sévère, majestueux,

un peu massif, la plus remarquable de Cracovie — exception faite pour celle de Sainte-Marie — renferme un très beau monument funéraire renaissance : celui de Laurent (en polonais Wawrynieç) Spytek Jordan, seigneur de Zacliczyne, castellan de Sandeç « *grandissimo signore in Polonia è uomo di grande autoritate appresso il rè* », dit Vasari qui, dans son *Histoire de l'art*, fait mention du bel ouvrage dû à ce Jan Michalowicz que ses contemporains qualifiaient de « Praxitèle polonais ». On est volontiers grandiloquent aux rives de la Vistule.

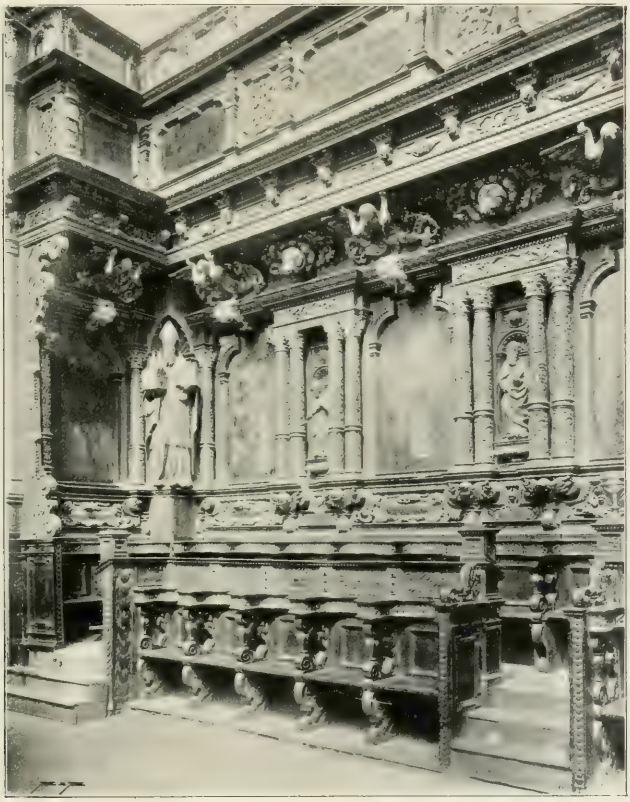
L'activité du grand roi Casimir s'est encore exercée dans sa ville par l'érection d'une église paroissiale consacrée au Corpus Christi, pour le plan de laquelle maître Pierre et les deux Czipfer père et fils s'inspirèrent de celui de Sainte-Catherine. Elle présente également une triple nef, le chœur octogone au lieu d'être pentagone. Le système de construction en est identique. Elle est ornée d'un fronton dentelé, beau spécimen de ce genre très caractéristique du gothique polonais. Parmi les armoiries qui la décorent, l'aigle royale surmontée d'un chapeau de cardinal indique sans doute que Frédéric Jagellon fut un des bienfaiteurs de ce sanctuaire. Éminemment local aussi le couronnement barocco en bronze de la tour gothique. Du même style est l'intérieur de l'église, qui doit une grande magnificence à son colossal maître autel en bois sculpté, ainsi qu'à la double rangée de stalles de chœur, remarquables ouvrages de la fin du XVIe siècle. Un des autels s'orne d'une belle croix émaillée dans la manière limousine

Cloître du Corpus Christi.

Un passage gothique conduit de la sacristie au cloître attenant des chanoines réguliers de Saint-Augustin, établis ici par l'évêque Wysz, confesseur et médecin de la reine Hedwige. Lors du siège de Cracovie en 1655, il servit de quartier-général au roi Charles-Gustave et l'on peut croire que les soudards luthériens ne le respectèrent guère.

Nous ne saurions quitter l'ancienne ville juive sans nous arrêter devant la synagogue, d'aspect lugubrement austère avec ses arcades murées en plein cintre. Non moins nu et solennel en est l'intérieur, très

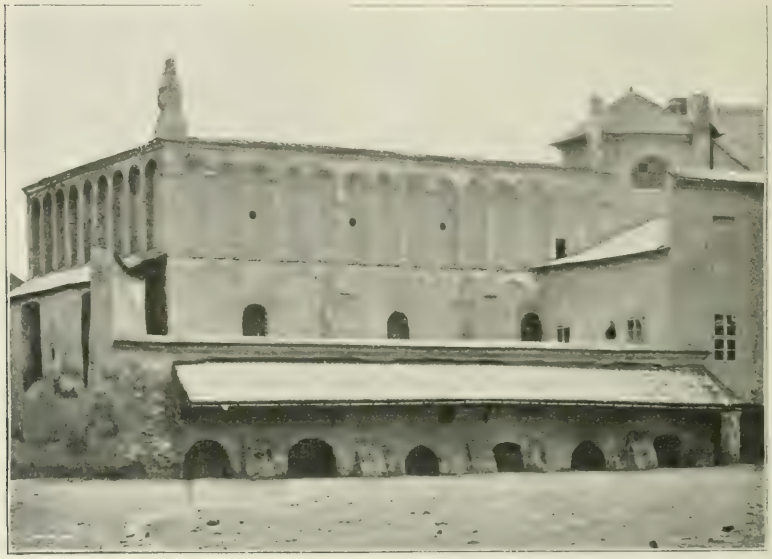
vaste salle oblongue dont la voûte d'arête repose sur de hauts et sveltes piliers ronds, sans autre décoration qu'au milieu des stalles l'All-Memar en fer forgé semblant une immense volière.



Stalles de chœur de l'église du Corpus Christi.

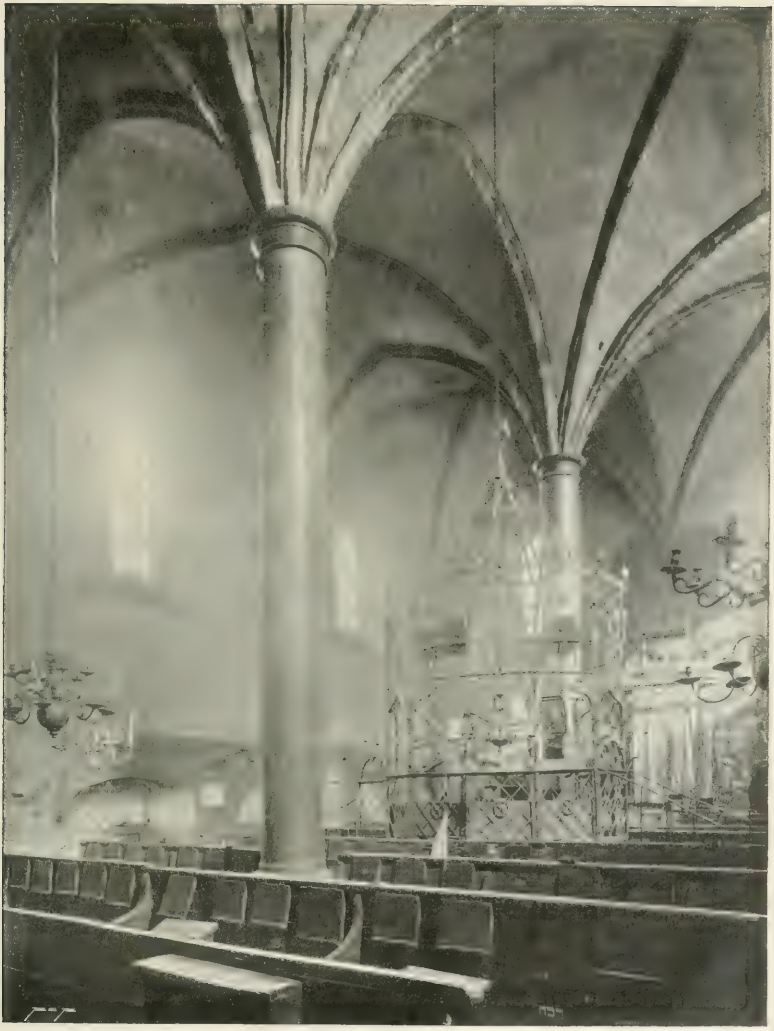
Parmi les autres églises de la ville extérieure, c'est-à-dire en dehors du cercle des Plantations, il en est une, dans la grande rue Karmelicka, menant au parc Krakowski, dont l'intérêt réside dans sa légende. Wladyslaw Hermann, *princeps religionis devotione insignis*, avait la

face rongée par un chancre (Comme Job VII, 20), « il se trouvait à charge à lui-même ». La Vierge enfin lui apparut et lui ordonna de sortir de la ville, de marcher jusqu'à l'endroit où il verrait des violettes dans la neige, de chercher le sable qui se trouverait dessous et d'en frotter son mal. Ainsi fit-il, guidé par le parfum des fleurs, et il fut guéri. Certaines pharmacopées faisant usage de feuilles de violettes pour le traitement



La vieille synagogue.

des ulcères, rien n'empêche de penser que ce remède avait été suggéré par un médecin un peu thaumaturge, comme en ce temps ils l'étaient plus ou moins. Quoi qu'il en soit, à cette place de ce qui devait être le faubourg de Piasek — « sable » en polonais — le royal miraculé érigea une église en l'honneur de Notre Dame-des-Neiges, plus tard donnée au Carmel. Elle est trop complètement transformée pour arrêter l'artiste ni l'archéologue. Son seul trait digne de remarque est, dans une loggia basse s'ouvrant sur une des façades latérales, une fresque fort altérée par les intempéries, calvaire d'inspiration violemment dramatique et d'exécution médiocre, devant lequel brûlent en permanence de petits cierges



Intérieur de la vieille synagogue.

entretenus par la piété populaire. Ces lieux de dévotion en plein vent sont communs à Cracovie. Nous avons mentionné l'autel de la porte Saint-Florian. Dans Slawkowska, l'artère peu animée où se trouvent le Grand-Hôtel, l'hôtel de Saxe, une chapelle de ce genre troue la massive muraille où s'accroche une énorme chaîne dont naguère, en

L'église de la Sainte-Croix.

l'occasion, se barrait la rue. Le couvent des Récollets a son chemin de croix extérieur, devant les stations duquel se prosternent les *babas* et les paysans venus au marché. Et que cent fois par jour un cocher de fiacre passe au trot de sa maigre haridelle devant ces édicules pieux, cent fois il tirera révérencieusement son bonnet.

Un mot encore pour la jolie église de la Sainte-Croix, actuellement chapelle de l'hôpital du Saint-Esprit, petit sanctuaire ogival à vaisseau

unique, carré, dont la voûte à fines nervures repose sur un léger pilier central, de forme cylindrique. Elle a conservé sa décoration picturale ancienne, fortement repeinte, et possède de belles stalles de chœur, ainsi que des fonts baptismaux du XIII^e siècle. Son extérieur est caractéristique avec le très haut toit en chevron — dispositif habituel en ces pays pour faciliter l'écoulement des neiges — et la rébarbative tour carrée ajoutée postérieurement, ainsi que les deux chapelles latérales.

Saint-Jean et Saint-Nicolas méritent un coup d'œil pour leurs restes de l'époque romane, et Saint-Marc, du temps de Boleslaw le Chaste, avec un porche construit en 1500, dont le gothique de décadence n'est pas dépourvu d'intérêt.

Intérieur de l'église de la Sainte-Croix.

Le temps est passé où les églises polonaises étaient le théâtre de scènes comme celles que décrit l'auteur des *Ménèchmes*. « Les Polonais font des dépenses considérables en enterrements et les diffèrent longtemps par magnificence. Il y a de grands seigneurs que l'on n'enterre que cinq ou six ans après leur mort et ils sont en dépôt dans des chapelles ardentes qui coûtent beaucoup. Le jour de l'enterrement, on fait entrer des hommes armés comme les anciens chevaliers, qui viennent comme à cheval dans l'église et vont en courant rompre leur lance au pied du cercueil. »

On imagine ce que devaient être de pareilles pompes dans l'immense et magnifique vaisseau de la Maryacki, sous les nobles voûtes de la cathédrale du Wawel. Et les cérémonies votives ou d'actions de grâces, avec leur appareil guerrier, lorsque, partant en campagne, on implorait la bénédiction de Dieu sur les bannières polonaises se dressant au nom

de la croix contre les étendards verts de l'Islam, ou lorsqu'on offrait en trophées aux autels des queues de cheval surmontées du croissant qui portent témoignage de la valeur de cette noblesse et de son zèle pour la foi. La religion était étroitement mêlée en ces temps aux choses de la guerre, et certes était-elle bien à sa place alors qu'il s'agissait de combattre les musulmans. Sobieski avait pris pour devise : *Cor Mariæ spes mea*. Au cours d'une campagne, dans les ruines d'une église, il avait trouvé un vieux tableau représentant Notre-Dame-de-Lorette, et de la bouche des deux anges soutenant sa couronne, sortaient deux banderoles avec ces inscriptions : *In hoc imagine Mariæ vinces, Joannes*, et *In hoc imagine Mariæ victor erit Joannes*. Ce panneau est conservé dans la famille Radziwill. Le matin du mémorable 12 septembre 1683 qui vit la délivrance de Vienne et refoula définitivement les Osmanlis par delà les Balkans, le roi Jean III servit la messe dite par le légat apostolique, le Père capucin Marc d'Aviano. Après l'*Ite, missa est*, l'officiant ajouta : « *Tu, Joannes, vinces.* » Au moment où défilèrent devant leur chef, se ruant à la charge héroïque qui décida de la victoire, les invincibles hussards cuirassés d'or, les *pancerni*, portant au dos des ailes d'aigle déployées, il tira de son sein un crucifix et le tint élevé devant les yeux de ceux qui, allant mourir, le saluaient. Tout chaud encore de la bataille, sur un tambour il écrivit au pape ce billet lapidaire : « *Venimus, vidimus, Deus vincit*, » qu'un courrier porta à Rome avec l'étendard du grand-vizir Kara-Mustapha, lequel se trouve à Saint-Jean-de-Latran. C'est en l'honneur de cette victoire insigne qu'Innocent XI institua la fête du saint Nom de Marie, se célébrant dans l'octave de la Nativité.

Combien singulière cette nation polonaise qui existait uniquement par sa noblesse, côte à côte avec un clergé riche, lettré et puissant[1]. Ces *szlacic* brillants et saugrenus, leur roi Sobieski en présentait les traits bien typiques : indolent hors pour la chasse, la guerre et l'amour, bavard, brouillon, hâbleur et vaniteux, avec de la générosité et de l'honneur, de nature très matérielle, le mysticisme essentiel cependant du Slave se manifestant en une dévotion plus superstitieuse que religieuse, retors à la fois et naïf, trivial et chevaleresque, beaucoup de finesse sans l'ombre de sens commun, brave comme son sabre, mais en tant que capitaine, ayant dû moins à ses capacités qu'à la ténacité et à la

1. C'est à peine si une bourgeoisie commence à se constituer aujourd'hui, faite de gentilshommes déchus par la pauvreté et d'Israélites parvenus par la fortune. Quant aux paysans, Kosziusko seul avait su éveiller en 1794 leur sentiment patriotique. Mais depuis ils sont bien retombés dans leur apathie.

chance, tandis que l'homme d'État ne se haussait guère au-dessus de l'intrigue, sa gloire cependant et sa vertu étant, que jamais, chez lui, l'ambition ne fit échec au profond attachement à la patrie qui est la grandeur héroïque et touchante du caractère polonais. Bien de sa race aussi, l'alliance de la cupidité avec la prodigalité, ce dernier vice — si c'en est un — l'emportant encore sur l'autre. Veut-on savoir dans quel équipage fit une fois son entrée à la Diète de Varsovie *Pan* Sobieski — « Monsieur », sans autre titre, cette curieuse démocratie patricienne n'en comportant point — grand-hetman de la couronne, ce qui équivalait à peu près à généralissime des armées de la République? En carrosse à

Clés de voûte de la salle des hetmans (portrait de Casimir le Grand).

six chevaux entouré de soixante gardes bleus galonnés d'argent, avec une escorte de vingt-cinq dragons, cent heiduques hongrois, cent janissaires tatars et valaques, plus de mille pages, valets et canaille. De pareil train, on se ruine vite.

Aussi est-elle ruinée, la Pologne, financièrement comme politiquement. Ces splendeurs évanouies, pour un jour on les a fait revivre à l'occasion du bi-centenaire de la délivrance de Vienne, réunissant dans Cracovie des députations des trois Polognes. Étudiants, *sokols*, gentilshommes avaient revêtu la *czamarka* — cette redingote à brandebourgs, plissée à la taille et s'évasant en jupe, que nous appelons « polonaise » — serrée par le *pas*, large ceinture en soie tissée d'or et d'argent et richement brodé, dont le prix naguère s'élevait jusqu'à cinq cents ducats. Avec l'ample pantalon dans les bottes et le bonnet de fourrure à aigrette, c'était le costume national conservé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et que, simplifié, portent encore quelques hobereaux attardés dans la tradition.

D'autres étaient plus brillamment accoutrés encore, dans le caractère oriental, soie et velours de couleurs éclatantes, armes damasquinées et incrustées de pierreries — tout cet attirail des magnats, des castellans, des palatins qui avait fait l'admiration de la cour si somptueuse pourtant des Valois lorsque s'y était présentée l'ambassade de la Diète apportant le trône au duc d'Anjou. De Thou, qui en a décrit la réception, ajoute les paroles les plus flatteuses sur « cet air d'assurance et de dignité qui les distingue supérieurement et qui n'est naturel que dans les hommes libres. Leur taille, leur figure, leur bonne mine, tout imposait en eux et rappelait l'idée de ces anciens sénateurs romains qui, maîtres de divers peuples, ne savaient obéir qu'à leurs propres lois et qui trouvaient plus de gloire à donner des couronnes qu'à les porter. »

Pauvre Pologne, hélas!...

Revenant à ses églises, loin desquelles nous a entraînés cette digression, si elles ne connaissent plus les fonctions magnifiques d'antan, du moins leur reste-t-il ce que ne sauraient rendre la plume ni le crayon : cette intimité spirituelle, cette chaleur mystique qu'y a mises la piété des générations, encore aujourd'hui si ardente, et qui, aux plus humbles sanctuaires de village, donne un charme infini et profond.

Figures en bois de l'autel Saint-Jean
à l'église Saint-Florian.

Le théâtre municipal, place du Saint-Esprit.

# CHAPITRE V

## A TRAVERS LA VILLE
## VIEUX PALAIS ET MONUMENTS MODERNES

Considérant la place que, dans les constructions de ce pays, tenait, tient encore le bois, on s'explique la fréquence des incendies qui le ravagent. La maison du paysan est l'isba russe en troncs de sapins, couverte de chaume. En bois les églises rurales, souvent fort anciennes pourtant lorsqu'a bien voulu les épargner le fléau. En bois étables, granges, communs, et, même dans les villes, presque toujours écuries, remises, bûchers. La grille est inconnue : partout des palissades. Rarement encore le métal est employé pour les conduites d'eau, les gouttières, les seaux, les brocs, les baignoires. On n'y voit point d'abreuvoirs en pierre. Aussi s'explique-t-on la dévotion particulière de la Pologne à Saint-Florian. Il n'est guère de bourgades où ne se voit la statue, effroyablement coloriée, du bon chevalier dans son armure, versant l'eau d'un arrosoir sur une réduction de basilique ou de monastère en flammes. Patron des pompiers, cela s'entend, son effigie décore leurs bannières et le fronton de leurs postes.

Non contente d'avoir donné son nom à une rue et à la Brama Floryanska, qui, tête de la route de Varsovie, était l'entrée d'honneur de la

capitale, Cracovie lui avait consacré dans le faubourg Kleparz — aujourd'hui quartier de la gare — une fort jolie église où l'ogive fraternise avec le plein cintre. Nous aurions eu tort de l'omettre, car elle possède une remarquable œuvre d'art : le retable sculpté sur bois de l'autel Saint-Jean le Précurseur, dont de frappantes analogies de style et de facture avec le grand triptyque de la Maryacki autorisent l'attribution à Wit Stwosz. Des critiques avertis cependant l'estiment postérieure

Vieux dwórek, rue des Remparts.

Pourquoi tant d'hommages n'ont-ils point suffi à rendre propice ce bienheureux ? De toutes les conflagrations qui ont dévasté la vieille cité on pourrait dire : *vulnerant omnes, ultima necat*. Celui de 1850 lui a été funeste. On voit ici une de ces habitations caractéristiquement polonaises, le *dwórek*, demeuré le type de celles des bourgs et aussi des petits manoirs, toute en bois et en pisé, le toit en ces écailles de bois imbriquées simulant l'ardoise. Cracovie à cette époque en possédait encore un assez grand nombre, dont celle-ci est une des survivantes. On conçoit quel aliment elles offraient au feu. Cet irréparable désastre a enlevé à la ville intérieure beaucoup de son caractère. Il lui en reste assez pour donner grand intérêt à la promenade par ses rues.

Avec l'appauvrissement du patriciat cracovien et des magnats de Galicie, déchus actuellement à des usages utilitaires sont la plupart de ces beaux palais qui témoignaient de la splendeur polonaise : Teczynski et Tarnowski, Zbaraski et Zborowski, Opalinski, Kazanowski, Wisniowecki, Baranowski, Lubomirski, le *magnificentissimun palatium* du chanoine Erasme Ciolek, lequel, sous Sigismond le Vieux, tenait une façon d'Académie latino-slave où fréquentaient des lettrés venus d'Espagne et d'Italie — ceux encore des Boner, des Kmita, des Vénitiens immigrés Monteluppi, Cellari, Picconi, Soderini.

La Pralatkowka.

Le palais Wielopolski, nous l'avons vu, a trouvé un sort digne de lui en devenant l'Hôtel de Ville. Il en est pourtant d'assez bien conservés en tout ou en partie pour donner à la cité un aspect de noblesse. En faisant le tour du Rynek — pour lui donner sa dénomination officielle le Rynek Glowny, ce qui le distingue du Rynek Maly, « petit Rynek », où se tient le marché aux poissons — nous en trouverons plusieurs méritant de fixer l'attention.

Du plus ancien, au numéro 17, dit *Stara Monniça* — la Vieille Monnaie — ou Maison du hetman, datant de 1340, il reste au rez-de-chaussée une très belle salle dont les clés de voûte sont de remarquables morceaux de sculpture : les armoiries des sept principautés de Pologne, des figures symboliques, et de très expressifs portraits, ceux notamment de l'architecte, ainsi que la tête si fine, si aimable, si moderne, malgré sa longue chevelure, du roi Casimir le Grand (p. 107) et celle, croit-on, de son épouse Adélaïde de Hesse.

Cour du 20, Rynek

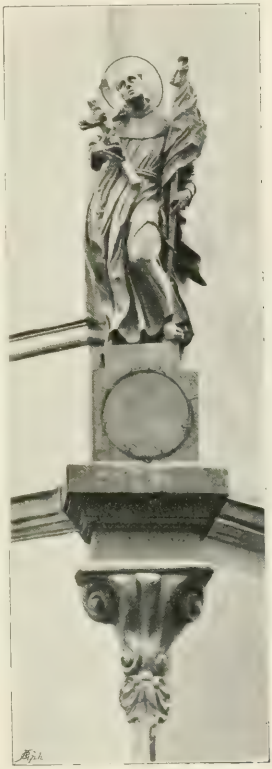
D'autres vestiges gothiques subsistent, engagés dans des constructions postérieures, où il faut les chercher. Au numéro 8 un curieux trumeau très ancien représente, dans la voussure d'un cintre, deux animaux héraldiques en façon de lézards entrelacés, d'un art très vivant. En contournant la façade du numéro 6, dit *Szara Kamieniça*, intéressante par son attique de style cracovien, on trouve, dans l'étroite rue Sienna, de massifs bâtiments dont la coloration sanglante prise par la vieille

Vestibule du n° 20, Rynek.

brique ajoute à l'apparence sinistre de sa partie supérieure dépourvue d'ouvertures, la base, qui fait ventre sous la poussée des ans, occupée par de sombres boutiques de fripiers juifs, complétant leur caractère moyenâgeux.

Les autres palais du Rynek remontent à cette brillante période des deux premiers Sigismond qui fut celle de l'influx de la renaissance italienne. Le numéro 35 est à remarquer. Au 19 aussi le palais Cellari. Le numéro 20, ancien palais Zbaraski, devenu le gymnase Sainte-Anne, a eu, croit-on, pour architecte un Flamand, Hendrick van Peene. A lui du moins serait due la belle cour à arcades et peut-être le remarquable vestibule si curieusement voûté, dont le style diffère tellement de celui

tout classique, qui se manifeste sur la façade. Au coin de la rue Sainte-Anne, on se croirait devant un palais florentin quand on regarde celui dit *Pod Barany*, à cause des têtes de béliers qui supportent le balcon (p. 7). Avec son rez-de-chaussée en bossage, d'appareil rustique, l'ordonnance harmonieuse et sobre de ses pilastres séparant les fenêtres à fronton, sa double corniche d'une ligne très pure, la justesse de ses proportions, l'équilibre si parfait de sa masse, cette belle demeure du comte Potocki est vraiment d'un grand seigneur. Son dernier propriétaire était le malheureux gouverneur de Galicie qui, en 1906, fut assassiné à Lemberg par un étudiant arménien révolutionnaire.



Statue de saint Jean Kapistran, à l'angle du n° 26[1], Rynek.

Également renaissance, avec un bandeau d'arcades murées et pilastres à chapiteaux ioniques, une attique hétéroclite décorée d'obélisquons, une porte de beau style et la singularité de ses contreforts, la *Pralatkowka* — maison des prélats — à l'angle de la rue de l'Hôpital et de la place Maryacki, qui n'est qu'un élargissement du Rynek autour de l'église. Défiguré par de brutaux remaniements, enclavé dans la maison voisine qui gauchement la surmarche, le palais Monteluppi n'est plus qu'une maison de rapport. Dans sa triste cour déchue, dans son vestibule sombre encombré des rouleaux de papier d'une imprimerie, on retrouve d'intéressants morceaux de l'édifice primitif, et sur sa façade une inscription latine glorifie Galeotto Guicciardini qui l'avait édifié. Notons-le au passage, cette famille depuis longtemps éteinte avait fait sa fortune en Pologne par le monopole des postes qu'y avait établi le marchand vénitien immigré sous Sigismond I^er^.

Avant de quitter cette Grand'Place d'un si beau caractère, remar-

1. Saint Jean Kapistran (Capistrani), franciscain italien du XIV^e^ siècle, qui prêcha en Pologne, où on l'a en grande dévotion.

quons encore la figure de saint à l'angle du numéro 20, puis la façade rococo de l'hôtel de Dresde, assez analogue à celle du palais Stadnicki, dans Grodzka.

Nous engageant dans les voies qui rayonnent de ce cœur de la cité,

Porte du n° 20, rue Saint-Jean.

la rue Saint-Jean nous offre, au numéro 20, une porte du XVII^e siècle, avec de remarquables cariatides. Au 11, c'est un palais de très beau style empire, pondéré et pompeux. Dans Floryanska, d'amusants détails accrochent le regard des flâneurs le nez en l'air, entre autres un mutin et charmant angelot du XVI^e siècle sur la façade du n° 11. Orgueilleux de ses gloires, Cracovie honore dans cette rue la demeure de Matejko, où il est né, où il a travaillé, où il est mort, pieusement transformée en musée, comme à Nuremberg celle d'Albert Dürer, à Salzbourg celle de

Mozart, à Weimar celle de Gœthe. Intéressante par son étroite façade à trois fenêtres qu'ornent des pilastres cannelés, avec frises, frontons, guirlandes et motifs rococo, elle renferme de précieuses collections, documents historiques du maître qui fut pour son pays par le pinceau ce que, pour le sien, Walter Scott avait été par la plume — pourquoi ne pas dire ce que, pour la Pologne aussi est Henryk Sienkiewicz?

Attique du palais, rue Saint-Jean, 11.

La biographie de ce grand artiste, l'étude de son talent dépassent notre cadre. Dans un volume pourtant consacré à Cracovie on voudrait pouvoir parler plus longuement du peintre essentiellement, uniquement cracovien, qui non seulement n'a rien dû à aucune influence étrangère, ayant fait ses études dans sa ville natale et, pour le reste, tout trouvé en lui-même, mais qui, hors de fugitifs passages à Munich et à Vienne, ne l'a jamais quittée. Si passionnément polonais aussi que jamais non plus n'a-t-il voulu savoir d'autre langue que la sienne. Lorsque l'empereur venait à Cracovie, il ne manquait pas d'honorer de sa visite l'atelier de Jan

Matejko, mais la conversation se faisait à l'aide d'un interprète. Tout polyglotte que soit le souverain de cette monarchie en manteau d'Arlequin, sa connaissance des terribles idiomes slaves est limitée. C'est bien assez qu'il parle couramment celui, plus redoutable encore, de ses sujets hongrois.

Courte a été la vie de ce maître dont la mort à l'âge de cinquante-cinq ans, en 1893, fut un deuil national. Mais un labeur incessant l'avait prodigieusement remplie. Ses œuvres nous sont connues. A l'Expo-

Cour de la maison n° 18, Kanonicza.

sition Universelle de 1867 sa *Prédication de Skarga* remporta une médaille d'honneur. Nos Salons ont vu depuis : *Rejtan, Batory à la bataille de Pskow*, la *Défaite des Teutoniques à Grünwald*, *l'Union de Lublin*, la *Constitution du 3 mai*, le *Baptême de la cloche de Sigismond*, *l'Hommage d'Albert de Brandebourg*. Son *Kosziusko à Raclawice* est le tableau populaire de toute la Pologne. *La Délivrance de Vienne* fut offerte au pape Léon XIII pour son jubilé. Parmi les portraits dus au pinceau puissant et fastueux de ce petit homme maigre, pâle, à la physionomie triste et douce qu'ennoblissait la courbe triomphante d'un nez d'aigle sous un large front de penseur couronné de longs cheveux, lorsqu'on a cité ceux de sa femme en ancien costume polonais

et de lui-même, du comte Stanislas Tarnowski, du Dr Dietl, le premier « président municipal » de Cracovie affranchie, de l'historien Szujski, *rector magnificus*, dans l'*aula* de l'Université, qui possède également de lui un fort beau Kopernik, de la comtesse Adam Potocka, de la comtesse Zygmunt Paslowska, on en a oublié bien d'autres, qui ne valent pas moins. Et la collection de ses dessins constitue un monument unique de

Porte du n° 18, Kanonicza.

l'histoire, du costume et des types nationaux. Par surcroît à cette production écrasante, se dévouant au développement artistique de sa chère cité, il a pendant vingt ans dirigé l'Académie des Beaux-Arts, fondé par l'empereur en 1872. Et ce n'est pas uniquement l'enseignement technique qu'il y donnait : surtout savait-il éveiller chez ses élèves la curiosité de l'histoire et le pieux respect du passé de la patrie perdue.

Dans Slawkowska, parmi d'autres nobles demeures, est à remarquer particulièrement l'ancien palais Czartoryski, devenu le Grand-Hôtel. On y voit aussi, au n° 4, une porte du XVIIe siècle, très bel ouvrage de

ferronnerie. Dans Grodzka, c'est le portail barocco de l'Arsenal, le collège Saint-Pierre, le farouche animal héraldique sculpté en pierre au dessus d'une porte et qui a pu voir le cortège de Wladyslaw Jagellon remonter au *zamek* après quelqu'une de ces fêtes municipales que les rois honoraient de leur présence (p. 139). D'autres morceaux intéressants du vieux Cracovie seraient encore à mentionner. Mais ce qu'il est charmant de découvrir au cours de la flânerie prend sur le papier couleur

Cour de la maison 21, Kanonicza.

insipide. Nous ne saurions toutefois négliger deux demeures de haut intérêt dans Kanonicza, une des plus anciennes rues de l'antique cité, noble, grave, discrète, comme il sied à son nom. Ne jurerait-on pas qu'il appartient à quelque palazzo de Toscane, ce *cortile* du n° 18, auquel donne accès un portail de très pure renaissance, édifié en 1550 par Gabriel Slonski? Au n° 21 se retrouve cette disposition architectonique si élégante et pratique à la fois, imitée de la cour du château, sous les deux premiers Sigismond, dans nombre de palais malheureusement disparus. Et le portail de celle-ci, plus robuste, n'est pas de lignes moins harmonieuses. Certes les austères, les majestueuses beautés de

l'art gothique sont touchantes et profondes. Mais quel enchantement dans l'eurythmie de la frise, de l'architrave, de la corniche encadrant le plein cintre — cette courbe d'un art supérieur à l'ogive, car elle ne doit sa perfection qu'à la simplicité. Que de grâce, que de noblesse dans ce

Porte renaissance, 21, Kanonicza.

style gréco-romain raffiné et subtilisé par le génie de l'Italie. C'était assurément des lettrés et des délicats, les gens soucieux d'aussi esthétiques logis.

Les constructions modernes de Cracovie ne sont pas sans mérite. Inspiré par notre Opéra, le théâtre municipal, sur la belle place du Saint-Esprit, fait honneur à M. Jan Zawiesjski. Il est regrettable que le

ramage n'en soit pas à hauteur du plumage. Fâcheusement consacrée au marché des légumes, la place Saint-Etienne s'orne d'un palais des Beaux-Arts en style pompéien, dont les proportions sont heureuses, dû à M. Franciszek Mazynski, ainsi que la Chambre de commerce et aussi l'édifice, dont la fantaisie est un peu plus modern-style — en pays slave et allemand dit style « sécession » — que ne l'autorise le bon goût

Attique de la maison « de l'Araignée ».

architectural, qui est consacré à la philharmonie. Thomas Prylinski — l'auteur de la remarquable restauration des Sukiennice — a édifié d'un style fort noble l'hospice d'incurables, fondation Helçel, avec une très belle chapelle. La maison dite de l'Araignée, d'une fantaisie flamande assez amusante, est un bon spécimen de la manière chère au professeur Talowski. Il a malheureusement suscité des imitateurs qui, versant du côté où il penchait, se livrent, dans les quartiers neufs, à tous les écarts d'une imagination en délire. Ne les regardons jamais et n'en parlons pas davantage.

La moderne Cracovie sait rendre hommage à ses gloires. En 1890 avait

lieu la translation solennelle au Wawel, des cendres du grand poète national Adam Mickiewicz, qui est enseveli sous la nef de gauche de la cathédrale. Quelques années plus tard on inaugurait sur le Rynek son monument mis au concours, dont le lauréat avait été un artiste varsovien, Teodor Rygier. C'est une œuvre de valeur inégale dans ses parties, le meilleur des quatre groupes qui en décorent la base : la Nation, la Science, le Patriotisme et la Poésie, étant ce dernier. Il est fort mal placé, portant à

Maison de l'Araignée, rue du Carmel.

faux auprès de la chapelle Saint-Adalbert, le dos tourné aux Sukiennice, sans qu'on sache pourquoi il regarde l'entrée de la vilaine petite rue Sienna et la baraque d'attente des tramways maladroitement placée à ses pieds. Il n'est pas dans son cadre et nuit au caractère homogène de la Grand'Place. Que ne l'a-t-on érigé parmi les verdures et les fleurs des Plantations, comme celui du peintre cracovien Artur Grottger, joli ouvrage d'un sculpteur qui a fait ses études en France, Wacław Szymanowski? Connu et estimé chez nous est l'auteur du monument de Kopernik, très heureusement situé au contraire dans la cour de la bibliothèque Jagellon. A Cyprien Godebski est également dû celui de l'écrivain Alexandre Fredro, devant le théâtre. Il est permis d'espérer que la ville des Jagellons songe à perpétuer par un monument digne de lui celui de

ses enfants qui l'a tant aimée, honorée, illustrée et avec elle toute la Pologne : nous avons nommé Jan Matejko[1].

1. Le grand pianiste Paderewski vient de faire don à la ville de Cracovie d'une statue de Wladyslaw Jagellon, dont l'emplacement n'est pas encore désigné.

Le monument d'Adam Mickiewicz sur le Rynek.

Salle de la céramique au musée Czartoryski.

# CHAPITRE VI

## LA PEINTURE. — LES MUSÉES. — LE CIMETIÈRE

Au cours de cette promenade à travers l'histoire de Cracovie et ses édifices, nous n'avons guère eu occasion de parler peinture. C'est que cet art n'y tient qu'une assez faible place et — comme au demeurant pour l'architecture et la sculpture — médiocrement nationale. *Inter arma silent Musae...* Les Polonais ont trop généreusement versé leur sang pour qu'ait fleuri en eux la culture esthétique. Très bien doués à cet égard, ainsi que tous les peuples slaves — quels sont les dons que ces peuples n'aient pas, avec on ne sait quel fâcheux présent de la treizième, de la méchante fée, les empêchant d'en tirer le parti qu'ils devraient ! — ils ont eu le goût du beau plus que la faculté, que le loisir peut-être de le créer.

Le premier courant étranger qui ait affecté la palette cracovienne est

venu de Nuremberg. Cette grande école du moyen âge succédant à celle de Prague, ruinée par la terrible guerre des hussites, a fourni à la capitale de la Pologne nombre de ces *Germani polonicati* auxquels elle a dû sa culture initiale. Des œuvres de ce temps il reste quelques intéressants morceaux : les verrières notamment de Sainte-Marie, du Corpus Christi, de Sainte-Catherine, des Dominicains. Le Musée Czartoryski — dont nous nous occuperons tout à l'heure avec plus de détail — possède une Madone dite d'Odrzykow presque byzantine encore, bien que datée de 1395, en sa raideur et sa solennité hiératiques, avec, dans le dessin de l'Enfant, un naïf dédain de l'anatomie, mais quelque grâce déjà, de l'expression et ce soin de l'exécution des mains qui caractérise les primitifs, plus attentifs à leur physionomie qu'à celle des visages. Cette même collection possède des miniatures sur vélin de l'école de Prague, entre autres celles de Jan Klobuk dit Kropacz, qui dans les deux dernières années du XV^e siècle, avait étudié à l'Université de la capitale de la Bohême, et aussi le Codex de Swietoslaw, recueil des statuts de Casimir Wielki. Les registres de la municipalité de Kaziemierz mentionnent, entre 1387 et 1390, des sommes importantes payées à des artistes cracoviens pour des œuvres disparues, dont pourtant une subsiste à l'église paroissiale : une Madone peinte *a tempera* avec un saint évêque lui présentant le donataire en armure, dont l'écu porte un griffon passant. Wladyslaw Jagellon eut son peintre de cour, Jakob Wezyk, et aussi appela t il des artistes russes pour décorer dans la manière byzantine ses appartements du Wawel ainsi qu'à la cathédrale la chapelle de la Vierge.

La Madone de Saint-Nicolas (musée National).

C'est en 1410 que fut fondée la corporation des peintres de Cracovie, ayant, cela s'entend, saint Luc pour patron, comme les orfèvres saint Éloi, les potiers Adam et Ève (sortis de l'argile), les charpentiers saint Joseph, les cordonniers saints Crépin et Crépinien. Les livres et les

La Madone de Tuchów (musée Czartoryski).

sceaux des métiers, avec leurs armoiries et des inscriptions en allemand, en polonais ou en latin, constituent d'intéressants documents du moyen âge, conservés en partie au Musée national et aux archives de la ville. Artiste et artisan en ce temps étaient synonymes. N'en devrait-il pas toujours être ainsi ? « L'art », a dit Gœthe, « repose sur le métier ». Aussi les apprentis peintres étaient-ils comme les autres tenus à leurs caravanes, qui

les conduisait en diverses villes allemandes. Au commencement du XV^e siècle, c'est l'influence des maîtres de Cologne qui prévaut à Cracovie, ainsi qu'en témoigne l'*Annonciation* du Musée Czartoryski, de même le triptyque dit de la princesse Sophie, sœur de Sigismond I^er, signé M. S. T. et daté de 1450, lequel se trouve actuellement dans une collection particulière à Varsovie. L'église Sainte-Catherine possède de ce temps une intéressante *Naissance de la Vierge*, attribuée à Paul de Kromier qui tenait atelier à Cracovie de 1424 à 1450, auteur présumé également du tableau votif de Jan Ognasd, staroste de Czchów, ouvrage transporté à Lemberg dans la collection Ossolinski. Le Musée Czartoryski possède de lui un curieux portrait à la plume du cardinal Zbigniew Olesniski agenouillé aux pieds de la Vierge et dont la face ronde et réjouie est bien la plus drôle du monde.

La Sainte-Trinité (musée National).

De 1423 à 1443, certain Nicolas de Kres, Croate ou Dalmate, travailla à la cour des Jagellons. Le Musée Czartoryski a de ce maître la Madone dite de Tuchów, peinte *a tempera*, d'un beau coloris clair et argenté, composition bien équilibrée dans l'ordonnance symétrique des quatrocentistes, représentant la Vierge *in trono*, de type slave caractérisé, entre les deux saints Jacques avec, à leurs pieds, les deux donataires.

De Stanislaw Durink, peintre de cour de Casimir Jagellon, on voit aux archives du chapitre de belles miniatures. L'une et l'autre protectrices des arts, les deux reines de cette époque avaient chacune son idéal propre. La reine-mère penchait pour la manière byzantine. La même année 1471 où elle faisait décorer par des artistes ruthènes la chapelle de la Sainte-Croix à la cathédrale, sa belle-fille, Elisabeth de Habsbourg, éprise de culture germanique, commandait à un maître nurembergeois le retable

Triptyque de Saint-Jean l'Aumônier à l'église Sainte-Catherine.

de sa chapelle, dans lequel elle est représentée sous les traits de la Vierge trouvant son Fils parmi les docteurs. Ceux des autres personnages sont trop expressifs et caractérisés pour que ce ne soient pas tous des portraits.

A cette époque et à cette école appartiennent également le Saint-Adalbert et le Saint-Stanislaw de la cathédrale, les fresques de Saint-Aegidius, le *Christ chassant les vendeurs du Temple* à Sainte-Catherine, une *Sainte Famille* au Musée National.

Ceci est curieux à noter au passage : tandis qu'affluaient dans la capitale de la Pologne les artistes étrangers, certain Waclaw de Cracovie peignait des vitraux au cloître San Marco à Florence. On se déplaçait en ces temps non moins qu'aujourd'hui. On allait moins vite, voilà tout, et on demeurait plus longtemps.

A la fin du XV^e siècle arrivent des peintres de Saxe, de Bohême, de Moravie, de Silésie, de Franconie. Peut-être Albert Dürer est-il venu ici. Son frère Hans s'y fixa, à titre de peintre de la cour, et y mourut en 1536 dans sa maison de Grodzka. Les comptes de la maison royale mentionnent ses décorations picturales au zamek. On a conservé de lui le portrait de l'évêque Tomicki aux Franciscains, et au Musée Czartoryski un petit *Saint-Jérôme*. Joachin Libnau, de Dresde, ayant reçu droit de cité à Cracovie, y travailla de 1494 à 1522. C'est pour le compte sans doute de la famille Lanckoronski, héréditairement bienfaitrice de l'ordre des Augustins qu'il exécuta — du moins l'attribution est-elle vraisemblable — le très beau triptyque de Saint-Jean-l'Aumônier à l'église Sainte-Catherine. Ce sujet assez ingrat, dont Titien a su tirer si bon parti, n'est pas traité par ce maître saxon avec moins d'ingéniosité, et dans une tonalité très riche.

Polonisé aussi le Morave Hans Czymermann, qui trente années durant travaille à Cracovie. Sa *Trinité* du Musée national, avec les donataires et leurs dix enfants en flûte de Pan, est une œuvre de style attardé sur son temps (ce maître mourut en 1532). Comme miniaturiste sur vélin, il a exécuté notamment l'admirable *Codex Picturatus* de Balthazar Behem dont nous avons parlé, le Pontifical d'Erasme Ciolek, évêque-primat de Plock — également au Musée Czartoryski — le missel de Sigismond I^er et celui de la reine Bona Sforza, qui se trouve à Oxford. Ayant en 1507 prêté le serment civique, le Bavarois Michel Lenz meurt ici en 1540. La Maryacki a de lui *Ravissement de Saint-Paul*, dans la manière de Nuremberg.

En 1514, c'est Hans Suess, de Kulmbach, appartenant aussi à l'école

d'Albert Dürer, qui devient bourgeois de Cracovie. On voit de lui à Sainte-Marie — dans l'élégante chapelle renaissance du Trésor — *le Martyre de sainte Catherine d'Alexandrie* en huit panneaux et un épisode de *la Vie de saint Jean l'Évangéliste* dont les cinq autres se trouvent à Saint-Florian. Le Musée Czartoryski, le cloître des Pauliniens — à la Skalka — la collection privée du comte Adam Potocki possèdent de ses ouvrages, remarquables par l'éclat du coloris. D'autres Nurembergeois, ou des artistes polonais peut-être les imitant,

Tableau de Juliusz Kossack au musée National.

ont exécuté dans cette même manière des tableaux de sainteté, localisés par des paysages, des types, des costumes slaves. Ainsi les fresques de l'église du Carmel. L'église Saint-Nicolas possède un remarquable ouvrage de ce style, retable d'autel dont le panneau central représente le *Couronnement de la Vierge* et quatre sujets, sur chacun des panneaux, divers saints personnages, le tout avec de très élégants encadrements d'or d'un gothique fleuri. La date en est fixée à 1515-1520. Nous avons mentionné antérieurement le Silésien Martin Koebner, auteur du portrait d'Etienne Batory.

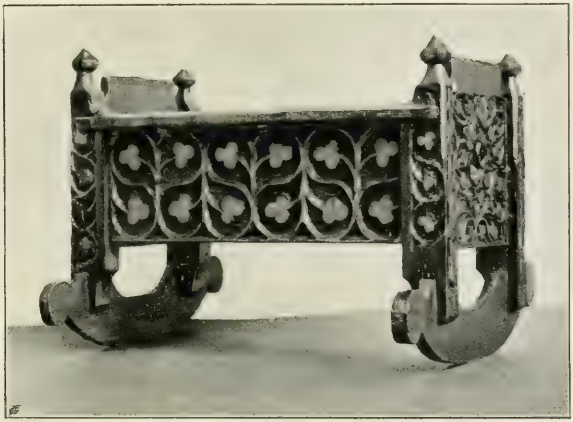
Éclectique dans ses goûts, Sigismond Wasa appelle à sa cour des peintres de toutes les écoles. C'est le Flamand Dauckerts de Ry, Peter

dit Gottlander, qu'on croit pouvoir identifier avec Peter Sutman, élève de Rubens, le Hollandais Paul Thurn. Un Français tient atelier ici : Pierre Rémy, émailleur. C'est Tommaso Dolabella, de Bellune, qui meurt octogénaire à Cracovie, après y avoir, au cours d'un demi-siècle, peint de nombreux portraits — celui notamment du woïvode Stanislaw Teczynski (collection Potocki) — et des compositions décoratives dans la manière fastueuse, mais lâchée et superficielle, des Vénitiens de la décadence. Il forma de bons élèves, entre autres Zwanowski, dont on voit à Sainte-Catherine des œuvres intéressantes, Lukasz Poborcewicz (1504-1637), de qui les tableaux sont inconnus, auteur peut-être des épisodes de la vie de saint Casimir Jagellon aux Réformés. Pas davantage n'est-on documenté sur les œuvres de la famille Proszowski : Jan, Martin et Wojciech, qui, dans la première moitié du XVII^e siècle, ont travaillé pour le compte des rois. De cette époque date le *Saint-Sébastien* des Camaldules de Bielany, fort remarquable tant par la figure principale, d'un modelé savoureux et d'un dessin précis, que par le fond de paysage avec ses chevaliers polonais portant des bannières — aussi, dans la même église, un *Baptême du Christ* dans lequel le Jourdain est figuré par la Vistule entre Tyniec et le Wawel. Le moine bernardin Franciszek Leksycki (mort en 1688) avait-il visité Anvers ou reçu des leçons d'un maître flamand ? La *Montée au Calvaire* et les autres compositions dont il a décoré son couvent sont évidemment inspirées de Rubens.

Jan Ziarnko, peintre et graveur sur cuivre, ayant fait ses études à Cracovie, quitta sa ville natale pour Rome, puis pour Paris, traduisant successivement son nom en Grano et Le Grain. Jan Alexandre Trzycki, dit Tricius — comme on comprend que quittant leur pays, ces artistes crussent devoir humaniser leurs noms ! — avait servi dans les guerres suédoises, lorsque la vocation de la palette le conduisit à Paris dans l'atelier de Poussin et à Anvers pour travailler avec Jordaëns. Mais il réintégra sa patrie, où il devint peintre de cour de Michel Korybut, de Jean III et d'Auguste II. L'église Saint-Pierre possède de lui un tableau votif représentant la victoire de Chocim par Sobieski, composition mouvementée et fougueuse.

Aux Franciscains se trouve un bon portrait de l'évêque André Trzebicki par Daniel Frecherus, qui avait étudié en Flandre (seconde moitié du XVII^e siècle). Après lui, dans l'ordre chronologique, Bogdan Lubienicki mérite d'être nommé comme portraitiste et peintre d'histoire, puis celui dont la signature « Eleuter » dissimule la personnalité du *szlachc* Siemiginowski, lequel ne voulait pas déroger. De Szymon Czechowicz

(1689-1775) le Musée national, les églises Sainte-Anne et Saint-Florian possèdent d'adroits pastiches des maîtres italiens. Taddeusz Koniez, dit Kuntze, mort en 1750, a des tableaux à la cathédrale et aux Missionnaires de Stradom. D'autres peintres de ce temps encombrent le *Muzeum Narodowe* de toiles inutiles. Toutefois devons-nous encore noter Michel Stachowicz (mort en 1825), qui s'est adonné particulièrement à peindre et dessiner des vues de Cracovie. Son tableau *Kosziusko haranguant*



Berceau en bois du XVI^e siècle.

*le peuple sur le Rynek* est un document précieux sur cet épisode, dont il fut témoin, de l'histoire nationale (Musée Czartoryski) (p. 11).

Au temps de la République de Cracovie, l'Université Jagellon créa une école de peinture qui végéta jusqu'au moment où (en 1835) en prit la direction Wojciech Stattler-Stanski, retour de Rome. Mort très vieux en 1882, cet artiste de tempérament mystique, dans la manière d'Overbeck — le Musée national possède de lui une œuvre caractéristique de son talent correct, classique et froid, *les Machabées* — fut le maître de Matejko, parmi les condisciples de qui ont droit d'être cités Grottger, Chelmonski, Leopolski, Grabowski, Lenzczkiewicz. Son contemporain Jean Népomucène Glowacki, mort jeune, a été bon paysagiste et portraitiste. Né aussi la première année du siècle, Pierre Michalowski (mort en 1855) a été un artiste tout à fait indépendant et de grande valeur.

Élève de notre Charlet, comme lui il s'est plu à peindre le soldat, animalier aussi, et remarquable surtout comme aquarelliste. Le Musée possède plusieurs de ses œuvres.

On y voit aussi plusieurs tableaux d'un maître inconnu en France, dont le mérite est grand et l'œuvre considérable. Peintre de portraits, de chevaux et d'histoire, particulièrement de batailles, Juliusz Kossack (1824-1899), comme son concitoyen et contemporain Matejko, dont la gloire l'a injustement mis quelque peu dans l'ombre, a consacré son pinceau à la vie, aux mœurs, aux types nationaux. Il avait appris à dessiner dans l'atelier d'Horace Vernet, sans que son tempérament tout personnel ait rien emprunté à son maître ni à aucun autre. C'est un artiste original entre tous et hors de pair. Plusieurs de ses toiles illustrent des épisodes des romans de Sienkiewicz si populaires à présent chez nous, et le peintre aurait droit à partager notre juste engouement pour l'écrivain. Son fils Wojciech Kossack, sait, dans le même art, faire honneur au nom qu'il porte

Il va de soi que le Muzeum Narodowe possède des œuvres de Matejko, et non des moindres. On ne saurait en sortir sans avoir signalé le robuste portrait du général Dembiski, par Rodakowski, celui de l'écrivain Paul Popiel, par Pochwalski, que nous vîmes au Salon de 1893, et *les Torches de Néron*, par Siemieradzki, qui a peint le remarquable rideau du théâtre.

Dans une maison gothique, restaurée et agrandie par Viollet le Duc, laquelle s'accole aux restes des anciens remparts, le prince Wladyslaw Czartoryski a, en 1880, installé et généreusement donné à la ville cette collection réputée, formée au début du siècle dernier par la princesse Isabelle et le prince Adam, et dont une partie se trouvait auparavant à l'hôtel Lambert. Le joyau en est l'exquis Raphaël longtemps tenu à tort pour son propre portrait et qui serait celui du jeune duc d'Urbin, Francesco Maria della Rovere, neveu de Jules II. La gravure a popularisé ce chef-d'œuvre dont rien ne saurait surpasser la grâce, l'élégance, la noblesse, la simplicité, ainsi que l'absolue perfection de facture. Est-ce voulu ou bien pour quel motif ce tableau a-t-il été inachevé ? La figure s'enlève sur une paroi grise et nue. Mais à peine s'en aperçoit-on, l'œil s'attachant à la perspective des architectures chimériques que, par la fenêtre ouverte dans ce mur de prison, on voit en un lointain de rêve émerger de verdures bleuies.

Le portrait de Cecilia Galeroni est-il de Léonard ? Et pourquoi cette bizarrerie d'une vieille main ridée à cette pure figure de vierge tenant

une hermine? Que l'attribution soit juste ou non, l'œuvre est d'un charme étrange, profondément troublant, qui justifierait bien la paternité du Vinci.

La couleur blonde et lumineuse du portrait d'un jeune chevalier est trop caractéristique de Giorgione pour qu'il y ait doute sur le peintre, et au surplus cette petite toile, provenant de la galerie des ducs d'Orléans, semble une réplique de celle de la National Gallery. Mais le modèle est-il bien Gaston de Foix? On y a vu aussi une étude pour le *San Liberale* de Castel-Franco. Rien ne s'oppose à ce que le vainqueur de Ravenne ait posé pour ce tableau et certains critiques penchent à le croire. Un portrait de jeune fille par Van Dyck, et du même une esquisse de celui de lady Pembroke, un portrait de femme par Jehan Clouet, celui, par Holbein le Jeune, du bourgmestre de Bâle, ceux, par Titien, de Charles-Quint et du marquis de Pescaire sont les plus intéressants. A noter aussi un dramatique paysage de Rembrandt première manière : la lueur d'un éclair illuminant un chemin où passe un attelage affolé fuyant sous la rafale ; d'autres par Ruysdaël et Adrien Van de Velde. Puis un charmant Watteau, souple, fluide, brillant, une énigmatique composition d'abord attribuée à Carpaccio et dont l'auteur demeure aussi inconnu que le sujet, un Mantegna pas très authentique peut-être, qui peut-être aussi représente une Judith, un frais et gracieux petit panneau de Gaspard Netscher, portrait de Zygmunt-Kazimierz, fils de Wladyslaw IV Wasa, enfant blond en costume polonais jaune et bleu ceinturé de rouge. Des tableaux de sainteté par Mabuse, Roger van der Weyden, Giovanni Bellini, Carlo Crivelli, Lorenzo di Credi sont à mentionner parmi les 305 numéros de la collection de peinture. Cette maquette en terre cuite de *Moïse* est-elle sortie des mains de Michel-Ange? On sait que le maître avait fait présent de deux caisses pleines d'études en terre et en cire, ainsi que de nombreux dessins, à son élève Antonio Mini, lequel les vendit en France. Provient-elle de ce fonds ? On est justifié à le croire, car dans sa correspondance, Buonarotti fait mention de ce petit ouvrage.

Une collection très importante de miniatures sur ivoire, des émaux, des dessins, des gravures, des manuscrits enluminés, des tapisseries, des reliures anciennes, des fragments de sculpture égyptienne, grecque et romains, de antiquités slaves, des objets d'art du moyen âge et de la renaissance, des pièces d'orfèvrerie et de céramique, un cabinet de médailles, une bibliothèque comprenant 500.000 volumes et 5.000 manuscrits complètent ce beau Musée qui fut vraiment un don royal.

Dans son joli palais, le comte Emmerich Czapski a ouvert au public une petite collection particulièrement intéressante au point de vue de la numismatique, et dont nous détachons la belle médaille de 1677 donnant le profil de joyeux vivant du roi Sobieski, avec, au revers, une vue fantasmagorique de sa capitale. Toute l'histoire de la Pologne est dans Cracovie. Et de nous y être trop appesantis peut-être nous nous excuserons sur ce que pour éclairer, pour vivifier un présent morne et terne il n'est de tel qu'un grand passé.

A la parole de désespérance prononcée ou non par Kosziusko sur le champ de bataille de Mariejowice, Dombrowski avait répondu par son hymne enflammé : « Non, la Pologne n'est pas morte ». En terminant ces pages sur un spectacle funèbre, nous prions les Polonais de n'y voir nulle intention de nous prononcer entre leurs deux héros. Mais nous nous en voudrions de négliger une visite au cimetière de Cracovie, à la condition qu'elle soit faite au 1er novembre, où il présente un aspect inoubliable. Selon la coutume slave, ce n'est pas le jour des Morts qu'on leur porte des fleurs, mais le 1er mai, fête du printemps, de même qu'on décore chaque porte d'une couronne ou d'une guirlande — à la Fête-Dieu aussi, des effeuillements de roses égayant d'un sourire les dalles funéraires. Le soir de la Toussaint, la nuit close, on se rend au champ du repos et chacun sur la tombe des siens, les plus humbles comme les plus somptueuses, allume de petits cierges. Lorsque c'est par milliers et milliers, on imagine le décor de féerie que font toutes ces lumières vacillant dans la brume vespérale — et si la neige est venue déjà, cela est plus fantastique encore. Il y en a tellement que l'atmosphère s'en trouve toute réchauffée et, de loin, cette vapeur enflammée donne l'impression d'un colossal incendie. Malgré les vêtements sombres, la gravité du maintien, la retenue des paroles, cet éclat de fête illuminant une foule dense n'est pas sans nuire au recueillement de la prière pour les trépassés, et, au vrai, l'hommage qui leur est rendu fleure-t-il fort le paganisme.

Mais voici plus éclatant encore : des feux de Bengale projettent leurs lueurs rouges et vertes sur un rond-point où la cohue se presse et s'immobilise. Approchons-nous. Il n'est guère de ville polonaise dont le cimetière ne possède, en bonne place, quelque monument, pyramide brisée ou bien cairn fait de gros blocs rudes qu'assemble du ciment, érigé à la mémoire de ceux qui ont donné leur vie à la patrie lors des insurrections nationales. Cracovie a le sien, on le pense. Et très avant dans la soirée, les étudiants, les sokols, les membres des associations locales se relaieront

ici pour allumer des feux et chanter des hymnes traditionnels, empreints de ce beau sentiment pathétique et profond qui caractérise la musique slave lors même qu'elle n'est point de nature funèbre. Nombreux encore sont les vétérans du dernier soulèvement, celui de 1865, les deux Polognes autrichienne et prussienne ayant prêté main-forte à leurs frères de Russie pour ce coup de folie héroïque, révolte sans espoir du pauvre aigle blanc contre l'aigle noir moscovite. Nous en connaissons, qui en portent au visage de glorieuses balafres. Braves gens s'il en fut, car ce n'est pas seulement leur sang qu'ils sacrifiaient : c'était leur liberté, leurs biens. Mourir est peu de chose, mais les mines de Sibérie, mais, pour ceux qui y échappèrent ou en revinrent, l'appauvrissement, parfois la

Médaille de Jean III Sobieski,

misère... A la suite des confiscations, ou pour éviter la déportation, bien des familles de Lithuanie, d'Ukraine, se réfugièrent dans la Galicie plus soumise, parce que son joug était moins lourd. Elles n'y trouvèrent point la fortune. Quoique ce ne fut qu'un demi-exil, il y eut des proscrits même pour ne le pas supporter. Après l'insurrection de 1830, un de ses héros, Konarski, pris, tel Jacopo Faliero, de la nostalgie du clocher, revint à Vilna. Il y fut découvert, arrêté et pendu. Comme il allait au gibet, les femmes sanglotaient sur son passage. « Ne pleurez pas », leur cria-t-il, « vous souffrirez plus que moi ». Des manifestations s'étant produites sur sa tombe, la police voulut l'exhumer. On la trouva vide. Nuitamment ses restes avaient été enlevés et cachés si bien que nul ne sait plus où ils reposent.

Quels qu'aient été les travers des Polonais, leurs défauts, leurs vices — par lesquels après tout ils n'ont nui qu'à eux-mêmes — on doit beaucoup leur pardonner à cause qu'ils ont beaucoup aimé la Pologne. Ceux d'aujourd'hui peut-être ne sauraient pas s'immoler comme leurs pères : partout vont s'énervant les hautes vertus de fidélité, de renoncement,

d'abnégation, si infiniment admirables lors même qu'elles demeurent stériles. Mais du moins honorent-ils noblement les hommes dont notre grand poète a dit :

« Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire auprès d'eux passe et tombe, éphémère ;
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leurs tombeaux. »

Buste d'Adam Mickiewicz
(musée National).

# TABLE DES ILLUSTRATIONS [1]


Vue générale . . . . . 1
La chapelle Saint-Adalbert . . . . . 3
La Kanonicza . . . . . 5
L'église Saint-André . . . . . 6
Le beffroi de l'ancien Hôtel de Ville et le palais Potocki . . . . . 7
L'église Sainte-Marie . . . . . 8
Une porte de l'ancien Hôtel de Ville à la Bibliothèque Jagellon . . . . . 9
Les Sukiennice avant la restauration . . . . . 10
Kosziuszko haranguant le peuple sur le Rynek, d'après le tableau de Michel Stachowicz (Musée national) . . . . . 11
La tour Saint-Florian . . . . . 13
La sépulture des rois dans la crypte de la cathédrale . . . . . 14
Le mausolée de Wladyslaw le Nain à la cathédrale . . . . . 15
L'ancien Hôtel de Ville de Kaziemierz . . . . . 16
L'église Sainte-Catherine dans le faubourg Kaziemierz . . . . . 17
Porte en bois à la cathédrale . . . . . 19
Ancienne poterie d'étain (aux Archives municipales) . . . . . 21
Une miniature du *Codex picturatus* de Balthazar Behem . . . . . 23
Mausolée de Casimir le Grand à la cathédrale . . . . . 25
Effigie de Wladyslaw Jagellon sur son mausolée à la cathédrale . . . . . 27
Mausolée de Wladyslaw Jagellon à la cathédrale . . . . . 29
Médaille de Sigismond le Vieux . . . . . 30
Vue cavalière de Cracovie au XVII^e siècle . . . . . 31
Portrait du roi Étienne Batory aux Missionnaires de Stradom . . . . . 32
Portrait de la reine Anne Jagellon à la cathédrale . . . . . 33
Le monument d'Étienne Batory à la cathédrale . . . . . 35
Couverture du livre d'heures de la reine Anne Jagellon . . . . . 37
Le mausolée de la reine Anne Jagellon à la cathédrale . . . . . 39
Le cercueil en étain ciselé du roi Wladyslaw IV . . . . . 40
Clés de voûte à la cathédrale (saint Stanislaw, saint Waclaw, sainte Marguerite) . 41
Le Rynek . . . . . 42
Les vieux remparts : tours des Charpentiers, Saint-Florian et des Passementiers . 43
Le Rondel . . . . . 44
Les vieux remparts, vus des Plantations . . . . . 45
La tour couronnée de Sainte-Marie . . . . . 46
Plaque funéraire de Séverin Boner à Sainte-Marie . . . . . 47
Plaque funéraire de Sophie Boner à Sainte-Marie . . . . . 47
La chapelle Monteluppi à Sainte-Marie . . . . . 48
La nef majeure de Sainte-Marie . . . . . 49


1 En terminant, nous devons remercier la *Towarzystwo Miłośników Historyi i Zabytków Krakowa* (Société des amis de l'histoire et des monuments de Cracovie), ainsi que son aimable président, M. Stanislaw Krzyzanowski, qui ont bien voulu nous faciliter l'illustration de cet ouvrage. Il convient également de mentionner le beau volume édité par leurs soins, *Kraków, Jego Kultura i Sztuka*, qui nous a été un document précieux.

Nef latérale droite de Sainte-Marie . . . . . 50
Le grand Christ en pierre de Wit Stwosz à Sainte-Marie . . . . . 51
Le grand retable de Wit Stwosz à Sainte-Marie (ouvert). . . . . 52
Le grand retable de Sainte-Marie (fermé) . . . . . 53
Bas-relief en bois de Stanislaw Stwosz à Sainte-Marie . . . . . 54
Bas-relief en pierre de Wit Stwosz, façade du n° 8, place Maryacki . . . . . 55
Balcon renaissance sur une façade latérale de Sainte-Marie . . . . . 56
L'abside de Sainte-Marie . . . . . 57
La chapelle extérieure de l'église Sainte-Barbara. . . . . 58
Les Sukiennice, vus du côté de la rue Bracka. . . . . 59
Un chapiteau de la colonnade des Sukiennice. . . . . 60
Sous le promenoir des Sukiennice . . . . . 61
Grille du chœur de Sainte-Marie. . . . . 62
La cathédrale, du côté des remparts. . . . . 64
L'église Saint-Pierre . . . . . 65
Le château, côté de la Patte-de-Coq. . . . . 66
La cathédrale, vue du couchant . . . . . 68
La crypte Saint-Léonard [1] . . . . . 69
Le chœur de la cathédrale. . . . . 70
Entrée de la cathédrale . . . . . 71
Mausolée de Casimir Jagellon à la cathédrale . . . . . 72
Entrée de la chapelle Saint-Sigismond à la cathédrale. . . . . 74
Un pilier de la grande nef à la cathédrale . . . . . 73
Mausolées de Sigismond le Vieux et de Sigismond Auguste à la cathédrale. . . . 75
Le triptyque en argent de l'autel Saint-Sigismond (ouvert). . . . . 76
Le triptyque en argent (fermé) . . . . . 77
Le monument de l'évêque Tomicki à la cathédrale . . . . . 79
Mausolée de l'évêque Zebryzdowski à la cathédrale. . . . . 80
La chapelle Saint-Stanislaw à la cathédrale. . . . . 81
Le sarcophage reliquaire en argent de Saint-Stanislaw à la cathédrale . . . . . 82
Mausolée de la reine Hedwige à la cathédrale. . . . . 83
Plaque funéraire en cuivre du cardinal Frédéric Jagellon à la cathédrale . . . . . 84
Cassette en ivoire (trésor de la cathédrale) . . . . . 85
Reliquaire en argent de la tête de saint Stanislaw (trésor de la cathédrale) . . . . 86
La broderie de la reine Élisabeth (trésor de la cathédrale) . . . . . 87
La chasuble de Kmita (trésor de la cathédrale) . . . . . 88
Le couvent Saint-Norbert dans le faubourg de Zwierzynieç. . . . . 89
La nouvelle Université Jagellon . . . . . 90
La bibliothèque Jagellon . . . . . 91
Cour de la bibliothèque Jagellon. . . . . 92
Intérieur de la bibliothèque Jagellon. . . . . 93
La statue de Kopernik dans la cour de la bibliothèque Jagellon . . . . . 94
L'église Sainte-Anne . . . . . 95
L'église des Franciscains . . . . . 96
Le cloître des Dominicains . . . . . 97
L'église du Corpus Christi. . . . . 98
Le maître-autel en bois de l'église du Corpus Christi . . . . . 99
Cloître du Corpus Christi . . . . . 100
Stalles de chœur de l'église du Corpus Christi . . . . . 101
La vieille synagogue . . . . . 102
Intérieur de la vieille synagogue. . . . . 103
L'église de la Sainte-Croix. . . . . 104

1. A propos de la sépulture des rois de Pologne où nous venons de mentionner que Wladyslaw le Bref, neveu de Casimir Wielki, est enseveli dans la cathédrale de Dijon. Il avait disputé la couronne à Louis d'Anjou, puis à Hedwige et par trois fois troqué l'armure du chevalier contre le froc de bénédictin.

Intérieur de l'église de la Sainte-Croix . . . . . 105
Clés de voûte de la salle des hetmans (portrait de Casimir le Grand . 107
Figures en bois de l'autel Saint-Jean à l'église Saint-Florian . . . . . 108
Le théâtre municipal, place du Saint-Esprit. . . . . 109
Vieux dwôrek, rue des Remparts . . . . . 110
La Pralatkowka . . . . . 111
Cour du 20, Rynek . . . . . 111
Vestibule du n° 20, Rynek. . . . . 112
Statue de saint Jean Kapistran, à l'angle du n° 26, Rynek . . . . . 113
Porte du n° 20, rue Saint-Jean. . . . . 114
Attique du palais, rue Saint-Jean, 11. . . . . 115
Cour de la maison n° 18, Kanonicza . . . . . 116
Porte du n° 18, Kanonicza. . . . . 117
Cour de la maison 21, Kanonicza . . . . . 118
Porte renaissance, 21, Kanonicza . . . . . 119
Attique de la maison « de l'Araignée », rue du Carmel . . . . . 120
Maison de l'Araignée . . . . . 121
Le monument d'Adam Mickiewicz sur le Rynek. . . . . 122
Salle de la céramique au musée Czartoryski . . . . . 123
La Madone de Saint-Nicolas (musée National) . . . . . 124
La Madone de Tuchow (musée de Czartoryski . . . . . 125
La Sainte-Trinité (musée National) . . . . . 126
Triptyque de Saint-Jean-l'Aumônier à l'église Sainte-Catherine. . . 127
Tableau de Juliusz Kossack (musée National) . . . . . 128
Berceau en bois du XVI° siècle. . . . . 131
Médaille de Jean III Sobieski . . . . . 135
Buste d'Adam Mickiewicz (musée National) . . . . . 136
Trumeau du XV° siècle, rue du Château, 42. . . . . 139

Trumeau du XV° siècle, rue du Château, 42

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE PREMIER

L'Histoire de Cracovie. . . . . 1

## CHAPITRE II

Le Rynek. — Les anciens remparts. Sainte-Marie. Sainte-Barbara. Saint-Adalbert. Le vieux beffroi. Les Sukiennice . . . . . 42

## CHAPITRE III

Le Wawel. — Le château. La cathédrale . . . . . 65

## CHAPITRE IV

La Dévotion polonaise et les Églises de Cracovie. — La nouvelle Université. — La Bibliothèque Jagellon . . . . . 90

## CHAPITRE V

A travers la Ville. — Vieux palais et monuments modernes . . 109

## CHAPITRE VI

La Peinture. — Les Musées. — Le Cimetière . . . . . 123

Table des illustrations . . . . . 137

Paris. — Imprimerie H. Hérissey, Paul Hérissey, Succr.

15880 63